

TOUTE LA FLANDRE

Par Émile Verhaeren (1855-1916)

TABLE DES MATIERES

Liminaire.

I

II

Les tendresses premières.

Ardeurs naïves.

Les pas.

Les fruits.

Convalescence.

Le comte de la mi-carême.

Le grenier.

L'horloger.

Le jardin.

Les pâques.

Mon village.

L'envolée.

Le bain.

Seize, dix-sept et dix-huit ans.

L'étrangère.

« Et maintenant... ».

La guirlande des dunes.

Un saule.

Temps gris.

Un village.

L'hiver dans les dunes.

Un toit là-bas.

Les tours au bord de la mer.

Un coin de quai.

Le ramasseur d'épaves.

Vents de tempête.

Le péril.

Un vieux.

Les villages de la côte.

Au cimetière.

Printemps.

Les pêcheurs à cheval.

Amours.

Les maisons des dunes.

Femmes des dunes.

Midi.

Les gars de la mer.

Les fenêtres et les bateaux.

L'été dans les dunes.

Ceux des fermes.

Les bouges.

Bruges au loin.

La bénédiction de la mer.

**Un dimanche.
La côte Flamande.
Un bateau de Flandre.
Les plages.
Les héros.
Les ancêtres.
Saint Amand.
Baudouin bras de fer.
Entrée de Philippe le Bel à Bruges.
Guillaume de Juliers.**

I.

II.

III.

**Les communiers.
Jacques d'Artevelde.**

I.

II.

Le téméraire.

I.

II.

III.

IV.

**Les Van Eyck.
Le banquet des gueux.**

Vésale.

Rubens.

I

II

III

Deux siècles (XVIIe-VIIIe)

La Lys.

Aujourd'hui.

L'Escaut.

L'ancienne gloire.

Pauvres vieilles cités.

Le port déchu.

Au long du quai.

Le chaland.

La Grand'Place.

Les boutiques.

Les antiques hôtels.

La vieille demoiselle.

Fête d'hiver.

Les grands mangeurs.

Les Rois.

Vieilles servantes Flamandes.

Les jours de pluie.

Le linge.

Le dimanche.

Vanniers.

Le grand serment.

Les pigeons.

Les ruelles.

Coin religieux.

**Les saluts de la paroisse.
Cloches.
Les soirs de grande fête.
Les fumeurs.
Jours d'été.
La bière.
Les pinsons.
L'hospice.
Le Gobelet d'Argent.
La gare.
La vente aux enchères.
Funérailles.
Celui qui bouscule.**

Liminaire

I

**...Ces souvenirs chauffent mon sang
Et pénètrent mes moelles...**

**Je me souviens du village près de l'Escaut,
D'où l'on voyait les grands bateaux
Passer, ainsi qu'un rêve empanaché de vent
Et merveilleux de voiles,
Le soir, en cortège, sous les étoiles.**

**Je me souviens de la bonne saison ;
Des parlottes, l'été, au seuil de la maison
Et du jardin plein de lumière,
Avec des fleurs, devant, et des étangs, derrière ;
Je me souviens des plus hauts peupliers,
De la volière et de la vigne en espalier
Et des oiseaux, pareils à des flammes solaires.**

**Je me souviens de l'usine voisine
-Tonnerre et météores
Roulant et ruisselant
De haut en bas, entre ses murs sonores-
Je me souviens des mille bruits brandis,
Des émeutes de vapeur blanche
Qu'on déchaînait, le Samedi,
Pour le chômage du Dimanche.**

**Je me souviens des pas sur le trottoir,
En automne, le soir,
Quand, les volets fermés, on écoutait la rue
Mourir.
La lampe à flamme crue**

**Brûlait et l'on disait le chapelet
Et des prières à n'en plus finir !**

**Je me souviens du vieux cheval
De la vieille guimbarde aux couleurs fades,
De ma petite amie et du rival
Dont mes deux poings mataient la fièvre et les bravades.
Je me souviens du passeur d'eau et du maçon,
De la cloche dont j'ai gardé mémoire entière,
Et dont j'entends encore le son ;
Je me souviens du cimetière...**

**Mes simples vieux parents, ma bonne tante !
-Oh ! les herbes de leur tombeau
Que je voudrais mordre et manger !-
C'était si doux la vie en abrégé !
C'était si jeune et beau
La vie, avec sa joie et son attente !**

**J'appris alors quel pays fier était la Flandre !
Et quels hommes, jadis, avaient fixé son sort,
En ces jours de bûchers et de flamme, où la cendre
Que dispersait le vent était celle des morts.
Je sus le nom des vieux martyrs farouches ;
Et maintes fois, ivre, fervent, pleurant et fou,
En cachette, le soir, j'ai embrassé leur bouche
Orde et rouge, sur l'image à deux sous.
J'aurais voulu souffrir l'excès de leur torture,
Crier ma rage aussi et sangloter vers eux,
Les clairs, les exaltés, les dompteurs d'aventure,
Les arracheurs de foudre aux mains de Philippe Deux.**

**Ou bien encor, c'étaient les communes splendides,
Les révoltes, roulant sur le pavé de Gand,
Chocs après chocs, leurs ouragans ;
C'étaient les tisserands et les foulons sordides,
Mordant les rois comme des chiens ardents,
Et leur laissant aux mains la trace de leurs dents.**

**C'étaient de grands remous de vie armée
Qui s'apaisaient dans le soleil,
Quand les beffrois sonnaient la joie et le réveil
Sur les foules désopprimées.
C'était tout le passé : sang et or, fièvre et feu !
C'était le galop blanc des hautaines victoires
Criant, dans le tumulte et dans l'effroi, leurs vœux,
De l'un à l'autre bout du monde et de l'histoire.**

II

**Depuis, l'ombre s'est faite sur la Flandre !
Mais mon rêve survit et ne veut point descendre**

**Des tours, où tant d'orgueil, jadis, le fit monter.
Je regarde de là nos pensives cités ;
J'écoute se taire leur silence ;
Je vois s'ouvrir, comme un faisceau de lances,
L'abside en or des églises, le soir :
Un bruit de cloches, un envol d'encensoir,
Là-bas des anges...
Et la ville s'endort en des louanges.
Je vois aussi, du haut de ces énormes tours,
Les champs, les clos, les bourgs,
Les villages et les prairies,
Autour des larges métairies.
Les vieux pommiers vaillants,
Au temps d'avril et des sèves nouvelles,
Semblent une troupe d'oiseaux blancs
Laisant traîner leurs ailes
En des vergers pleins de soleil.
Le vent est clair, l'air est vermeil,
L'amour des gars et des femmes superbes
Pousse, comme les fleurs, et se lève de l'herbe
Robuste et fécondé.
On écoute rire et baguenauder,
Près des mares et dans les landes,
Les naïves légendes ;
Les vieilles coutumes mêlent encor
Leur beau fil d'or
Au solide tissu des moeurs et des paroles ;
On croit toujours aux sorcières et aux idoles ;
On est crédule et défiant, tout à la fois ;
On est rugueux, profond et lourd, comme les bois
Et sombre et violent, comme la mer brumeuse.**

Oh ! l'Océan, là-bas, et sa fête écumeuse

**À l'infini, sur les plages, l'hiver !
En ai-je aimé le vent et le désert !
En ai-je aimé la vie, en des barques tragiques,
Qui s'en allaient fouiller les eaux mythologiques
Où les grands dieux du Nord apparaissent encor !
En ai-je aimé les ports, les caps, les baies,
Le môle en bois blanchi que l'ouragan balaie,
Les vieux pêcheurs usés, têtus, tranquilles,
Les pilotes tannés et forts,
Les mousses clairs, les belles filles !**

**Oh ! l'ai-je aimé éperdument
Ce peuple - aimé jusqu'en ses injustices,
Jusqu'en ses crimes, jusqu'en ses vices !
L'ai-je rêvé fier et rugueux, comme un serment,
Ne sentant rien, sinon que j'étais de sa race,
Que sa tristesse était la mienne et que sa face
Me regardait penser, me regardait vouloir,
Sous la lampe, le soir,
Quand je lisais sa gloire en mes livres de classe !**

**Aussi lui ai-je, avec ferveur, voué ces vers
Qui le chantent, dans la grandeur ou l'infortune,
Comme la Flandre abaisse ou lève au long des mers,
Avec ses sables d'or, sa guirlande de dunes.**

Les tendresses premières

Ardeurs naïves

**J'entends là-bas sa voix sa voix...
Oh ! la petite amie espiègle et blonde
Qui s'en alla, vers l'autre monde,
Toute fragile, alors qu'elle ni moi
Ne soupçonnions encor
Ce qu'est la mort.**

**Un jour on m'assura qu'en des pays d'étoiles
Elle s'était perdue, avec des voiles
Et des roses entre ses doigts petits ;
Son image resta fixée en mon esprit
Si belle,
Que tout mon coeur partit vers elle.**

**Je conservai longtemps son souvenir pieux
Dans mon étroit livre de messe ;
On y lisait la bonne promesse
De se retrouver tous aux cieux
Et c'est ainsi que je fis plus douce connaissance,
Grâce à sa mort, avec la Vierge et le Bon Dieu !**

**Depuis - oh ! que de morts et de naissances
Et que de gens défunts - ses parents et les miens -
Et le curé de Marikerke et le gardien
Du tir à l'arbalète où nous allions ensemble !
Oh ! ma petite amie, as-tu appris,
Là-haut, qu'en la drève du nord, le tremble
Fendu d'éclairs a refléuri ?
Que les vieilles maisons du Bril sont abattues,
Avec leurs ors et leurs statues,
Qui se miraient et remuaient dans l'eau
Et semblaient vivre dans l'Escaut ?
As-tu-entendu dire
Que, dans l'île de Saint-Amand,
Un héron grand comme un aigle d'Empire
À fait son nid, superbement ?
As-tu senti mon ombre, sur ta tombe,
L'été dernier, lorsque j'y suis passé ?
Sais-tu que les colombes
De l'hôpital ont traversé**

**La plaine et se sont rencontrées
Pour faire un nid nouveau, au bout de la contrée ?**

**Je ne sais plus, hélas, que vaguement
Comment étaient tes yeux charmants
Et ton tranquille et fin sourire.
Mais ce que j'aime à doucement te dire
C'est combien je t'aimais,
Non seulement pendant que je jouais
Avec ton arc et ta toupie
Mais vers le soir, quand seul j'étais tapi
Entre mes draps et que je m'endormais.
Je me souviens t'avoir alors
Si doucement serrée et embrassée,
Avec les bras et les lèvres de ma pensée
Que j'en frissonne encor :
La lampe était ton front et l'édredon ton corps
Et le coussin ta joue
Et cet amour premier se noue
Aux guirlandes les plus belles de ma mémoire.**

**Je me souviens aussi de cette histoire
Où deux enfants, les doigts unis, mouraient
D'un même coup de hache, un soir, dans la forêt ;
Et je voulais mourir ainsi, et je voulais
Dormir ainsi, avec toi seule,
Loin du monde, sans qu'on le sût jamais.**

**De ceux que nous avons connus, c'est ton aïeule
Qui me parle le plus souvent,
Avec son coeur et son esprit fervents,
Des ans inoubliés qui furent notre enfance.
À l'entendre, je revois tout :
Le bourg de Saint-Amand, avec le fleuve au bout,
Le Christ sanglant du carrefour, et les deux lances
Des peupliers qui dominaient les jardins clairs.
Tous les bruits familiers se réveillent dans l'air :
Le han du forgeron sur son enclume lasse
La voix des passeurs d'eau, le chant du jardinier
Rangeant des melons d'or, au fond de son panier,
Et le pas du sonneur, sur le trottoir d'en face.**

**Quand je ferme les yeux,
J'entends encor
Le choc des fers et des essieux,
Et les lourds camions, sur les routes profondes**

**Les débardeurs s'en venaient de Termonde,
Ville proche, qui nous semblait alors
Le bout du monde.
C'était l'été ; le soir vermillonnait
La tour dont les cloches sonnaient ;
Et les vanniers parlaient au seuil des portes,
De morts anciens et de coutumes qui sont mortes.**

**Oh ! les bons souvenirs et comme ils me refont
Une tendresse et un bonheur mélancoliques ;
Ô mon âme, voici tes plus douces reliques,
Voici, dans ton repli le plus profond,
La plus frêle des fleurs de rêve,
La plus douce des fleurs d'amour,
Qui se réveille au jour
Et vers tes larmes se soulève !**

Les pas

**L'hiver, quand on fermait,
À grand bruit lourd, les lourds volets,
Et que la lampe s'allumait
Dans la cuisine basse,
Des pas se mettaient à sonner, des pas, des pas,
Au long du mur, sur le trottoir d'en face.**

**Tous les enfants étaient rentrés,
Rompant leurs jeux enchevêtrés ;
Le village semblait un amas d'ombres
Autour de son clocher,
D'où les cloches déjà laissaient tomber,
Une à une, les heures sombres
Et les craintes sans nombre :
Paquets de peur, au fond du coeur.**

**Et malgré moi, je m'asseyais tout contre
Les lourds volets et j'écoutais et redoutais
Ces pas, toujours ces pas,
Qui s'en allaient à la rencontre
De je ne savais quoi d'obscur et de triste, là-bas.**

**Je connaissais celui de la servante,
Celui de l'échevin, celui du lanternier,
Celui de l'âpre et grimaçante mendiante
Qui remportait des blaireaux morts, en son panier ;
Celui du colporteur, celui du messenger,
Et ceux de Pieter Hoste et de son père
Dont la maison, près du calvaire,
Portait un aigle d'or à son pignon léger.
Je les connaissais tous : ceux que scandait la canne
De l'horloger, ou bien les béquilles de Wanne
La dévote, qui priait tant que c'était trop,
Et ceux du vieux sonneur, humeur de brocs,
Et tous, et tous - mais les autres, les autres ?**

**Il en était qui s'en venaient - savait-on d'où ? -
Monotones, comme un débit de patenôtres,
Ou bien furtifs, comme les pas d'un fou,
Ou bien pesants d'une marche si lasse**

Qu'ils semblaient traîner l'espace
Et le temps infini aux clous de leurs souliers.
Il en était de si tristes et de si mornes,
Surtout vers la Toussaint, quand les vents cornent
Le deuil illimité par le pays entier :
Ils reviennent de France et de Hollande
Ils se croisaient sur la route marchande,
Ils s'étaient fuis ou rencontrés - depuis quel temps ? -
Et se réenfonçaient dans l'ombre refondue,
À cette heure des morts, où des bourdons battants,
Aux quatre coins de l'étendue,
Comme des pas, sonnaient aussi.
Oh ! tous ceux là, avec leur fièvre et leurs soucis !
Oh ! tous ces pas en défilé par ma mémoire !
Qui donc en redira le deuil ambulatoire,
Lorsque je les guettais l'hiver, en tapinois,
Rapetissé dans mon angoisse et mon effroi,
Derrière un volet clos, au fond de mon village ?
Uni soir, qu'avaient passé des attelages,
Avec des bruits de fers entrechoqués,
On trouva mort, le long du quai,
Un routier roux qui revenait de Flandre.
On ne surprit jamais son assassin.
Mais, certes, moi, oh ! J'avais dû l'entendre
Frôler les murs, avec sa hache en main.
Une autre fois, à l'heure où le blanc boulanger,
Ses pains vendus, fermait boutique,
Il avait vu la dame énigmatique
Qu'on dit sorcière ici, et sainte un peu plus loin,
En vêtement de paille et d'or tourner le coin
Et vivement, entrer au cimetière ;
Tandis que moi, j'avais oui, en même temps,
Son dur manteau flottant,
Comme un râteau gratter la terre.
Mon coeur avait battu si fort
Que, pendant toute une semaine,
Je ne rêvai que de la mort.
Et puis, qu'allaient-ils faire au fond des plaines
Ces autres pas qu'on entendait, vers la Noël,
Venir en masse, à travers neige et gel,
D'au delà de l'Escaut massif et léthargique ?
Une lueur rouge et tragique
Mordait le ciel. Ils se rendaient, au long des bois,
Depuis quels temps, toujours au même endroit,
Près des mares que l'on disait hantées ;
On entendait des cris, pareils à des huées,
Monter. Et seul, le lendemain,
Le fossoyeur partait, la bêche en main,
Cacher là-bas, sous les neiges étincelantes,
Un tas de rameaux morts et de bêtes sanglantes.

Mon âme en tremble encor et mon esprit
Revoit toujours le fossoyeur qui passe,
Et quand la fièvre ameute en moi, la nuit,

Les troubles visions de ma cervelle lasse,
Les pas que j'entendis étant enfant,
Oreille au guet, genoux serrés et coeur battant,
En mes heures de veille ou de souffrance blême,
Terriblement, me traversant moi-même
Et font courir leur rythme dans mon sang.
Ils arrivent, des horizons de lune et d'ombre,
Sournois, têtus, compacts, mystérieux,
Le sol en est dément. Leur nombre ?
- Feuilles des bois, grains de blés mûrs, grêles des cieux !
Ils sont pareils aux menaces qui passent
Et leur déroulement, pendant la nuit,
Est si lointain qu'ils semblent faire,
De lieue en lieue, une ceinture à la terre
Et, maille à maille, et, bruit à bruit,
Serrer en eux tout l'infini.

Oh ! qu'ils me sont restés imprimés dans la chair
Les pas que j'entendais, par les soirs de Décembre
Et les routes de l'hiver clair,
Venir du bout du monde et traverser ma chambre !

Les fruits

Du fond du vieux jardin,
Quand les grands arbres monotones
Tremblaient aux froids d'automne,
Les fruits incarnadins
- Couleur de sang et couleur d'ambre -
Entraient, solennels et replets,
Dans la grande chambre,
Où l'on n'entrait jamais.

À la muraille,
Les vieux portraits, pareils à des médailles,
Dont les bouches et dont les dents
Aimaient jadis les gros repas ardents,
Semblaient se réjouir à voir la violence
Des fruits massifs et éclatants
Briller, pour quelque temps,
Dans le séjour de leur silence.

Sur les planches de chaque armoire,
Nèfles et noix, pommes et poires,
Bombaient leur compacte santé,
Tandis que leur odeur recluse et douce,
Sans violence et sans secousse,
Imprégnaient l'air de calme et de sapidité.
Alors s'inaugurait pour moi la saison bonne,
Tout le jardin était entré dans la maison,
Avec son luxe ensanglanté d'automne.
Le soir, quand on causait, près des tisons,

C'était sans peur que j'écoutais autour des arbres
Hurler le vent. Les fruits lisses comme des marbres
Reposaient tous, bien à l'abri,
Sur les plinthes des vieux dressoirs et des lambris.
Aux repas clairs, ils décoraient la table :
On découpait d'un geste ardent
Leur chair glacée et délectable,
Qui se fondait entre les dents
Et embaumait l'haleine
Et parfumait les doigts ;
Et pour les honorer une dernière fois,
En les mangeant, on prononçait leurs noms de Reines.

Et la bonne saison durait longtemps
Jusqu'en Décembre :
Le jour, on verrouillait la porte à deux battants
De la grand'chambre,
Et je ne pus jamais
Que renifler, par la serrure,
L'odeur ample des fruits épais
Et regarder de loin leurs chamarrures.
Mais, quand, le soir, à l'heure du coucher,
La plus vieille servante accourait me chercher
Pour le bon somme,
Sans nul réveil, jusqu'à demain ;
Souvent, elle glissait entre mes mains,
La pomme
La plus rouge et la plus belle
À grignoter, là-haut, près des chandelles.

Convalescence

Tel soir de l'autre mois
Ma tante - oh ! les craintes que trahissait sa voix ! -
M'avait, en son grand lit, blotti,
Et, depuis lors, l'âme engourdie,
Les jours, les nuits, j'avais senti,
Sur mes yeux clos et sur mon front, passer
Tous les moites et blancs baisers
Des maladies.

Et le docteur dont j'avais peur
Était venu et revenu,
Avec son bâton noir et ses lunettes d'or,
Dire des mots mystérieux
Et les redire encor ;
Et j'avais vu ses mains, son front, ses yeux
Errer autour de ma torpeur.

Et puis j'avais languie
Des jours, des jours et des semaines ;
On avait fait des vœux ardents et des neuvaines

Et même le curé avait prié pour moi.
Ç'avaient été des temps d'inoubliable émoi
Jusques à l'heure où l'on sentit venir,
Par les chemins des renaissants désirs,
S'asseoir enfin, avec douceur et complaisance,
Près de mon lit
Tout à coup clair et embelli,
La pâle, mais déjà rose convalescence.

Oh ! les bons jours que je vécus alors !
Ma chambre était joyeuse et sa tiédeur légère,
Et mon ami Jésus, avec son manteau d'or,
M'y souriait, du haut de l'étagère.

Les blancs après-midi d'été,
À travers les rideaux, y tamisaient leur violence ;
L'horloge s'y taisait, son pendule arrêté ;
Un vol de mouches y bourdonnait dans le silence.

Mon oreille écoutait les fers tumultueux
Du forgeron chanter dans le village ;
Les foins passer, pesants et montueux,
Les fouets claquer autour des attelages ;

Et, les Jeudis, venant de loin, de loin,
Le cri du vieux marchand de sable,
Son pas boiteux quand il tournait mon coin,
Sa voix cassée et son refrain intarissable.

Et les cloches à l'aube et les messes servies
Par des enfants de chœur, devant l'ostensoir d'or,
Si bien que j'entendais toute la vie
Venir à moi, avant de la revivre encor,

Et j'étais doux et patient toujours
Ne boudant plus les médicaments fades ;
Je me sentais content et, pendant de longs jours,
Je fus vraiment heureux d'être encore malade.

Le comte de la mi-carême

Venant d'Espagne ou de Bohême
Au trot de son lent cheval blanc,
Passe, dans les villes du Brabant,
Le comte de la Mi-Carême.
Il va, là-haut, de toit en toit,
L'oreille au trou des cheminées,
Surprendre, avec sa haquenée,
Ce qu'on entend et ce qu'on voit,
Dans les maisons où les mioches,
Autour des foyers d'or, l'hiver,
S'instruisent, en des livres clairs,

Comme des gens de la basoche.

**On l'aperçoit, les soirs de vent,
Par la lucarne à tabatière,
Longer les étroites gouttières.
Il vient et va, pousse en avant,
S'arrête, et puis revient encore ;
Son cheval suit tous les chemins
Qu'il lui suggère, avec la main,
Et quand parfois, au loin, s'essorent
Ses hauts galops silencieux,
Sa sueur blanche et son écume
S'entremêlent, comme des plumes,
Aux nuages qui vont aux cieux.**

**Où ne va-t-il - Dieu seul le guide,
Sur l'échiquier géant des tours
Et des pignons des carrefours,
Par les grand'routes translucides.
Ceux qui ne l'ont pas aperçu
Quand, vers le soir, sonnent les cloches,
C'est qu'ils eurent leurs yeux en poche.
Mais les enfants, eux tous, l'ont vu
- Prince de rêve et de fortune -
Traversant l'air superbement,
Avec sa bête en diamant
Et son manteau de clair de lune.**

**Son chef arbore un turban bleu
Comme le front d'un vieux roi mage ;
C'est un géant sur les images
Qu'on vend, dans les quartiers pouilleux
D'Hasselt, de Mol, d'Anvers, de Lierre ;
De sa main gauche, il tient des fouets
Et de sa droite, un lot de jouets
En bois léger, en carton-pierre.
Il en a plein trente paniers,
Il en a plein vingt sacs de toile,
Et l'on prétend qu'en chaque étoile Il en a plein trois cents greniers.
Ils sont plus clairs que feux d'aurore,
Joyeux, naïfs - dites combien !
Ce sont les bons anges gardiens
Qui les taillent et les décorent,
Peignant, avec leurs menus doigts,
L'or des manteaux, l'azur des robes ;
N'employant rien que couleurs probes,
Colle tenace et raide empois.
Et ciselant chaque clochette
Pour arlequins et pour pierrots
Et pour chevaux qui vont au trot,
Immobiles sur des planchettes.**

**Ainsi lesté, ainsi chargé,
S'en va d'un pas, toujours le même,**

**Par les chemins des soirs légers,
Le comte de la Mi-Carême.
Il va du Weert à Saint-Amand,
De Saint-Amand vers Rupelmonde,
Pour revenir vite en Brabant
Et les jouets tombent comme grêle
Dans les foyers ouverts. Pourtant
Nulle oreille ne les entend
Frôler les murs de leurs bruits frêles.**

**Mais ils sont là, au matin dit,
Comme tous ceux de l'autre année ;
Les vieux recoins des cheminées,
Superbement, en sont garnis.
Dans le matin crépusculaire,
Les yeux aigus, les doigts errants,
On les recueille en adorant
On ne sait quoi de tutélaire ;
À moins que d'un regard furtif,
Dans l'ombre, d'où elles émergent,
On ne découvre un lot de verges
Pour les enfants qui sont rétifs.**

**Et c'est beau temps. Le printemps pâle
Sur les maisons et les vergers
Disperser au loin ses ors légers
Et ses argents et ses opales ;
Et les petits s'en vont, là-bas,
Comme en cortège et en parade,
Montrer gaiment aux camarades
Les jouets nouveaux reçus par tas,
Tandis que les malins échangent
Tel faux pierrot, tel clown suspect,
Sans tenir compte et sans respect
Du partage qu'ont fait les anges.**

Le grenier

**Enfin, le dernier escalier
- Marches raides, étroits paliers
Et murs qui se lézardent -
Montait jusqu'aux mansardes ;
Puis d'un sursaut,
Là-haut,
Jusqu'au grenier.
Une porte s'ouvrait ;
Et tout à coup c'était
Un enchevêtrement
De madriers carrés et de solives rondes ;
Et brusquement,
C'était une autre vie, un autre monde
Qui m'attendaient sous ces grands toits.**

Je regardais presque sans voir, là, devant moi,
- Ruines ou décombres -
Se bosseler de gros tas d'ombres
Et pendre, au long des murs,
Un cortège figé de grands voiles obscurs.
Des rayons d'or et de poussière
Filtraient d'entre les joints des pierres
Et remuaient leur immobilité ;
Tout semblait morne et sourd et envoûté
Les vieux habits, les lits boiteux, les vieilles cages,
Les horloges et les marteaux
Et les bahuts et les dressoirs dont l'âge
Avait rongé la plinthe et fendu les vantaux ;
Seule, dans l'angle, au Nord, tel un vacarme,
S'ouvrait, brutale et crue,
Sur la lumière de la rue,
Une lucarne.

Oh ! ces vieux objets usés et seuls, en leurs recoins !
Oh ! ces tristes et relégués témoins
Du temps qu'avaient rempli les miens de leur pensée !
Aux serrures grinçantes et cassées
Je surprénais la trace de leurs doigts ;
Aux vêtements raidis de séculaire empois,
Je découvrais les plis qu'avaient laissés leurs gestes ;
Mes mains en palpaient les contours,
Mon souvenir s'y ravivait, magique et preste,
Et, je ressuscitais les anciens jours
Pleins de détresse, ou pleins de charme,
Avec un coeur d'autant plus lourd
Que mes deux yeux d'enfant avaient besoin de larmes.

Je m'attardais aux reliques d'orgueil,
Aux plumets d'or, aux insignes de guerre,
Aux sabres clairs encor des frissons de naguère,
Trop lourds, hélas, pour moi,
Mais que je suspendais, avec émoi,
Aux bras massifs des grands fauteuils.
J'aimais les satins fiers, les étoffes meurtries
Où de sanglantes broderies
Chatoyaient
Et mon souffle d'enfant, je l'employais
À ranimer, sur des boutons de cuivre,
Quelque profil terni de lion ou de guivre.

Oh ! les défunts et lumineux trésors
Et que d'heures, que d'heures
Les plus chères et les meilleures
M'y ont versé leur paix pour ne songer qu'aux morts.

L'été, je m'accoudais à la lucarne ouverte ;
Les champs, les bois, les flots, les plaines vertes,
Tout, de là-haut, me paraissait changé ;
Les sentiers du jardin semblaient avoir bougé,

**Et les massifs, les boulingrins, les gloriettes
Et les poteaux blanchis du tir à l'arbalète
Étaient autres. Même le clocher
Semblait avoir, tel un géant, marché
Vers les courants d'Escaut, dont les vagues, pareilles
À des armes, luisaient et se tassaient là-bas.
Les moulins agitaient plus largement leurs bras.
La meule et le blutoir et les ailes vermeilles
Ronflaient et bourdonnaient comme un million d'abeilles.**

**Les gueux, les éclopés, les mendiants,
Qui s'en venaient prier de porte en porte,
Me semblaient être d'autres gens ;
Leurs pieds fourbus, leurs jambes tortes
Boitaient d'un autre mouvement,
Et même un jour, je ne pus reconnaître
La carriole vert-pomme du médecin
Qui ramenait du bourg voisin
Trois béguines avec un prêtre.**

**On m'avait dit :
Au temps des foins,
Par un jour clair d'après-midi,
On distingue, par au delà des routes blondes,
Parmi ses remparts rouges et verts, Termonde
Et quelquefois Malines, et puis Anvers, très loin...
Et je m'évertuais à découvrir, du coin
De mon tranquille et solitaire observatoire,
Avec mes yeux grands et fiévreux, la gloire
De Notre-Dame et du vieux Saint-Rombaut.
Mais rien ne m'apparut jamais,
Les nuages passaient et s'exilaient là-haut,
L'espace entier sonnait du cri des hirondelles,
Et je pleurais et me désespérais
De ne pouvoir, malgré l'effort
De mes regards tendus vers elles,
Les voir, elles, les tours droites et textuelles,
Avec leurs blocs de siècles morts,
Comme en mes vieilles images, régner dans l'or.**

**Le soir venant, je m'arrachais à ma retraite ;
Je ne m'avouais point que j'avais peur,
Mais mon coeur le sentait - le faite
D'où tombaient l'ombre et la frayeur
M'apparaissait soudain morne et funèbre ;
Je me sentais frôlé par des mains de ténèbres ;
Des bruits naissaient et m'entouraient - et je fuyais
Sans oser regarder ce qui me poursuivait.**

L'horloger

À la vitrine, où s'accrochaient

Quelques bagues et maints hochets,
On s'arrêtait pour voir,
Le soir,
En sa boutique, l'horloger
Qui remuait, avec des doigts légers
Et des pinces très minces,
Mille ressorts à reflet d'or
En des soucoupes ;
Et tout à coup, comme un vieux fou,
Face pâle, levait vers nous
Son oeil géant, avec sa loupe.

Mes compagnons fuyaient : ils avaient peur.
La crainte également serrait mon coeur,
Mais, néanmoins, je restais là planté,
Quand même, à la vitrine.
L'oeil noir de l'horloger
Planait de tous côtés ;
Ses manches en lustrine
Faisaient des gestes, ci et là,
Il sifflotait, avec des rythmes las,
Un air connu qu'on fredonnait en Flandre.
Un jour, j'entrai chez lui, décidément.
Je voulais voir et je voulais l'entendre :
Il était ma folie et déjà mon tourment.

Je ne lui pus rien dire.

Les ronds joufflus des gros cadrans
Ornaient d'un lunaire sourire
La chaux des grands murs blancs.
Mille insectes épileptiques
Semblaient grouiller dans la boutique ;
Je surprénais, en des cloisons,
Du haut en bas de la maison,
Leur vie énorme et minuscule,
Mais tels que des justiciers,
Les textuels balanciers
Rompaient ce bruit de molécules.

Je m'assis dans un coin et l'horloger me dit :
J'étais ainsi que toi, timide,
Lorsque j'étais petit...
Sais-tu l'histoire en or du gnome et des gnomides ?

Il me la raconta, et nous fûmes amis.

Des gnomides, sang de soleil,
Pour un gnome, lymphe de lune,
Brûlaient, jadis, d'amour belle, mais importune ;
Le petit gnome avait - et c'était sa fortune -
Un coeur précis, exact, clair et vermeil,
Avec lequel il parcourait le monde,

Réglant les horloges profondes
Des églises et des beffrois
Solitaires et droits
D'Alost, de Gand, de Malines et de Termonde.

Son coeur battant
Tranquille et régulier comme le pouls du temps,
Les tics-tacs brefs des horloges maîtresses
Battaient sans cesse,
Depuis cent ans,
Avec justesse ;
Quand il se fit qu'un beau matin
Resta en panne
Le balancier de Saint-Martin,
Et que soudain se détraquèrent,
Là-haut,
Le carillon de Saint-Rombaut
Et les aiguilles de Saint-Anne
Et les marteaux monumentaux
- Heurts, chocs et bonds - de Saint-Gommaire.
Mornes, surpris et consternés, les échevins
Interrogèrent tous gens en vain,
On consultait le ciel, les vents et l'étendue,
On s'enquérât ici, plus loin, là-bas,
Et tout à coup, la peur régna,
Car l'heure exacte était perdue.

Oh ! le trouble dans les maisons ;
Enfants joyeux et parents tristes ;
Et les repas pris au hasard et les frissons
Et les affres au coeur des buralistes ;
Et le sonneur ne sonnant plus
Ses ponctuels angélus,
Et le docteur laissant mourir ses vieux malades,
Et l'existence entière au flux et au reflux
D'inoubliables bousculades !

Encor, si le soleil s'était montré ;
Mais les brumes régnaient ; les prés
De Rupelmonde et de Tamise
Étaient couverts d'étoupes grises
Et les mares fumaient, comme du lait.
Nul ne savait l'heure
Et chacun en parlait.
L'instant où l'on vivait semblait à tous un leurre.

Enfin, on fit venir de Gand
Un textuel et loquace savant
Qui répara les mécaniques,
Mais, à peine fut-il parti,
Que les cadrans firent la nique
À son savoir mal averti,

**Et qu'à nouveau, les fantasques aiguilles
S'emmêlèrent, comme un couple d'anguilles.**

Que faire ?

**On ne sut plus quel maître interroger.
Heureusement que l'horloger
Depuis vingt ans patiemment, sans violence,
Les yeux fermés, l'oreille au guet,
Etudiait
Le nocturne silence.**

Or, il se fit qu'un soir, il lui parut faussé.

**Il criait, stridait, grinçait comme un ressort
Tordu, alors que tout tapage avait cessé
Et que la lune errait, par les champs morts.**

**Et l'horloger soudain héla le gnome
Qu'il hébergeait, toutes les nuits,
Dans une antique horloge en buis.
L'horloge était ouverte et le fantôme
Sortit.**

**Bien plus. Là-bas sur la pelouse humide
Se trémoussait
Une troupe en or de gnomides.
Le silence souffrait, ployait et se cassait.
Quant au gnome, vauté au centre
D'un tourbillon de mains, de bras, de seins, de ventres,
Son coeur, régulateur des jours,
Battait et sursautait comme un tambour.**

**Et l'horloger comprit. Mais il doubla sa joie
À ne la dépenser que pour lui-même :
D'abord, il fit de son secret sa proie ;
Plus tard, il en ferait son stratagème.**

**Le soir venu, il endormit
Le beau lutin dans son horloge en buis,
Avec un pavot frêle ;
Puis doucement, au sein d'une flûte très douce,
Il enchantait si fort, sur la pelouse,
Les gnomides énigmatiques,
Qu'il amena, sans cri et sans querelle,
Leur ronde entière en sa boutique.
Et vite il leur servit des grains d'anis
Et des corinthes,
Il ajoutait : « Soyez sans crainte,
Je vous ferai des lits avec de clairs ressorts
Et des maisons à paliers d'or,
Comme à Paris.
Écoutez-moi, restez ici,
J'ai là, pour vous un petit homme
Doux et léger, comme un fantôme,**

**Un homme avec une âme aussi jolie
Qu'après l'orage une embellie,
Mais dont le coeur aura besoin,
Pour vous aimer, de tous mes soins. »**

**Et les gnomides acceptèrent
L'offre que fit d'un ton autoritaire
À leur simplesse, l'horloger ;
Leurs yeux ravis voyaient bouger
Mille reflets, mille lumières,
Semant la vie au long des murs ;
Et chacune déjà cherchait, au fond des boîtes
Et des cases étroites
Pour ses plaisirs futurs,
Un abri sûr.**

**Et quand elles furent toutes blotties
En leurs niches de luxe et d'inertie
Leur maître, l'horloger,
S'en vint trouver les échevins et le vicaire,
Leur promettant,
En échange d'argent comptant,
De les tirer, au bout d'un temps léger,
D'affaire.
Les échevins hésitèrent, quoique à regret :
« Que l'horloger d'abord donnât les preuves
De sa science neuve »,
Ils solderaient
Après.**

**Le soir même, tous les tics-tacs de la paroisse,
Sans hâte aucune et sans angoisse,
Marchaient, entre les fers de leurs compas,
Au pas.
Le vicaire doutait encor.
Il entraîna trois échevins :
Puisque mon art vous paraît vain,
Demain, dès la première aurore,
Le tumulte reparaitra, fit l'horloger,
Qui exaltait ou qui domptait
Déjà très sûrement, quoique au jugé,
Avec des philtres et des baumes,
Le coeur
Tour à tour calme ou ravageur
Des gnomides et de son gnome.**

**Le lendemain naquit un branle-bas
Si fort et l'heure fit de tels faux-pas
Que ceux de Hamme et de Termonde
Crurent que tapageait le dernier jour du monde.**

**L'horloger triomphait.
Il apparut, le nez puissant et satisfait,
Et de grosses sommes furent versées**

En ses poches largement évasées.

**Il parcourut depuis,
Pendant les jours et les nuits,
Les champs, les bourgs, les villes,
Régulant partout les coeurs serviles
Des horloges et les tics-tacs sous les manteaux
Des lourds beffrois monumentaux.
Et son pouvoir et sa fortune
S'arrondissaient en or comme la lune,
Qui tout là-haut, clignant de l'oeil,
Lui souriait, madrée.
Il fut la légende de sa contrée,
Et tous lui prodiguaient le bon accueil,
Jusques au jour où ceux de son village,
Tout en lui dépêchant un attelage
Pour l'amener chez lui, ainsi qu'un roi,
L'acclamèrent, mais avec défiance,
Sentant que désormais sa nocturne science
Serait moins son orgueil que leur effroi.
Du jour que l'horloger m'eut raconté l'histoire
De son triomphe et de sa gloire,
Je vins plus ardemment encor chez lui
Et m'y fixais jusqu'à la nuit.
Ô ce monde cabalistique !
J'en fus hanté : mes yeux distraits
S'y attachaient, le pénétraient ;
Je n'osais toucher rien, bien que j'en eusse envie.
Un jour, pourtant, j'appuyai, brusquement,
Sur un léger tictaquement,
Et tout à coup la mort cassa ce mouvement
Qui me représentait la vie
Du gnome et des gnomides asservies.
J'en fus si désolé que j'en pleurai.
L'horloger souriait d'un air madré.
Il ne me fit aucun reproche :
Dorénavant, je regardai, les mains en poche.**

**Mais jour à jour, de plus en plus, les mouvements
Innombrables, indéfinis, tentaculaires
Attirèrent mes yeux déments
En leurs vertiges circulaires,
Si bien que mon esprit,
Avec autant d'ardeur, plus tard, s'éprit
Des tumultes réglés, par les causes profondes
Qui font, dans le mystère, évoluer les mondes.**

Le jardin

**Derrière la maison s'ouvrait l'ample jardin :
Bouquets déjà fanés, fleurs non encore mûres,
Et l'ombre, et le soleil, et le grand vent soudain**

Ployant sous ses longs bras l'unanime ramure.

**Et des oiseaux dans l'air, et des poissons dans l'eau
Et le vol jaune et vert des insectes fragiles,
Et le nid des pinsons, là-haut, dans les bouleaux,
Et l'image de Pan, sur un socle d'argile.
Et les jaunes soucis, et les glaïeuls vermeils,
Et les lys seuls, et les multiples labiées,
Pareils à des gouttes de lune ou de soleil,
Dams les gazons et les bosquets éparpillées.**

**Et les chemins s'y promenant souples et clairs
Et côtoyant l'étang et ceignant la pelouse
Et, tout à coup disparaissant, tels des éclairs,
Sous le massif obscur que tapissent les mousses.**

**Et les liserons bleus, et les liserons roux
Envahissant la haie épaisse et festonnée
Où de grands coqs, taillés dans l'if ou dans le houx,
Perchaient touffus et verts, depuis cinquante années.**

**Tel était-il pour tous les gens,
Avec ses hêtres d'or et ses trembles d'argent
Le vieux jardin dont on disait : « le nôtre ! »
Mais pour mon coeur, mais pour mes yeux,
Mais pour mon rêve audacieux,
Il était autre.**

**Un amateur d'Anvers m'ayant offert, dûment,
Deux oiseaux fiers qui s'en venaient de Numidie
Et trois paons fous dont les plumes, soudain brandies,
Ouvraient dans l'ombre, avant le soir, un firmament.**

**On les lâcha l'été, pendant tout un semestre,
Libres et familiers, parmi les gazons roux,
Si bien que le jardin se changea tout à coup,
Pour mon esprit naïf, en Paradis terrestre.
Les parterres, les tonnelles et les bosquets,
Et les roses, et les soucis et les bouquets
Sveltes et réguliers des dernières jacinthes,
Tout m'apparut énorme, étrange et merveilleux :
Mes oiseaux clairs et fous me semblaient être ceux
Même dont on parlait, dans mon histoire sainte.**

**Depuis ce temps, mon rêve à mon désir tressé, '
Illumina tout le jardin de féeries.
J'y vis des animaux fantastiques passer,
Comme on en voit sur le fond d'or des broderies.
Je surprénais, dans la forme des massifs lourds,
Soit la croupe d'un tigre ou l'allure d'un ours ;
Le vent, parfois, semblait rugir dans la feuillée ;
Un soir, une peur d'enfant, par l'ombre réveillée,
Me fit m'enfuir, les yeux hagards, le coeur battant,
Certain que j'avais vu, sous les rameaux flottants,**

**Me regarder et longuement ramper à terre,
Pour tout à coup bondir vers moi - une panthère !**

**Et ce rêve dura autant que les beaux jours,
Dans un décor de soie et d'or et de velours,
Avec les fleurs rouges pour confidentes.
J'eusse voulu en prolonger la fièvre ardente,**

**Infiniment, toujours ;
Mais novembre, jardinier sombre,
Fauchant, sur les gazons, les clartés et les ombres,
Passa bientôt par les chemins,
Et les feuilles dont ses géantes mains
Dépouillaient les massifs, en chassaient tout mystère.
Bientôt le gel saisit violemment la terre ;
On enferma mes lumineux oiseaux
En de closes et torpides volières.
Et je ne les vis plus qu'à travers les réseaux
De leurs cages, lugubrement hospitalières.**

Les pâques

**C'était un remuement de seaux et de balais,
De haut en bas de la maison, vers Pâques ;
On étalait
Abondamment, par larges flaques,
Les cirages moelleux et les onguents épais,
Sur les meubles de chêne et d'acajou moirés ;
Et l'on frottait si fort que les cristaux dorés
Et les vases pansus et les tasses légères
En frémissaient, pendant huit jours, aux étagères.
Les murs retentissaient de chocs têtus,
On entendait le bruit de grands tapis battus,
Sur la pelouse ;
On dérouillait les gonds, on secouait les housses,
On entr'ouvrait la cave, on écurait l'évier ;
Et les odeurs de naphte et de benzine
Voguait du corridor jusqu'aux cuisines,
Se colletaient dans l'escalier.**

**Servantes, avec vos croupes monumentales,
Vous encombriez les marches et les dalles ;
Vos mains rouges partout réveillaient des lueurs ;
Vous peiniez toutes, sans rien dire,
Et la fête semblait reluire
Des perles d'or de vos sueurs.**

**Et dans sa chaire, où se brassaient la sapience
Et les péchés et les remords, le vieux curé,
Tout comme vous, les servantes à poings carrés,
Se dépensait à nettoyer les consciences.
Rude besogne et lavage à grande eau :**

Les trois enfants de chœur, la metteuse de chaises,
Le clerc, le fossoyeur et le bedeau
N'en menaient pas à l'aise,
Pendant le temps que leur patron
Tançait et confessait tout le village.
Fermières et fermiers, filles et tâcherons,
Serrés par tas, au fond des attelages,
S'amenaient tous, à certains jours, torcher
Leur âme et la râcler de ses péchés.
Les plus têtus obéissaient quand même.
Le prêtre, à sourde voix, dénonçait leurs blasphèmes,
Leurs vols sournois et leur amour paillard,
Puis eux s'en retournaient, libres de crasse,
Le fouet claquant, le cœur gaillard,
De leur facile état de grâce.

La semaine pascale apparaissait ainsi
Ne compter que des Samedis.
Elle luisait comme une ample façade
Dont les brosses, les éponges et les balais
Chassaient et refoulaient,
De haut en bas, les poussières maussades.
Or, il se fit que le temps vint
Où l'on m'apprit, ainsi qu'aux camarades,
Après bien des sermons, après maintes bourrades,
À faire, à notre tour, le nettoyage saint.
Le catéchisme entier, demandes et réponses,
Était sabré en vingt leçons ;
On m'instruisait, le soir, à la maison,
À la mémoire se déchirant aux ronces ;
On l'en sortait, patiemment, si bien,
Qu'enfin,
Aux premiers jours des jolis mois
Je m'approchai, pour la première fois,

De l'immobile et redoutable hostie.

Oh ! comme alors mon âme était anéantie
Dans la douceur et la ferveur !
Comme je me jugeais pauvre et indigne
De m'en aller si près de Dieu !
Comme mon cœur était doux et pieux
Et rayonnait, parmi les grappes de sa vigne !
Je me cachais pour sangloter d'amour ;
J'aurais voulu prier toute ma vie,
À l'aube, au soir, la nuit, le jour,
Les mains jointes, les deux yeux ravis,
Par la tragique image
Du Christ saignant vers moi tout son pardon.

La messe dite, on s'en alla - et les bourdons
Se remirent à ébranler tout le village.

Les baraques sur la place tintamarraient ;

Un débardeur d'Escaut, hélant ses chiens, jurait
Au seuil d'un bouge ;
On vendait, en plein vent, des Jésus rouges,
Des chocolats, du sucre et des chapelets clairs
Une odeur de friture emplissait l'air ;
Les auberges, portes ouvertes,
Puaient la bière et la desserte ;
Le carême fini, chacun se prélassait,
Dans la bombance et dans l'engrais
Des solides mangeailles ;
Et les meilleurs curés avaient la joie au coeur
De mener, par troupeaux, baller vers le Seigneur
Les ventres ronds de leurs ouailles.

Ce fut un grand repas qu'on fit en mon honneur.

Oncles, tantes, cousins, parrain, marraine,
Sanglés, fourbis, passementés,
Prirent leur place à mes côtés.
J'étais, comme une barque, au milieu des carènes
Formidables, dans les bassins d'Anvers.
Des vins pourpres comme des pivoines
Coulaient : des flacons d'or et de sardoine
Brillaient, avec des feux de lumière au travers ;
On racontait les anciennes mêlées
Des grands buveurs qui étonnaient la mort ;
Le sang qui bondissait, dans leurs veines gonflées,
Semblait du vin fumant encor.
Leur souvenir passait comme en tempête
Et les rires et les jurons et les cris fous
Incendiaient si fortement les têtes
Que j'en pris peur et m'en allai, je ne sais où,
Dans un coin de la maison profonde,
Prier pour ceux qui outrageaient mon Dieu.

Ô les bons souvenirs de mon enfance blonde
Comme ils me réchauffent encor, avec leurs feux !
Rires ou deuils, joie ou crainte, qu'importe !
Toute la vie est là, sur le seuil de la porte,
Avec sa foi naïve et sa timidité.

Mon coeur a depuis lors subi d'autres ivresses ;
Il s'est roulé et ballotté
Au va et vient des allégresses
Du monde et de la vie, à travers l'infini,
Mais il retient toujours le simple son de cloche
Qui chante ou pleure et qui ricoche,
Dans les échos de mon pays.

Mon village

Une place minime et quelques rues,

**Avec un Christ au carrefour ;
Et l'Escaut gris et puis la tour
Qui se mire, parmi les eaux bourruées ;
Et le quartier du Dam, misérable et lépreux,
Jeté comme au hasard vers les prairies ;
Et près du cimetière aux buis nombreux,
La chapelle vouée à la Vierge Marie,
Par un marin qui s'en revint,
On ne sait quand,
Des Bermudes ou de Ceylan ;
Tel est - je m'en souviens après combien d'années -
Le village de Saint-Amand,
Où je suis né.**

**C'est là que je vécus mon enfance angoissée,
Parmi les gens de peine et de métier :
Corroyeurs, forgerons, calfats et charpentiers,
Avec le fleuve immense au bout de ma pensée.**

**Les jours de franc soleil et de belle saison,
Aux fenêtres de ma maison,
Je regardais passer et luire
La voile au vent des beaux navires.
J'étais l'ami de l'horloger et du charron
Et du vannier et du marchand de cordes.
J'étais un vaurien doux ; toute la horde
Des va-nu-pieds m'appelaient par mon nom ;
Et les mois d'or et de fruits rouges
J'allais, le soir venu, de bouge en bouge,
Le soir venu, de bouge en bouge,
Chercher l'un d'eux pour m'en aller,
Avec son aide, à pas légers,
Voler
Dans les vergers.**

**Jean Til, le vieux sonneur de messe,
Pour me complaire un peu, m'amenait voir,
L'été, avant que ne tombât le soir,
Le gros bourdon qui sonnait les Kermesses.
Je m'appuyais sur des planchers légers,
Je m'accrochais aux pliantes échelles,
Je faisais fuir de leurs nids clairs, les hirondelles ;
J'avais grand'peur, mais j'adorais ce court danger
D'être si haut
Sans trop savoir comment descendre.
Aux doigts collaient la poussière et la cendre,
De vieux plâtras pendaient comme autant de lambeaux,
J'eusse voulu monter, monter jusques au faîte,
Où nichaient les hiboux, où pleuraient les chouettes,
Pour voir, au bout des grand'routes et leurs sillages,
Avec leurs croix et leurs coqs lourds,
Les autres tours,
Les tours,
Là-bas, des plus lointains villages.**

J'avais l'orgueil de mon clocher
Et les querelles étaient chaudes,
Les jours de foire ou de marché,
Quand ceux d'Opdorp ou de Baesrode
Vantaient trop hardiment le leur.
Le mien m'était un champion de pierre
Carrant si largement sa force et sa valeur
Dans la lumière,
Que nul, sans m'insulter, ne le pouvait narguer.
J'eusse voulu l'instituer
Maître suprême et roi de ma contrée.
Aussi de quelle angoisse et de quelle douleur,
Mon âme en deuil fut atterrée,
La nuit que je le vis tout ruisselant de feux
S'affaïsser mort, dans l'ancien cimetière,
Le front fendu par le milieu,
À coup d'éclairs et de tonnerres !

Il lui fallut trois ans pour ressurgir au jour !
Trois ans pour se dresser vainqueur de sa ruine !
Trois ans que je gardai, dans ma poitrine,
La blessure portée à mon naïf amour !

L'envolée

Ô ces heures, que ne peuvent-elles renaître !

- Été vivant, aube lustrale et frais réveil -
Tout le village, avec ses bruits et son soleil,
Semblait, volets ouverts, entrer par la fenêtre.

De gros rouliers s'interpellaient et se hâtaient ;
Les femmes du marché dressaient leurs éventaires ;
La grille en fonte rouillée grinçait au presbytère
Et la première messe, au clocher d'or, tintait.
Et l'on partait, les pieds dans l'herbe et la rosée,
Avec le seul désir d'aller, parmi les champs,
Toujours plus loin, vers n'importe où, dût le couchant
Déployer tout à coup ses ténèbres bronzées.

Les murs, les clos, les toits rouges, même la tour
Disparaissaient bientôt, perdus dans l'étendue.
On arrachait des fleurs aux branchages pendues
Et l'on marchait, criant et chantant tour à tour.

On traversait les gués, on s'arrêtait aux mares,
On dévastait le bois - et vers le ciel, là-haut,
Le plus hardi grimpait dénicher des oiseaux
Qui trouaient l'air serein de stridents tintamarres.

On avait peur, et néanmoins on s'exaltait,

**Caressés par le vent et dorés par l'aurore,
Les plus simples tremblaient d'aller plus loin encore,
Mais les plus fous vers n'importe où les escortaient.
On était clair ; on ignorait toute fatigue,
Heureux de balancer son corps et ses deux bras,
Au rythme libre et fort et sonnante de son pas,
À travers la nature innombrable et prodigue.**

**L'air était vif ; l'espace était vibrant et sain ;
Sans la comprendre, on assaillait déjà la vie,
Par la belle aventure ardemment poursuivie ;
Et des rameaux d'espoir frissonnaient dans nos mains !**

Le bain

**Mon corps,
Il fut trempé dans le limon et l'eau ;
Mon corps,
Il fut tanné aux vents d'Escaut !**

**Bonnes heures chaudes et ardemment mûries,
Quand on partait en troupe, au loin, par les prairies,
Chercher la crique et l'abri sûr,
Où les herbes hautes, comme un mur,
Nous isolaient des yeux allumés sur les routes.
Le bain était chauffé par l'ample été vermeil
Et la clarté y filtrait toute,
Si bien que l'eau semblait un morceau de soleil
Tombé du ciel et enfoncé dans les verdure ;
De la mousse bronzée et de pâles roseaux
L'entouraient d'une large et vivante bordure,
Tandis que fins et verts, et tels que des ciseaux,
Mille insectes en sillonnaient, avec leurs pattes,
La surface immobile et la lumière plate.**

**Un plongeur clair !
Et tout à coup, comme un grand cri dans l'air,
Le corps s'enfonçait droit dans la mare éclatante.
Il s'y dardait comme un faisceau,
Et des bulles rondes et miroitantes
Brillaient, autour de lui, jusques au fond de l'eau.
Il émergeait rapide et souple ;
Un flot tumultueux ourlait d'écume et d'or
Subitement les bords ;
Et les autres nageurs, main dans la main, par couples,
Au loin, là-bas, partaient rejoindre le plongeur.**

**Et d'autres fois, c'était une mêlée
De gestes fous, de sauts brusques, de cris rageurs,
De jambes et de bras battant l'eau violée :
On eût dit un assaut
Vers un amas de fleurs et de bijoux**

Et de jets violents qu'emperlait la lumière.
On était frais et fort de sa santé première ;
On ignorait sa chair,
Et les baisers du vent et les souffles de l'air
Et la caresse unanime des choses
Ne provoquaient qu'un grand rire étonné
Sur les lèvres décloes.

Tels nos jeux s'exaltaient, libres et spontanés.
On ne songeait à rien, sinon au flux de joie
Qui saisissait nos corps, comme des proies,
Et les marquait, superbement,
Pour la vie ample et violente.
Au fond du soir, rouge comme un tourment,
Une à une tombaient les heures nonchalantes,
Et l'on séchait son corps doré
Aux flancs feutrés
Des digues et des prés,
Jusques aux heures coutumières
Où le soleil étend,
Sous les noyers au feuillage chantant,
Ses tabliers de longue et dormante lumière.

Seize, dix-sept et dix-huit ans

Seize, dix-sept et dix-huit ans !
Ô ce désir d'être, avant l'âge et le vrai temps
Celui
Dont chacun dit :
Il boit à larges brocs et met à mal les filles !

Dites ! les fiers et superbes quadrilles
Aux kermesses, pendant l'été,
Quand on partait, gars violents et entêtés,
Chercher querelle aux gars du voisinage.

Le coeur battant, les reins cambrés, le torse en nage,
On s'éreintait à balancer, balourdement,
En des rythmes tournant vers l'étourdissement,
Le corps virevoltant des fermières ardentes.
Les bras serraient leur chair massive et abondante.
Les maris maugréaient, les amants se fâchaient ;
Les poings et les regards tour à tour se cherchaient ;
Des mots volaient, blessant l'orgueil d'une ample entaille,
Et la danse bientôt se changeait en bataille.
Dites ! - comme c'était rage et joie et fête alors ! -
On était souple et certains étaient forts.

Ils formaient le rempart ; les autres,
Tels des perdreaux, parmi des champs d'épeautre,
Se fafilaient, hardis et haletants,
Entre les blocs soudés des combattants
Et, choisissant les yeux ensanglantés pour cibles,
S'y acharnaient, avec des doigts terribles.

**On se montrait traître et cruel, sans le savoir.
Les empoignades qui s'exaltaient, le soir,
Se prolongeaient, la nuit, en combats rouges,
Au fond des bouges.**

**On revenait vaincus, vainqueurs,
Avec la hargne ou la folie au coeur,
Mais quand le sort avait trahi la chance,
Chacun, sans se montrer, rentrait chez soi,
Féroce et méditant comment, une autre fois,
De l'échec essuyé, il tirerait vengeance.**

**La bière et ses tonneaux étaient les larges puits,
Où l'on trempait gaîment sa fièvre et son courage ;
Où l'on noyait dûment sa honte et ses ennuis.**

**Pintes brunes et pintes blondes,
Comme les filles du pays,
Lèvres belles et bouches rondes
Autour des brocs superbement remplis,
Saines, longues, rouges et pesantes guirlandes,
De gros buveurs, sablant toujours,
À gestes lents, à gestes lourds,
Avec, entre leurs doigts, la pipe de Hollande,
Combien vous me fûtes joie et orgueil,
Le jour où je franchis le seuil
Des cabarets fameux où s'exaltaient vos ventres.
On m'amena du « Chasseur Vert » vers les « Trois Chantres »,
Mais ce ne fut vraiment qu'à l' « Archer d'Or »,
Où s'imposait à son comptoir de verre
L'hôtesse - énorme et salace commère -
Que je pus voir briller et pétiller la bière
En son plus large et violent décor.**

**Et jeune et largement vivante,
L'ample servante
Y circulait, avec de longs plateaux d'étain ;
On la hélait de groupe en groupe.
Elle passait, frôlant les gens avec sa croupe ;
Et ses bras nus, ses bras ardents,
Qu'on eût voulu marquer d'un coup de dents
Et de chaudes morsures,
Tendaient, jusqu'à la bouche des buveurs,
Les brocs remplis d'ivresse et de saveurs
Et surmontés de mousseuses tonsures.**

**On se rendait à l' « Archer d'Or »,
Moins pour l'hôtesse, hélas, que pour l'ample servante.
Les yeux vagues, les gestes tors,
On y buvait, jusques à l'épouvante,
Terriblement, en son honneur.
Mais rien jamais ne lui fit peur.
Elle riait à gorge déployée
D'être superbement palpée et rudoyée
Et de sentir les désirs chauds et violents**

**Brûler, tels des feux, autour de sa chair belle.
Les soirs de fièvre et d'ivresse rebelle,
Elle apaisait les cris et les élans,
Et le tumulte noir des trop jeunes colères.
Les jours de foire ou de kermesse jubilaire,
Quand ceux de Puers, d'Opdorp et de Calfort,
En char-à-bancs, en carrioles,
S'amenaient boire et gloutonner à l' « Archer d'Or »,
On eût voulu s'enfuir avec la fille folle
Là-bas, très loin, vers n'importe où,
Au grand galop rythmé et fou
Des chevaux roux.**

**Mais ce rêve jamais n'entra dans sa pensée.
Faire sa besogne stricte, à chaque heure du jour,
La maintenait vers les simples devoirs baissée.
Bête de magnifique et fertile labour,
Avec le seul orgueil d'être rude et vaillante,
Elle peinait ; elle était fruste et bienveillante,
Et l'on était plusieurs à habiter son cœur.
Aussi, quand, au beau temps des kermesses sauvages,
On s'en allait lutter, dans les prochains villages,
Et qu'on rentrait, non plus vaincus, mais en vainqueurs,
Elle était là, plantée au-devant de sa porte,
Honteuse un peu de promettre pour le déduit,
La nuit,
À tant de gars qui s'étaient bien conduits,
Le festin de sa chair, bonne, placide et forte.**

L'étrangère

**Ses yeux disaient : « Adore-moi,
Comme on aime les eaux, le vent, les bois,
Le jus des fruits et les rosées.
Voici les sèves épuisées
Des mois qui sont la kermesse des fleurs ;
Allons-nous en ; rentrons ; aimons ailleurs :
Les feuilles tombent
Et par les champs s'épand l'humidité des tombes.
Pourtant, bien que le sol soit mort,
Mon corps,
Ainsi qu'une fête d'été
Vers ton désir s'incline encor.
Ma lèvre, elle est vivante et purpurine,
Mon cri sonne plus franc que les clarines,
Et les pommes de la bonne santé
Bombent l'espalier lourd de ma poitrine.
Voici ma sève à moi, voici ma chair,
Rugueuse un peu comme les feuilles,
Mais sentant frais, comme du linge à l'air.
Voici mes bras qui largement t'accueillent,
Ma salive, mes dents, mes yeux,**

**Autant que mes deux seins clairs et joyeux
Et le vallon encor sans rides
Et les crins fous de mon ventre torride. »
Et longuement,
Pendant des mois, au jour le jour,
Nos corps se sont aimés, dans la ferme lointaine,
Où rien, sinon les bruits monotones des plaines
Venaient mourir, au soir tombant.**

**Son corps me fut toujours docile.
Les étables, et plus encor, les vieux greniers,
Où l'on versait le grain, par sacs et par paniers,
Nous invitaient et nous servaient d'asile.**

**Elle épiait, derrière un blanc rideau,
Mon pas qui s'en venait, au long de l'eau,
Vers elle. Elle avait peur de mes paroles ;
Elle évitait le bruit et la gêne des mots,
Mais l'accueil était clair : des azerolles
Et des sureaux ornaient les pots
De cuivre et de grès blanc dont s'éclairait la chambre ;
Quelques roses qu'elle y soignait jusqu'en décembre
Et, qu'à travers le froid, le gel, la mort,
Heureuse, elle vouait à son amour fidèle,
Parlaient pour elle.**

**Rapidement, je l'attirais alors,
Je la serrais entre mes bras agiles,
Je l'emportais là-haut, et l'échelle fragile
Ployait - et, parmi l'orge, le seigle et le blé,
Miettes d'argent et d'or sous les chaumes mêlées,
Nos multiples désirs étincelaient ensemble.**

**C'était du vrai pain que sa chair !
Quand j'y resonge, il semble
Que c'est encor sa peau et ses yeux clairs
Qui font claquer ma langue.
Métal riche, si fruste était la gangue !
Nos coeurs s'éjouissaient de ne se cacher rien.
Ce n'était pas le mal, c'était le bien,
La vie et le bonheur que célébraient nos joies ;
Elle n'était ni victime, ni proie,
Mais ce repas juteux, luisant et solennel
Qu'on sert en Flandre, à Pâques ou à Noël.**

**Nos corps noués s'incendiaient l'un l'autre,
Sous les angles et sous les croix
Que dessinaient l'arête et les poutres du toit.
D'un bloc, ils s'abattaient - et l'orge et les épeautres
Les entourant, ils s'y creusaient un lit,
Ils se pâmaient, dans la fraîcheur fondante
Du seigle clair et des orges ardentes ;
Ils se perdaient ; roulés, cernés, ensevelis,
Dans le ruissellement des pépites dorées.**

**Elle ! - sa chair s'en échappait transfigurée,
Joyeuse et nue, et de nouveau s'y enfonçait ;
Des brins de paille entre ses doigts luisaient ;
Ses bras rouges sortaient de la mêlée ;**

**Elle riait, lasse, défaite, échevelée ;
Et, sous le flux du soir vermeil
Qui survenait, par la lucarne étroite,
Une dernière fois, son corps avide et moite,
Brûlait et se fondait dans le soleil.**

**Je m'enfuyais, sitôt la nuit venue.
Les gars s'en revenaient des champs ;
Les attelages rentraient, par les chemins penchants ;
Les étables meuglaient, appelant la venue
Des servantes qui remuaient leurs seaux de lait ;
Les yeux soudains des chats étincelaient,
Dans les greniers baignés d'amour encore ;
L'heure de l'ombre, avec lourdeur,
Tombait ; et jusqu'à la prochaine aurore,
Elle apaisait l'élan et la splendeur des flores
Toujours droites, de notre ardeur.**

« Et maintenant... »

**Les mains innombrables du vent
Ont doucement joué dans ma feuillée ;
La façade de mon doux bois mouvant
Dorée au clair soleil levant,
D'arbre en arbre, s'est effeuillée.
Et les voici, ces souvenirs,
Quelque peu lourds et monotones,
Tombés en feuilles d'or, à la saison d'automne,
Sur mes chemins qui vont à l'avenir.**

La guirlande des dunes

Un saule

Ce saule-là je l'aime, comme un homme.

**Est-il tordu, troué, souffrant et vieux !
Sont-ils crevés et bossués, les yeux
Que font les noeuds dans son écorce !
Est-il frappé dans sa vigueur et dans sa force !
Est-il misère, est-il ruine,
Avec tous les couteaux du vent dans sa poitrine,
Et, néanmoins, planté au bord
De son fossé d'eau verte et de fleurs d'or,
À travers l'ombre et à travers la mort,
Au fond du sol, mord-il la vie, encor !**

**Un soir de foudre et de fracas,
Son tronc craqua,
Soudainement, de haut en bas.**

**Depuis, l'un de ses flancs
Est sec, stérile et blanc ;
Mais l'autre est demeuré gonflé de sève.
Des fleurs, parmi ses crevasses, se lèvent,
Les lichens nains le festonnent d'argent ;
L'arbre est tenace et dur : son feuillage bougeant
Luit au toucher furtif des brises tatillonnes.
L'automne et ses mousses le vermillonnent ;
Son front velu, comme un front de taureau,
Bute, contre les chocs de la tempête ;
Et dans les trous profonds de son vieux corps d'athlète,
Se cache un nid de passereaux.
Matin et soir, même la nuit,
À toute heure je suis allé vers lui ;
Il domine les champs qui l'entourent,
Les sablons gris et les pâles marais ;
Mon rêve, avec un tas de rameaux frais
Et jaillissants, l'exalte et le couronne.
Je l'ai vu maigre et nu, pendant l'hiver,
Poteau de froid, planté sur des routes de neige ;
Je l'ai vu clair et vif, au seuil du printemps vert,
Quand la jeunesse immortelle l'assiège,
Quand des bouquets d'oiseaux fusent vers le soleil ;
Je l'ai vu lourd et harassé, dans la lumière,
Les jours d'été, à l'heure où les grands blés vermeils,
Autour des jardins secs et des closes chaumières,
S'enflent, de loin en loin, comme des torsos d'or ;
J'ai admiré sa vie en lutte avec sa mort,
Et je l'entends, ce soir de pluie et de ténèbres,
Crisper ses pieds au sol et bander ses vertèbres
Et défier l'orage, et résister encor.
Si vous voulez savoir où son sort se décide,
C'est tout au loin, là-bas, entre Furne et Coxyde,
Dans un petit chemin de sable clair,
Près des dunes, d'où l'on peut voir dans l'air,
Les batailles perpétuées
Des vents et des nuées
Bondir de l'horizon et saccager la mer.**

Temps gris

**La Mer du Nord n'est elle-même
Qu'aux jours rugueux d'hiver,
Quand ses vagues, à l'infini sont blêmes
Et ses sables, jusqu'au printemps, déserts.**

Toute sa patience avide et sourde

**Travaille alors à son énormité
D'embruns compacts, de vagues lourdes
Et de mornes clartés.**

**Si, vers midi, les cieux noirs se dérident,
L'instant vite s'enfuit, l'instant vermeil
Où se traîne, sur les grèves torpides,
L'or fatigué des vieux soleils.**

**Et l'ombre, à coups de lumière éventrée,
Se referme, sitôt que l'horizon hagard
Soulève, avec les blocs de sa marée,
Les flux montants de ses brouillards.**

**Et la mer, boudeuse et vomissant l'écume,
Recommence sa lutte et ses combats,
Engloutissant, derrière un mur de brumes,
Tant de voiles qu'on ne voit pas.**

Un village

**Des murs crépis, de pauvres toits,
Un pont, un chemin de halage,
Et le moulin qui fait sa croix
De haut en bas, sur le village.**

**Les apprentis et les maisons
S'échouent, ainsi que choses mortes :
Le filet dort : et les poissons
Sèchent, pendus au seuil des portes.**

**Un chien sursaute en longs abois ;
Des cris passent, lourds et funèbres ;
Le menuisier coupe son bois,
Presque à tâtons, dans les ténèbres.**

**Tous les métiers à bruit discord
Se sont lassés l'un après l'autre :
Derrière un mur, marmonne encor
Un dernier bruit de patenôtres.**

**Une pauvre aux longues mains,
Du bout de son bâton tâtonne
De seuil en seuil, par les chemins ;
Le soir se fait et c'est l'automne.**

**Et puis viendra l'hiver osseux,
Le maigre hiver expiatoire,
Où les gens sont plus malchanceux
Que les âmes en purgatoire.**

L'hiver dans les dunes

**Voici le pays blanc des dunes
Que les siècles ont ravagé :
Pâles soleils et mornes lunes,
Sommets fendus, sablons mangés,
Montagnes mortes, une à une.**

**Le ciel, la mer et leur ceinture d'ouragans !
Ô vous, les vents qui accourez du bout des mondes,
Les vents, les vents hurleurs, les vents sifflants,
Portant la grêle dans vos frondes !
Depuis longtemps sont morts l'été, l'automne ;
Octobre est loin, avec sa brume monotone,
Avec son deuil de pourpre et de silence ;
Et maintenant, voici,
Voici l'hiver, l'hiver sauvage et sans merci,
Et les mois noirs qui recommencent.**

**Les villages souffrent là-bas,
Les toits ployés sous la tempête,
Pauvres, tristes, serrés par tas,
Comme des bêtes ;
D'une mince lueur, le soir se fend ;
La meute entière des nuées
Hurle vers l'ombre - et seule une cloche remuée
Sanglote encor, avec des cris d'enfant.**

**Et sur la plage où se querellent
Les vents, de loin en loin, à l'infini,
Traînent, en bandes parallèles,
Les défilés des sables gris ;
Les oiseaux fuient, la grève est vide ;
Le navire se fond dans l'étendue humide :
Tous les grands deuils semblent marcher
De lieue en lieue, avec la mer.**

**Montagnes mortes une à une,
Oh ! Comme au loin le vieil hiver du Nord,
Quoique mortes, vous tue et vous lacère encor !
Et comme entre vos flancs et vos crêtes de sable
Plongent, partout, ses dents insaisissables !**

**L'herbe rare et les oyats
Sont arrachés, et l'on dirait des chevelures
Larges et volantes, là-bas ;
La bise est à la fois gel et brûlure ;
On écoute passer d'énormes coups de faux
Tombant, comme des vols, d'en haut,
Et s'enfonçant dans les os de la terre ;
Un ronflement constant de force solitaire
Dont personne, sinon la mer, n'est le témoin,**

Toujours plus sourd et plus lourd épouvante les loins ;

**Des pans entiers de sable croulent ;
Des caps et des sommets sont rasés par les houles ;
Des tourbillons creusent des entonnoirs ;
Le soir
Resserre, en un faisceau, ces angoisses funèbres ;
Des cassements se font entendre, on ne sait d'où,
Si longs et si profonds qu'on croit que les ténèbres
Luttent et s'entre-mordent, tout à coup.**

**Et c'est le pays blanc des dunes
Que les siècles ont ravagé ;
Pâles soleils et mornes lunes
Sommets fendus, sablons mangés
Montagnes mortes, une à une.**

Un toit là-bas

**Oh ! la maison perdue, au fond du vieil hiver,
Dans les dunes de Flandre et les vents de la mer.**

**Une lampe de cuivre éclaire un coin de chambre ;
Et c'est le soir, et c'est la nuit, et c'est novembre.**

**Dès quatre heures, on a fermé les lourds volets ;
Le mur est quadrillé par l'ombre des filets.**

**Autour du foyer pauvre et sous le plafond, rôde
L'odeur du goémon, de l'algue et de l'iode.**

**Le père, après deux jours de lutte avec le flot,
Est revenu du large, et repose, là-haut ;**

**La mère allaite, et la flamme qui diminue
N'éclaire plus la paix de sa poitrine nue.**

**Et lent, et s'asseyant sur l'escabeau boitant,
Le morne aïeul a pris sa pipe, et l'on n'entend**

**Dans le logis, où chacun vit à l'étouffée,
Que ce vieillard qui fume à pesantes bouffées.**

**Mais au dehors,
La meute innombrable des vents
Aboie, autour des seuils et des auvents ;
Ils viennent, d'au-delà des vagues effarées,
Dieu sait pour quelle atroce et nocturne curée ;
L'horizon est battu par leur course et leur vol,
Ils saccagent la dune, ils dépècent le sol ;
Leurs dents âpres et volontaires
Ragent et s'acharnent si fort**

**Qu'elles mordraient, jusqu'au fond de la terre,
Les morts.**

**Hélas, sous les cieux fous, la pauvre vie humaine
Abritant, près des flots, son angoisse et sa peine !**

**La mère et les enfants, et dans son coin, l'aïeul,
Bloc du passé, debout encor, mais vivant seul,**

**Et récitant, à bras lassés, chaque antienne,
Cahin-caha, des besognes quotidiennes.**

**Hélas ! la pauvre vie, au fond du vieil hiver,
Lorsque la dune crie, et hurle avec la mer,
Et que la femme écoute, auprès du feu sans flamme,
On ne sait quoi de triste et de pauvre en son âme,**

**Et que ses bras fiévreux et affolés de peur
Serrent l'enfant pour le blottir jusqu'en son coeur,**

**Et qu'elle pleure, et qu'elle attend, et que la chambre
Est comme un nid tordu dans le poing de novembre.**

Les tours au bord de la mer

**Veuves debout au long des mers,
Les tours de Lisweghe et de Furnes
Pleurent, aux vents des vieux hivers
Et des automnes taciturnes.**

**Elles règnent sur le pays,
Depuis quels jours, depuis quels âges,
Depuis quels temps évanouis
Avec les brumes de leurs plages ?**

**Jadis, on allumait des feux
Sur leur sommet, dans le soir sombre ;
Et le marin fixait ses yeux
Vers ce flambeau tendu par l'ombre.**

**Quand la guerre battait l'Escaut
De son tumulte militaire,
Les tours semblaient darder, là-haut,
La rage en flamme de la terre.**

**Quand on tuait de ferme en bouge,
Pêle-mêle, vieux et petits,
Les tours jetaient leurs gestes rouges
En suppliques, vers l'infini.**

**Depuis,
La guerre,
Au bruit roulant de ses tonnerres,
Crispe, sous d'autres cieux, son poing ensanglanté ;**

**Et d'autres blocs et d'autres phares,
Armés de grands yeux d'or et de cristaux bizarres,
Jettent, vers d'autres flots, de plus nettes clartés.**

**Mais vous êtes, quand même
Debout encor, au long des mers,
Debout, dans l'ombre et dans l'hiver,
Sans couronne, sans diadème,
Sans feux épars sur vos fronts lourds ;
Et vous demeurez là, seules au vent nocturne,
Vous, les tours, les tours gigantesques, les tours
De Nieuport, de Lisweghe et de Furnes.**

**Sur les villes et les hameaux flamands,
Au-dessus des maisons vieilles et basses,
Vous carrez votre masse,
Tragiquement ;
Et ceux qui vont, au soir tombant, le long des grèves,
À voir votre grandeur et votre deuil,
Sentent toujours comme un afflux d'orgueil
Battre leur rêve :
Et leur coeur chante, et leur coeur pleure, et leur coeur bout
D'être jaillis du même sol que vous.**

**Flandre tenace au coeur ; Flandre des aïeux morts,
Avec la terre aimée entre leurs dents ardentes ;
Pays de fruste orgueil ou de rage mordante,
Dès qu'on barre ta vie ou qu'on touche à ton sort ;
Pays de labours verts autour de blancs villages ;
Pays de poings boudeurs et de fronts redoutés ;
Pays de patiente et sourde volonté ;
Pays de fête rouge ou de pâle silence ;
Clos de tranquillité ou champs de violence,
Tu te dardes dans tes beffrois ou dans tes tours,
Comme en un cri géant vers l'inconnu des jours !
Chaque brique, chaque moellon ou chaque pierre,
Renferme un peu de ta douleur héréditaire
Ou de ta joie éparse aux âges de grandeur ;
Tours de longs deuils passés ou beffrois de splendeur,
Vous êtes des témoins dont nul ne se délivre ;
Votre ombre est là, sur mes pensées et sur mes livres ;
Sur mes gestes nouant ma vie avec sa mort.
Ô que mon coeur toujours reste avec vous d'accord !
Qu'il puise en vous l'orgueil et la fermeté haute,
Tours debout près des flots, tours debout près des côtes,
Et que tous ceux qui s'en viennent des pays clairs
Que brûle le soleil, à l'autre bout des mers,
Sachent, rien qu'en longeant nos grèves taciturnes,
Rien qu'en posant le pied sur notre sol glacé,
Quel vieux peuple rugueux vous leur symbolisez
Vous, les tours de Nieuport, de Lisweghe et de Furnes !**

Un coin de quai

**Quand le vent boude et que la dune pleure,
Les vieux pêcheurs, durant des heures,
S'inquiètent à regarder la mer.**

**Un jus brun mouille leurs lippes ;
Ils se taisent ; rien ne s'entend que, dans leurs pipes,
Le bref grésillement de leur tabac.**

**La tempête qu'annonce l'almanach
Où donc est-elle ?
Le flot s'apaise et l'hiver se muselle.
Rien ne gronde du côté de la mer ;
Les plus malins secouent la tête
Et se croisent les bras,
Mais, néanmoins, comme les autres, attendent
Cette tempête
Qui ne vient pas.**

**Ils rebouchent, avec des mains très lentes,
Leur petite pipe vidée ;
Et poursuivent en même temps,
Sans l'interrompre un seul instant,
Toujours leur même idée.**

**Une barque revient au port,
Tranquille ainsi qu'aux jours tranquilles ;
Un long filet traîne à sa quille,
Tout écaillé de poissons morts.**

**On débarque : aucune nouvelle,
Dites, la tempête, quand viendra-t-elle ?
La pipe aux dents, sans souffler mot,
Le pied à nu sur le sabot,
Les vieux pêcheurs toujours attendent.**

**Ils adorent ce coin de quai
Où s'installent, d'octobre en mai,
Les énormes marchandes,
Avec leur établi de bois**

**Et leurs harengs, et leurs anchois,
Et leur brasier aux flammes coites,
Dans une boîte.**

**Ils y crachent à l'unisson,
Ils y regardent l'horizon,
Ils y somnolent, ils y bâillent ;
Et leur vieux dos houleux et lourd,
En s'y frottant et s'y frottant toujours,
Laisse de sa crasse à la muraille.**

**Et qu'importe que l'almanach
Prédise un grain qui ne vient pas,
Les vieux pêcheurs trouvent prétexte
En son faux texte,
Pour s'attarder encor longtemps
À regarder la mer et les gestes du vent.**

Le ramasseur d'épaves

**L'ombre qui sous la lune
Tombait, longue et pâle, des dunes,
Longeait la grève et dentelait la mer.**

**De loin en loin, apparaissaient des phares
Qui se mouvaient, jaunes et verts,
Avec des gestes sur la mer.**

**Le vieux chercheur d'épaves rares
Fouille le sable, avec des yeux d'avare,
Et va ; - son ombre
Autour de son pas lent fait de l'ombre plus sombre.**

**Ses pieds sont lourds et ses épaules lasses ;
Flots d'ailes blanches qui se déplacent,
Les mouettes fuient dans la nuit ;
Il les regarde, et puis s'éloigne et puis s'entête
À revenir, et puis s'en va et puis s'arrête :
Sa petite pipe de bois
Darde soudain d'entre ses doigts
Un éclat rouge.**

**Un garde-côte, du haut des dunes
Qui dominant les bouges,
Parfois l'interpelle de loin,
Mais le chercheur d'épaves et de fortune
Ne répond point.**

**Il marche et marche, avec son vieux bâton de hêtre,
Par les chemins qui font le tour de la mer ;
Il marche et marche encor - et tout son être
Est imbibé d'orage et de grands vents amers.**

**Il va lassé, mais il va seul,
Rude et têtu passant du soir,
Il va toujours, toujours, toujours, avec l'espoir,
Depuis combien d'années
Gardé, que les vagues des destinées
Quand même, un jour, en leur linceul
D'écume et de fureur, étaleront,
Devant les deux yeux fous qui incendient sa tête,
L'or voyageur que les cent mains de la tempête,
Jettent à l'inconnu qui marche aux horizons.**

Vents de tempête

**Comme des blocs de glaçons clairs,
Les pigeons blancs illuminent les dunes ;
Minuit frigide et morne lune ;
Le vent est rude et râpe au loin la mer.**

**Décembre et ses brumes s'approche.
Aux front levés des tours et des dunes, là-bas ;
Continuellement monte et descend le branle-bas
De la tempête qui s'approche.**

**Ô la ruée à l'infini des flots déments !
La mort voyage : on ne voit plus, comme des barres,
Les feux tournants des phares
Couper l'espace, brusquement.**

**Un poing d'effroi tord les villages ;
Les hauts clochers, dans les lointains,
Envoient l'écho de leurs tocsins
Bondir de plage en plage.**

**Ô vous, l'immensité des eaux,
Ayez pitié des vieux bateaux
Et de leurs flancs meurtris,
Et de leur bois pourri,
Et de leurs mâts : roseaux !**

Le péril

**On écoute rouler comme un tonnerre d'eau
Là-bas, au loin, sur la mer grise ;
Et les vagues, ainsi que des blocs d'eau
Monumentaux,
Sur le sable se brisent.**

**Les yeux menus des petites lumières
Veillent partout dans les chaumières
Et regardent, depuis hier soir,
La mer gronder sous l'envoûtement noir.**

**Derrière un mur de brume,
Ils sont partis, les pêcheurs roux ;
Ils s'acharnent, mais Dieu sait où,
Parmi des monts de tempête et d'écume.**

**Avec leur âme, avec leur corps,
Avec leurs yeux brûlés de sel,
Avec leurs doigts mordus de gel,
Ils travaillent contre la mort.**

**Ils s'appellent et ne s'entendent pas.
L'ouest, le nord, toute la mer fait rage.
Le mât
Crie et tremble de haut en bas,
Comme une bête en un naufrage.**

**Le bateau meurt et se disjoint,
Et se creuse une fosse en la vague profonde ;
Et les phares lointains apparaissent plus loin
Que s'ils régnaient au bout du monde.**

**Et néanmoins les petites lumières
Veillent toujours dans les chaumières ;
Et parsèment les enclos noirs,
Comme les miettes du pain d'espoir.**

**Et les femmes, sous leurs manteaux funèbres,
Le poing crispé contre la bouche,
Sont là toujours, muettes et farouches,
À regarder vers les ténèbres.**

Un vieux

**À vous, les flots innombrables des mers
Planes comme des dos ou droits comme des torses,
À l'embellie, à la tempête et ses éclairs,
Il a donné cinquante ans de sa force.**

**Son corps est aujourd'hui branlant et vieux ;
C'est avec peine
Que ses doigts raides et goutteux
Amènent,
De sa poche à sa pipe, un peu de clair tabac.**

**Au bout des dunes, il habite là-bas ;
Et la pluie et le vent et la brume et la lune,
À sa fenêtre aux carreaux gris,
Viennent le voir
À l'aube, au soir,
En vieux amis.**

**Ceux qui passent par les sablons incultes,
Non loin de son chemin,
Font un détour et le consultent
Sur le temps qu'il fit hier ou qu'il fera demain ;
Et les deux mots qu'il leur énonce,
En brève et banale réponse,
Sont rapportés et commentés
De barque en barque, le long des plages
D'où partent les pêcheurs vers les hasards sauvages.
Ceux dont il parle et vit sont dès longtemps les morts ;
Il exhume du fond de sa mémoire,
De si vieilles histoires,**

**Qu'il entoure leur sort
Des étranges, mais vivaces guirlandes
De la légende.**

**Il perdure seul en un coin.
- Ses fils et ses filles sont mariés au loin -
Il perdure, comptant et recomptant son âge ;
Et son corps va le dos ployé,
De la cave au grenier, de l'armoire au foyer,
Vaquant aux soins de son humble ménage.**

**Ô le vieux chapelet des jours aux jours liés !
Et les portraits fanés, et les bouquets sous verres,
Et le petit bateau sur la pauvre étagère,
Et la bobèche rouge au col du chandelier,
Et la chandelle, et la graisse qui en découle,
Et la chatte sur l'escabeau, roulée en boule,
Et le Christ et sa croix, et le rameau béni ;
Tandis que la maison entière est pénétrée
De l'odeur des lapins qu'il élève, à l'entrée
De son fournil.**

**Le petit tablier de son jardin trop maigre
Cache, en ses plis, quelques raves ou quelques choux :
Il protège leur vie, avec des plans de houx,
Contre les mille dents du sable et du vent aigre ;**

**Et deux fois l'an - soit Novembre, soit Février -
Il trie, avec grand soin, les nouvelles semences ;
Et le jour qu'il confie à la terre sa chance,
Est marqué d'un trait bleu sur son calendrier.**

**Ainsi vit-il sous les cieux tristes,
Au temps d'automne, au temps d'hiver,
Sans que rien ne le trouble, ou que nul ne l'assiste,
Insoucieux, dirait-on, même de la mer.**

**Mais, dès que le printemps s'exalte au fond des nues,
Un Dimanche, l'après-midi,
Avec sa vieille pipe entre ses doigts raidis,
Lentement, il s'en vient, par les sentes connues,
Sur la grève s'asseoir.
Ses pas semblent pesants et ses mains semblent lasses,
Il ne fait aucun geste aux autres vieux qui passent,
Et rien de ce qu'il voit ne paraît l'émouvoir,
Mais ses deux yeux, ses yeux rouges comme la rouille,
Restent obstinément fixés, jusques au soir,
Sur l'horizon qu'ils fouillent.**

**Et c'est comme à regret qu'il regagne son toit ;
Le jour de plus en plus autour de lui décroît ;
Les dunes les plus hautes
Dressent seules, au long des côtes
Leurs fronts baignés de feux vermeils.**

**Alors,
Avant de s'isoler pendant un an encor,
Loin des grands flots vivants,
Ses pas lents et distraits s'égarent,
Mais son rêve le suit, de chemin en chemin,
Puisque, sans le savoir, et tout à coup, sa main
Fait le geste de maintenir la barre
À contre-vent.**

Les villages de la côte

**Soleil, quand tu descends étendre
Sur terre, après l'hiver
Tes tabliers de lumière qui bouge,
Tu ravives, en Flandre,
Tout au long de la mer,
Les plus beaux pignons blancs et les plus beaux toits rouges.**

**Un ciel aux nuages mouvants
Promène au-dessus d'eux son aventure ;
Ils reposent dans la verdure
Fraîche de pluie et sonore de vent ;
Ils se tassent là-bas où vont les attelages,
Où les sommets des hauts clochers
Hissent leurs coqs empanachés
Qui sont l'orgueil des vieux villages.**

**Les toits rouges sont les ailes des logis blancs ;
Ils recouvrent le travail lent
Et les soucis des simples gens ;
La paix lumineuse et fleurie
Règne autour d'eux sur les prairies ;
Des vols de pigeons clairs battent le ciel,
Des ruches d'abeilles font leur miel
Et les troupeaux vaguent parmi les herbes
Le corps revêtu d'ombre et de clarté superbes.**

**Dès le matin,
Les toits rouges aux tuiles allumées
Se couronnent de futile fumée ;
Midi les éblouit de feux dans le lointain,
Même le soir, lorsque les dunes
Se rendorment l'autre après l'une,
Avec leurs ombres, à leurs pieds,
Ils rayonnent encor dans l'air pacifié,
Jusqu'au moment où les flammes vermeilles
Des vacillants et pauvres lumignons,
Au long du mur, où sèchent les oignons,
S'éveillent.**

Au cimetière

**Avec en main, de la lumière
Que balançait son pas,
Le fossoyeur du village, là-bas,
Le soir gagnait le cimetière,
Où longuement, de haut en bas,
Pendait un Christ en croix.**

**Vers les défunts saignait la croix,
Vers les défunts saignait l'effroi,
Vers les défunts saignaient les mains
Du Christ immense et surhumain.**

**Depuis quels temps, on ne sait pas,
Le fossoyeur maussade et las,
Avec, en main, sa petite lumière,
Gagnait ainsi le cimetière.**

**On le voyait poser contre la croix,
Sa pauvre et maigre échelle en bois,
Puis y monter, puis en descendre ;
Et dans le soir blafard et faux
Soudain, là-haut,
S'allumait un flambeau.**

**La flamme était placée,
Près des côtes violacées,
Par où le sang divin abondamment sortait ;
Et chaque soir, le vent se lamentait
Autour de cette flamme inépuisée
Que l'homme à Dieu, obstinément, tendait.**

**Vers les défunts saignait la croix,
Vers les défunts saignait l'effroi,
Vers les défunts saignaient les mains
Du Christ immense et surhumain.**

**Ceux qui, le corps rompu, s'en revenaient
Des lointains effrénés de la mer,
Ceux qui, filets au dos, s'acheminaient
Vers la pêche nocturne et le hasard pervers
Voyaient, aux heures crépusculaires,
Jusques au seuil de leur chaumière,
Grandir le Christ et sa lumière.**

**Vers les défunts saignait la croix,
Vers les défunts saignait l'effroi,
Vers les défunts saignaient les mains
Du Christ immense et surhumain.**

**Ceux qui veillaient, à la lueur de leur chandelle,
L'enfant que secouait une toux éternelle,
Ceux qui pleuraient, avec de lourds sanglots,**

**Le fils perdu là-bas, quelque part, sous les flots,
Apercevaient, dans le champ clair de leur fenêtre,
Soudain, le Christ et sa terreur leur apparaître.**

**Vers les défunts saignait la croix
Vers les défunts saignait l'effroi,
Vers les défunts saignaient les mains
Du Christ immense et surhumain.**

**Et telle était la peur dont le village
Tremblait, devant ce maigre Christ sauvage,
Qu'aux jours de kermesse et de fête,
On lui voilait, avec effroi, la tête,
Pour qu'il ne vît jamais la joie ardente et rouge,
Couples noués, bondir de bouge en bouge.**

Printemps

**Le soleil règne et les molles nuées
Montent en troupes blancs
Du côté du Levant ;
Les herbes remuées
Au vent
Luisent, comme des ailes.**

**L'air est si pur et la clarté si belle
Et l'âpre hiver est si dûment parti
Que les bêtes et que les hôtes
Des maisons basses de la côte
En ont fini
D'avoir la peur de l'infini.**

**Même, bien qu'ils grognent toujours,
Les vieux les plus mornes espèrent.
Ils sont passés, les mauvais jours
Que rythme, à sons de cloche ou de tambour,
Autour du monde, la misère.
Ils sont passés, les temps,
Quand il fallait vendre ses nippes
Et qu'il manquait, le peu d'argent
Dont ont besoin les pauvres gens
Pour boire un coup et pour bourrer leur pipe.**

**Mais aujourd'hui, la dune est claire et l'herbe y croît ;
Les humbles fleurs poussent par kyrielles ;
Le ciel est traversé de zig-zags d'hirondelles
Et, dans les clos qui verdissent, les toits
Rouges brillent, de la gouttière au faîte,
Lavés et balayés qu'ils sont depuis cinq mois,
Par les eaux de la pluie et le vent des tempêtes.**

Les fenêtres à carreaux verts

Sourient au jour qui les colore.
La poule couve et les oeufs vont éclore.
Le chien bourru dort, à travers
Le sentier chaud de lumière dorée,
Les feuillages bougeants
Des bouleaux nains à l'écorce nacrée
Tremblent, comme un essaim de papillons d'argent.

Et les mères font la lessive
Sous un auvent, gaîment ;
Et le linge placide et blanc
Sèche, au soleil, sur l'herbe vive ;
Et fillettes et gamins, par tas,
Avec un pain trop grand pour leurs deux bras,
Reviennent du village et de l'école ;

Là-bas s'entend un bruit de carriole ;
C'est le docteur qui rentre à l'Angélus sonné.
Midi tiédit le sol de ses rais inlassables
Et la petite soeur qui tient le dernier-né
Sous sa garde, l'assied
Pour la première fois, le cul nu dans le sable.

Les pêcheurs à cheval

Vagues d'argent et beau soir clair,
Le flot sur les grèves se vide,
Les cinq pêcheurs équestres de Coxyde
Pêchent, nonchalamment, sur le bord de la mer.

Dans les lueurs et dans les moires
Des vagues pâles, passent,
Allant, venant,
Leurs silhouettes noires ;
Les chevaux vieux, les chevaux las,
Parfois, lèvent la tête et regardent là-bas
L'espace.

Les mailles traînent
Lentes et pesantes ; dans le remous,
Les bêtes vont, les rênes
Tombantes sur leur cou
Et monotones ;
Le corps houleux, au rythme de leur dos,
Leur cavalier, les yeux mi-clos,
Siffle ou chantonne.

Une heure passe, une heure ou deux :
On est heureux ou malchanceux,
Le poisson vient ou bien se cache ;
On travaille par les temps chauds, par les temps froids,
Toujours ; et, néanmoins, on retourne chez soi

**- Oh ! que de fois ! -
Les paniers creux, sonnants et lâches,
Ainsi peinent les pêcheurs vieux,
Contents de rien, heureux de peu,
Usant dans le malheur ou dans la chance,
Dans la contrainte et dans l'effort,
Les sabots creux de l'existence
Qui se brisent un jour et réveillent la mort.**

**Pourtant, tels soirs d'été, quand, aux levers de lune,
Sur leurs chevaux pesants, ils remontent les dunes,
Et apparaissent au loin, sur les crêtes, à contre-ciel,
Chargés de filets et de toiles,
On croirait voir de grands insectes irréels,
Qui reviennent de l'infini,
Après besogne faite et butin pris,
Dans les étoiles.**

Amours

**En ces premiers beaux soirs de Mai,
Ceux qui viennent, parmi les dunes claires,
S'aimer,
Ne songent guère
Qu'à leur amour, pareil au lierre
Le long des murs et des pignons, là-bas.
Ils vont si lentement que leur corps semble las ;
Mais les chardons, mais les mousses, mais les oyats,
Mais tous les menus grains et de sable et de cendre,
Mais la plus humble sente où se suivent leurs pas,
À voir leur couple lourd passer
Et s'enlacer
Ne songent qu'à la terre immortelle de Flandre,
Tandis qu'au loin, le haut-clocher,
Avec son vieux cadran aux aiguilles hagardes,
Par-dessus les maisons et leurs faites, regarde.**

**Fille, et toi, gars d'un village près de la mer,
Aimez-vous fermement, dans la paix vespérale :
L'heure est propice, et seul le vent entend le râle
Que l'ivresse d'aimer arrache à votre chair.
Vous concentrez en vos deux coeurs la vie
Qui s'est, depuis quels jours depuis quels temps,
Obstinément, nourrie et assouvie
Aux lisières du sol flamand ;
La dune rude et sa large lumière,
Les champs bordés de buissons roux,
Les petits clos et les pauvres chaumières
S'aiment en vous ;
Ils vous ont faits ce que vous êtes ;
Toi, gars rugueux, taciturne et brutal,
Toi, fille saine, éclatante et replète,**

Comme un bouquet du clos natal ;
Ils connaissent mieux que vous-mêmes
Les mots jaillis de vos sens affolés :
C'est eux jadis qui les ont révélés
À ceux qui s'aiment,
Depuis qu'on Flandre on a parlé.
Vous vous aimez comme s'aimaient naguère
Ceux d'autrefois qui sont au cimetière.
Vous vous aimez, selon votre âge et votre sort,
Comme vos aïeux bruns aimaient leurs femmes blondes,
Et comme, un jour, s'adoreront encor
Ceux qui seront sortis de vos amours fécondes,
Quand vous serez les morts.

Fille, et toi, gars des blancs villages,
Près des dunes, au sable amer,
À l'heure où le soleil vespéral mord les plages,
Marchez à contre-vent, dans le soir, vers la mer.
L'existence vous sera dure et violente,
Pour toi, femme, tes fils ; pour toi, l'homme, tes flots.
Mais vous avez une âme obstinée et vaillante
Qui sait cacher ses pleurs et tuer ses sanglots.
Vous peinez, au long des mois et des années,
Dans votre humble logis encombré de filets,
Au bruit d'une marmaille ardente et mutinée,
Et votre seul désir et votre seul souhait
Seront que l'âpre et maigre et vorace détresse
Ne morde point votre bonheur jusques au sang ;
Ô ce voisin féroce et sournois - l'Océan !
Ô la pêche perdue, et la mort qui se dresse,
Et la vague qui s'enfle, et le ciel qui se tord
Sous les astres cruels des équinoxes d'or !
Vous subirez, le front buté contre la vie,
Ses longs et lourds assauts de rage inassouvie,
Vous serez des héros et ne le saurez pas :
Mais la Flandre qui veut que demeure tenace
Sa race,
Surveille et vous admire et vous suit pas à pas ;
Et c'est pourquoi votre clocher, là-bas,
À cette heure où vous passez
Jeunes, ardents et enlacés,
Avec son vieux cadran aux aiguilles hagardes,
Par-dessus les maisons du village, regarde.

Les maisons des dunes

Les petites maisons, dans les dunes flamandes,
Tournent toutes le dos à la mer grande ;
Avec leur toit de chaume et leur auvent de tuiles
Et leurs rideaux propres et blancs
Et leurs fenêtres aux joints branlants,
Elles ont l'air de gens tranquilles.

Leurs vieux meubles peints et repeints,
En jaune, en bleu, en vert, en rouge,
Sont l'armoire d'où sort le pain,
Les bancs scellés au mur,
La table et le lit dur
Et puis l'horloge, où le temps bouge.

Ainsi vivent-elles très pauvrement,
Toutes coites, comme encavées
Dans un grand pli de sol, contre le vent dément !
Mais des enfants nombreux sont leur couvée.

L'homme peine sur la mer grande avec ses fils,
La soeur aînée a soin de la marmaille
Et la femme est nourrice, et le grand-père, assis
Près de la porte, travaille
Aux filets noirs, jusques au soir,
Comme on faisait jadis.

Ainsi vivent-elles, les petites maisons,
Sous la crainte des horizons,
Pauvres chaumes, minces guérites,
Pour ceux qu'elles abritent ;
Ainsi vivent-elles, humbles et blanches,
Avec de maigres fleurs dans leur enclos,
Avec leur porc en sa cage de planches,
Avec leur âne âpre, têtu, falot,
Qui broute au loin, dans la dune vermeille,
Et redit non, et non, toujours,
En secouant, au long du jour,
Les deux oreilles.

Femmes des dunes

Les femmes blondes de la Flandre
Je les regarde en ce moment,
Le tablier claquant au vent,
Sur leurs dunes couleur de cendre.

Mains robustes et poignets lourds,
Jambes fermes et fortes croupes,
Cheveux pâles, couleur d'étoupe,
Ventres féconds sous les labours.

Des marins clairs venant du large,
Dos équarris, levant des charges
Formidables de poissons frais,
Bonnets légers, jupons épais,
Fronts étrécis, larges visages,
Muscles nourris par les grands vents sauvages,
Corps violents dont la santé ne bouge,

**Vous me hantez et m'exaltez
Avec vos chairs âpres et rouges,
Telle la toile
Dont vos hommes font en chantant,
Les soirs d'hiver et d'orage battant,
Leurs voiles.**

Midi

**Et midi luit comme un glaive ;
La mer lasse ne peigne plus
Ses flots bouffants et chevelus
Au long des grèves.**

**Le silence est total et la torpeur
Est si vide qu'elle fait peur.
En vain s'étend le ciel sur le temps et l'espace,
Aucun nuage, aucun oiseau ne passe.**

**Le soleil chauffe à blanc,
Et seul un peu de sable lent
Sans qu'aucun vent le ride,
Se détache, très doucement,
Du flanc de la dune torride.**

Les gars de la mer

**Ceux qui sont beaux parmi les gars de Flandre
Ont le visage rude et les cheveux ardents,
La bouche forte et l'étau blanc des dents
Construit pour mordre et pour largement prendre.**

**Au mouvement de leurs longs pas,
Le roulis de la mer se marque ;
Ils sont balourds comme leurs barques
Et tenaces comme leurs mâts.**

**Leurs fronts ?
L'idée avec lenteur y bouge
Ils se taisent des heures et des jours
Ils sont calmes et lents dans leurs amours,
Autant qu'ils sont brutaux dans leurs ruts rouges,**

**À la fois mornes et puissants.
Se méfient-ils ? Sont-ils timides ?
Mais qu'en leur âme ils se décident,
Leur dévouement va jusqu'au sang.**

**Race taciturne, race profonde,
Race des Nordes rugueux, race d'hiver,**

**Avec des colères comme la mer
Et des entêtements de roc, sous l'onde.**

**Leurs bras n'ont peur de se charger
Des vieux devoirs qu'on leur enseigne ;
Ils croient à mesure qu'ils craignent
Et que leur vie est le danger.
Pourtant, les jours de Kermesse gourmande,
Ils déchaînent si largement l'instinct
Que leurs désirs rageurs semblent des chiens
Qui déchirent ensemble un bloc de viande.**

Les fenêtres et les bateaux

**Le port de Blankenberghe et le bassin d'Ostende,
Le soir, servent de nids de pierre aux bateaux ;
Ils y replient leur aile, ainsi que des oiseaux,
Se blottissent l'un près de l'autre et puis attendent.**

**Et la nuit amicale, avec sa lune d'or
Descend ; les cordages entrecroisés et sombres
Tressent au-dessus d'eux un mouvant filet d'ombres,
Qui semble emprisonner leur vol et leur essor.**

**Les fenêtres des quais doucement les regardent ;
Elles disent : Voici l'asile et le nid clair.
À quoi bon s'en aller, sous la nue et l'éclair,
Lutter avec les vents et les vagues hagardes ?**

**Les flots âpres et tous roulent là-bas au loin,
Voyez : voici le câble et l'ancre ; ils vous protègent ;
Et la petite Vierge dans sa robe de neige,
Jette les yeux sur vous, de sa niche du coin.**

**Goûtez le reposant et lumineux silence ;
Au-dessus de vos mâts, tous les astres du ciel
Vous présagent le calme et doux bonheur réel,
Sans surprises, sans angoisses, sans violences.**

**On étendra vos grand'voiles en pavillons,
Sur la joie et l'orgueil des francs buveurs de bière
Et vous les entendrez entrechoquer leurs verres
Quand la kermesse ameute et bat les carillons.**

**Vos rames deviendront les hampes solennelles
Où la fête pendra ses éclatants drapeaux ;
Elles verront passer des gens monumentaux
Avec de l'or sur leurs poitrines fraternelles.**

**Et vous, vous dormirez sans crainte au long des quais,
Longtemps, toujours, dans le berceau des eaux serviles
Avec, autour de vous, les lumières des villes**

Et le cadran des tours sur vos sommeils braqué.

**Mais aucun des bateaux n'écoula les fenêtres.
Et dès que l'aube eut coloré le jour léger,
On les vit tous se réveiller pour le danger
Et les voiles au vent, sur la mer apparaître.**

L'été dans les dunes

**C'est à mi-côte ;
La fleur de Pentecôte,
Après la fleur de Pâque y pousse
Parmi les mousses.**

**C'est à mi-côte, au flanc des dunes ;
La hune
Des bateaux blancs s'érige au loin, là-bas ;
Le ciel est bleu et l'horizon lilas,**

**Le village repose ; et, sur les ailes
Du vieux moulin paralysé,
On écoute jaser,
À menu bec, les hirondelles.**

**Dans les sables, où se creusent mes pas,
Tout près de moi, je vois les sectes
Tâtillonneuses de mille insectes
Aller, venir, tourner,
Miner le sol et s'acharner.**

**On s'aide ou l'on se bat :
Un intervalle
Entre deux plants de jacobées,
Est un pays où l'on s'installe :
Des pucerons, des scarabées
S'y disputent et s'y piétinent ;
Mince est la touffe d'églantines,
Où brille, au bord d'une venelle,
Le dos jaspé des coccinelles.
Oh ! ce silence entier des dunes, à midi !**

**Au bord de leurs terriers, les petits lapins prestes,
Sur les mousses du sol chauffé font leurs siestes,
Le flot s'étire au loin, le vent semble engourdi
Mille dents de soleil mordent le sol sans ride,
Rien n'apparaît ; seul un nuage épais et blanc
Se tasse en boule à l'horizon brûlant,
Entre deux monts d'oyats et de sable torride.**

**Soudain, farouche et haletant
Un battement d'ailes s'entend
Là-haut,**

**Ce sont les clairs et mantelés vanneaux
Qui s'exaltent, avec des cris,
Au-dessus de leurs nids
Dissimulés à peine,
À fleur du sol, parmi la mousse et les troènes.**

**Et voici d'autres cris et voici d'autres ailes
Qui s'élèvent et retombent continuelles,
Avec leur ombre ouverte ou refermée,
Sur la grève aplanie et les vagues calmées.
Et les courlis cendrés et les noirs cormorans,
Et la mer d'or qui les reflète ;
Et puis, au loin, le vol en fête
Des pailles-en-queue et des mouettes
Qui s'effeuille, ainsi qu'un bouquet blanc,
Dans l'air étincelant.**

**Et les vagues qui continuent autour du monde,
Immensément et sans repos,
Sous la clarté miroitante et profonde,
Le rythme ailé de ces oiseaux.**

Ceux des fermes

**Rien ne trouble l'agencement
Fixe et durci de leurs idées ;
Leur vie est largement scandée
Au pas du sort :
Mariage, naissance, mort.
Leur force à eux, c'est l'habitude,
Debout, au long des temps, au long des jours,
Et faite, avec le bon sens rude
Et lourd
Des séculaires multitudes.**

**Dans une panne au fond des dunes
Que le lissier compact tient à l'abri du vent,
S'étend
Leur terre ocreuse et brune :
Un seigle nul, quelques maigres herbages,
Une rose parfois, des fruits qui n'ont point d'âge
Peuplent ce champ, comme à regret ;
Mais si pauvre que soit leur clos ou leur guéret,
Ils labourent et travaillent quand même ;
Et les enfants qu'autour de leur amour ils sèment
Travailleront comme eux, dès qu'ils en auront l'âge,
À augmenter, chaque an,
Péniblement,
Le mince et vain et torpide héritage.
Pourtant, voyant la mer, toujours là, devant eux.
La mer où bondissaient les barques des aïeux
Dans la tempête et la houle rebelles,**

Parfois l'un d'eux, l'aîné des gars,
Sans dire un mot, marche vers elle
Et part.

O, sa fuite très loin vers les hasards !
Chacun en parle et les parents se taisent
L'un dit : « Il est parti du côté de la mort ».
D'autres le voient, sous de grands cieux de braise
Mener sa vie au coeur des Amériques d'or,
Où l'orge et le froment croissent plus dru que l'herbe,
Où ne montent du sol que des moissons superbes,
Où l'on fauche le blé, par larges pans vermeils
Comme si l'on abattait des carrés de soleil.

Tous le blâment et tous en rêvent
Le soir, à la morte eau, le long des grèves.
Dites, reviendra-t-il, celui qui s'en alla
Louer ses bras,
Au loin, on ne sait où, sous une étoile élue ?

Un jour, on a reçu des lettres de là-bas.
On les commente et chaque phrase est lue
Et puis relue.
À la lampe, quand pétillent les feux.
Et l'exemple séduit et tous sentent en eux
Bondir soudain l'esprit des plus lointains aïeux.
Et voici que déjà le frère en écoutant le frère,
De l'autre bout des mers et de la terre,
Crier vers lui,
À quitté tout à coup, sans rien dire, la nuit,
Pour s'en aller aussi chercher fortune,
Le pauvre champ volé, an par an, jour par jour,
- Hélas, avec quelle force et quel amour -
Au sable avare et violent des dunes.

Les bouges

C'est un hameau sale et baroque
Tout est branlant : muraille et seuil.
Chaque carreau y semble un oeil
Malade ou mort sous une loque.

Dix ménages, un citerneau ;
Un chien barbet, deux dindes bleues,
Et trois gorets tordant leurs queues
Minuscules, en bigorneau.

Larmes et cris : c'est la marmaille
Qui s'y dispute, obstinément ;
Un vieux marin, pâle et dément
Y fait des gestes de bataille.

**Des fillettes hâves s'en vont
En maraude, par la contrée,
Et rapportent, à la vesprée,
Leurs vols cachés sous leur jupon.**

**Pleurs, misères, jurons, bamboches !
Les mégères y font la loi
Et l'ivrogne rentre chez soi
Sous l'averse de leurs taloches.**

**La vie y lutte avec la mort
Sans qu'on sache ce qu'on en pense ;
Une commune malfeasance
Unit les cœurs contre le sort.**

**Les nuits de kermesse dansante,
Fille et gars, vautrés, par tas,
Mêlent leurs chairs, en des combats
De joie épaisse et hennissante.**

**Et quand un mort barre un sentier,
Avec, au flanc, le couteau rouge,
C'est parmi eux, au fond d'un bouge,
Qu'on vient chercher le meurtrier.**

**Ainsi, dans sa crasse sanglante,
Gît le hameau, sous le ciel bleu,
Laissant puer, au nez de Dieu,
Sa vie infecte et violente.**

Bruges au loin

**Bruges et ses clochers de pierre
Et Saint-Sauveur et Notre-Dame
Montent, tels des géants, dans l'air.
Mais le plus haut, mais le plus clair,
Celui dont le cadran de flamme,
Comme un soleil luit sur les toits
C'est le beffroi ;
Il regarde jusqu'à la mer.**

**Jour de juin - ciel tranquille.
Toute la ville
N'est que clartés et que rayons :
Les lucarnes de ses pignons
Comme des morceaux d'or scintillent**

**De Heyst et de Wendune,
On l'aperçoit, du haut des dunes,
Régner sur l'horizon flamand :
Ses tours, l'autre après l'une,
Comme des blocs de diamant,**

**Sortent de l'ardente poussière
Que lui fait la trop forte et torride lumière.**

**Elle apparaît ainsi, comme enflammée
Dans l'atmosphère ardente,
Ses toits pliés semblent des tentes
D'une poudreuse et fulgurante armée ;
Quand ses cloches et ses bourdons fidèles
Sonnent et sonnent,**

**Toute la campagne est vibrante d'elle ;
Et les chemins et les sentiers des horizons,
Au bruit tonnant des sons profonds,
Et les routes des hameaux
Et des plages et des villages,
Et les eaux même des canaux
Semblent marcher d'accord,
À travers le pays qu'elle s'adjuge,
Vers cette gloire en cendre et or :
Bruges !**

La bénédiction de la mer

**Les guirlandes du vent joli
Tournent, gaîment, autour des mâts ;
Au long du quai dorment, par tas,
Les avirons clairs et polis.**

Et les cloches sonnent aux tours d'Ostende.

**Aux carrefours, aux fenêtres, sur les trottoirs.
Ceux des dunes, des champs, des bourgs, des landes,
Tous sont accourus voir
Saintes et saints de la légende
Passer, et le Bon Dieu et la Vierge sa Mère
Gagner la digue et puis de là, bénir la mer.**

**Ce sont d'abord les enfants de l'école
Passant sous un envol de banderoles ;
Et puis les chefs et les régents**

**De l'hôpital et de l'hospice,
Et les nonnes et les novices ;
Et puis Saint-Pierre et puis Saint-Jean.**

**Sur double rang, suivent les confréries,
De Saint Joseph et de Marie,
Et les tireurs à l'arc hissant l'oiseau
Sur un roseau ;
Et les bergers et les bergères
Agitant, doucement, des houlettes
Et s'avancant, comme un jardinier mouvant ;**

**Et les pêcheurs tenant des barques minuscules,
Entre leurs bras musclés comme les bras d'Hercule ;
Et des hommes rugueux aux visages de bois ;
Et des bambins coiffés d'un clair chapeau chinois ;
Et puis les bedeaux lourds et leurs aides robustes,
Qui, maintenant la hampe à la hauteur des bustes,
Poussent, d'un large effort, tous ensemble, en avant,
La fougue des drapeaux gonflés d'ombre et de vent.**

**Au loin, tandis que le pas grave et raide
De ses servantes la précède,
S'avance alors,
Sous un dais lourd, comme un trésor,
Notre-Dame des Sept-Douleurs :
Un voile noir lui descend de la tête,
Sa longue robe est violette,
Et les couteaux d'argent qui perforent son coeur
Apparaissent, parmi ses vêtements funèbres,
Comme un soleil martyrisé dans les ténèbres.**

Et défilent après elle, l'essaim

**Des carmes blancs et des roux capucins,
Et les chantres clamant les hauts versets bibliques,
Les yeux saillants, la bouche oblique.
Puis tout se tait - et plus rien ne s'entend
Sinon le tintement
Furtif et net
D'une sonnette :
Un flot d'enfants de choeur passe vêtu de rouge :
L'encens torride et bleu
Fume vers le Bon Dieu.**

**Et le voici le solennel doyen,
Sous les franges du baldaquin,
Erigeant droit, d'entre ses mains,
L'ostensoir d'or qui bouge.**

**Et la foule qui s'est jetée à deux genoux
Se courbe et se relève, avec de grands remous,
Et suit dévotement, jusqu'à la grève,
Par les places et les marchés,
Le long cortège empanaché
De sa croyance et de son rêve.**

**L'autel est là ; la mer en face.
Entre eux, rien que le ciel et que l'espace.
Et le prêtre s'avance et monte et s'éblouit,
Et propage soudain, avec ses mains tremblantes,
Devant la foule ardente et violente,
Son geste en croix sur l'infini.**

Un dimanche

**La vie en mer, par le dimanche, est dénouée ;
Sur les grèves, on voit se prolonger,
Avec leur lourde quille et leurs haubans légers,
La ligne à l'infini des barques échouées.**

**Ricochent,
Dès le matin, de loin en loin, les sons des cloches.
Et les hommes en sarraux bleus
Et les femmes en bonnets lisses,
Silencieux,
Vont aux offices.**

**Lorsque de l'horizon tout à coup sombre,
Des nuages sans nombre
Montent, se massent
Et passent,
En galop d'ombres,
Sur les églises.**

**Et le sonneur et le bedeau
Et ceux que la prière immobilise,
À deux genoux sur les carreaux,
Les regardent venir, brusques et amples,
Et largement couvrir le temple,
Et comme entrer par les fenêtres,
Jusqu'à l'autel et jusqu'au prêtre.**

**Oh ! les rages du vent, son vol, ses cris, ses bonds,
Et ses sifflets aigus à travers les cloisons ;
Entre leurs mailles
Les ors éteints des vieux vitraux
Tressaillent
Et les bateaux en ex-voto
Qu'on suspendit, avec un fil,
Sous les voûtes étroites,
Tournent, légers et puérils,
De gauche à droite.**

**Toute la menace des flots géants
Est rappelée ainsi aux pauvres gens :
Le vent ! Le vent !
Le champ des eaux qu'il creuse,
Le craquement des mâts
Et le péril soudain des flottilles, là-bas,
Entre deux vagues monstrueuses.**

**Heureusement, la vie en mer est dénouée :
Les mains du Christ restent dûment clouées
À sa croix d'or près des autels ;
« Sur ces mains-là, les vents mortels
N'ont point de prise »,
Disent les vieux pêcheurs et les aïeules grises ;**

**Les cierges brûlent blancs et clairs,
L'évangile chanté, le prêtre monte en chaire,
Les tempêtes, là-haut précipitent leur marche,
Mais le curé,
Bonhomme et doux se compare à Noé
Et son église, à l'Arche.**

La côte Flamande

**Pour les marins d'Anvers, la mer
- Champ immense de lucre et de folie -
Sous des cieus de splendeur étale et multiplie
Les ors du monde, au long de ses chemins amers.**

**Mais pour ceux-ci, ceux de Flandre, la mer
N'est que leur blond pays qui se prolonge
Sous un manteau tumultueux de flots hagards,
Avec les duvets gris et les éponges
De ses brouillards.**

**C'est la plaine des mâts, des voiles et des hunes,
Et des filets qui s'acharnent à la moisson
Souterraine des beaux poissons
Couleur de lune.**

**À droite, à gauche, à l'infini,
Au long de la côte râpée et nue
Dorment en leur repos que les courants remuent,
Les sables blancs, jaunes ou gris ;
Le pêcheur les connaît, son oeil sagace
Voit, dirait-on, à travers l'eau ;
Il arrête toujours l'élan de son bateau,
Juste à la place
Où le butin s'amasse.**

**Matins blafards, midis ardents, soirs purpurins,
L'hiver, l'été, selon l'heure opportune,
Il va du banc des Chiens marins
Aux bancs d'Ostende et de Wendune.
Les gazons verts, les fucus bleus
S'y développent, en longs jardins visqueux,
Qui s'affaissent ou se soulèvent,
Au va-et-vient des poissons clairs
Et coruscants, comme des glaives.**

**Brusques clartés, intermittents éclairs.
Parfois y apparaît, ainsi que la folie,
L'oeil fixe et phosphoreux des cabillauds rôdeurs,
Tandis qu'au fond calmé des profondeurs,
Raie et turbot, limande et plie,
Sur un sol plane et finement sablé,
Se reposent, se combattent, se multiplient.**

Les vieux patrons et les marins hâlés
Savent, d'après le vent et l'heure
Quelle pêche sera meilleure
Et quel filet, solide et long,
Avec ses rêts pesants de plomb,
Il faut descendre au flanc des barques lentes ;
Patiemment, ils vont, traçant des sentes
Sur l'arène des flots pâles, là-bas,
Jusqu'à l'instant où tous les bras sont las,
Et que la cale
Déborde enfin, sous un amas, de poissons gras.

Ils reviennent sans faire escale.

Au loin, le soir tombant,
On voit surgir leur flottille dorée,
Avec les fleurs d'écume de la marée,
Autour d'elle, superbement.
Et l'on descend la voile, - et la barque, inlassable,
Jusqu'à demain, s'échoue et s'endort sur le sable.

Et les vieilles, et les mères, et les gamins heureux,
Heureux, impatients, avides,
Attendent là, avec des paniers vides,
Les poissons d'or, de givre ou de carmin.
On travaille dans l'eau, culotte retroussée,
On boit, dûment, un coup d'alcool,
Les ancres sûres mordent le sol,
Une glissoire d'or sur la mer embrasée
Court. Et chacun regagne, à larges pas,
Avec sa charge au dos, lourdement balancée,
Par les dunes et leurs sillages,
Le blanc village
Dont les chaumes fument, là-bas.

Un bateau de Flandre

Dans les dunes, là-bas,
Pourrit le vieux bateau
Qui s'en allait sur l'eau
Avec sa voile et son grand mât
Dressé,
Qui s'en allait sur l'eau
De la mer grande et de l'Escaut,
Aux jours de brume épaisse ou de vent convulsé
Et qui, dans les dunes, là-bas,
Gît, maintenant, morne, piteux et las,

Et trépassé.

Ô vous, les flots massifs des funèbres automnes,

**Vous, les blocs d'ombre et d'écume en voyage,
Du fond des mers vers les rivages,
Dites, de quels coups lourds et monotones,
De quels tonnants coups de marteau
L'avez-vous assailli, le clair et triomphant bateau
Qui s'en allait sur l'eau ?**

**Et vous, l'Est, l'Ouest, le Sud, le Nord - toutes les rages
Des cyclones tournants et des volants orages,
Et vous, la pluie et le brouillard que le vent chasse.
De l'un à l'autre bout des mers et de l'espace,
Dites, dans quel tumultueux et vague étaiu
L'avez-vous donc tordu, le rouge et frémissant bateau ;
Qui s'en allait sur l'eau ?**

**Son mousse et ses marins l'aimaient d'amour tenace ;
Il était la maison ailée où leur audace
Luttait, parmi les vents rageurs et les courants.
Saints Pierre et Paul, ses deux patrons, étaient garants
De sa fortune heureuse à travers l'aventure,
Toute voile vibrat autour de sa mâture.
Aux équinoxes d'or, quand son filet plongeait
Vers les turbots nacrés ou les saignants rougets,
Il labourait la mer violente ou tranquille,
Avec sa proue ardente et sa pesante quille,
Dans la candeur de l'aube et l'orgueil du couchant.
À sa proue en partance, on entendait un chant,
Il était un morceau de la Flandre sacrée
Qui dérivait, dans le tangage et le roulis,
Mais, qui se ressoudait, sous la main des marées,
Après la journée faite et le butin conquis,
Toujours, au long des flancs de sa dune dorée.**

**Pourtant, un soir d'hiver
Que la tempête, au loin, là-bas,
Avait sonné jusqu'au bout de la mer,**

**Son glas,
Lui seul, parmi tous ceux qui s'en étaient allés,
Voiles au vent, vers leur destin bariolé,
Ne rentra pas.**

**Son mousse et ses marins étaient depuis longtemps
Des morts,
Que par la vaste mer et par les flots battants,
Sa carène vidée et corrodée
Errait encore.
Et le voici, hors de la vie et hors de l'eau,
Loque de bois, morne lambeau,
Pauvre débris pourri, rongé, menu,
Mais revenu,
Après combien de jours d'errance et d'affre blême,
Vers sa dune, quand même.**

Les plages

Plages vides, avec toujours les mêmes flots
Poussant les mêmes cris et les mêmes sanglots
De l'un à l'autre bout des rivages de Flandre ;
Dunes d'oyats aigus, monts de sable et de cendre
Pays hostile et dur, et féroce souvent,
Pays de lutte et de fer, pays de vent,
Pays d'épreuve et d'angoisse, pays de rage,
Quand s'acharnent sur vous les tournoyants orages
Et leurs vagues d'hiver dressant toujours plus haut
Sous les brouillards, leurs funèbres monuments d'eau,
Soyez remerciés d'être tels que vous êtes,
Tels que la mort, tels que la vie et ses tempêtes !
C'est grâce à vous qu'ils sont fermes et durs, les gars,
Qu'ils sont têtus dans le travail et dans la peine,
Qu'ils font, sans le savoir, belle, la race humaine
Qui marche à larges pas, vers le péril hagard
Avec le seul désir de vaincre un destin morne.
C'est vous qui faites l'homme ardent, calme, hautain
Entre le danger d'hier et celui de demain,
Quand le sombre équinoxe et ses ouragans cornent.
C'est grâce à vous que les filles aiment dûment,
Malgré la crainte au coeur d'être trop tôt des veuves,
Ceux qui s'en vont, sans se plaindre, dans l'âpre épreuve
Gagner le pain des jours, avec acharnement ;
Et que toutes, à l'heure où les rudes tendresses
Mêlent les chairs au fond des chaumières, là-bas,
Servent le franc repas d'amour aux hommes las
De la brume sournoise et des houles traîtresses.
Pays des vents de l'Ouest et des bises du Nord,
Souffles chargés de sel et pénétrés d'iode,
Vous imprégnez les corps rugueux de santé chaude
Et vous armez de père en fils les peuples forts,
Pour qu'ils marquent de leur vouloir autoritaire,
Le coin triste, mais doux que leur offrit la terre.
Et qu'importe, qu'au long des flots, la ville, un jour,
Ait bâti ses maisons, ses dômes et ses tours
Et ses palais pareils à des rêves de pierre.
Filles et gars de Flandre, oh ! seuls, vous resterez
D'accord avec l'embrun et les grands vents
Et la rauque marée et ses vagues guerrières ;
Vous êtes ceux du sol qu'on ne refoule pas.
La mer a mis en vous sa force et sa folie,
Vos yeux sont beaux de sa clarté froide et pâlie
Et son rythme puissant et lourd pèse en vos pas.

Même certains de vous, les plus hardiment braves
Charrient encor le sang des aïeux scandinaves
Dans leurs gestes épars au loin, sur l'Océan.
Ils conservent en eux l'ardeur de ces géants
Qui portaient vers la mort sur leurs vaisseaux en flammes

**Sans focs, sans matelots, sans boussole, sans rames,
Et se couchaient, à l'heure où le soir est vermeil,
Ivres, dans un tombeau de flots et de soleil.**

Les héros

Les ancêtres

**Mentons carrés et gros, cheveux pesants et roux
Ils se dressent, là-bas, à l'horizon des âges,
Dans un emmêlement de grands gestes sauvages,
Parmi les îlots gris d'un sol poreux et mou.**

**De l'eau au loin, partout. À peine un coin de terre,
À peine un buisson mort, sur un tertre fangeux ;
Et la pluie et le vent et le brouillard rugueux ;
Et, vers le soir, le râle et l'aboi du tonnerre.**

**Thor est maître du ciel. À coups jaunes d'éclairs,
Il ébranle le coeur retentissant du monde ;
Et, seuls, les becs claquants des échassiers répondent
Au brusque assaut de ses fureurs à travers l'air.**

**Eux, les hommes, puisant la force en leur cervelle,
Peinent unis, vaillants, âpres et résignés,
Forgeant des mots voisins du cri pour désigner,
Dans un effort commun, leurs besognes nouvelles.**

**Ils font ce que jamais nul être humain ne fit
Depuis que le soleil brûle dans les cieus vastes :
Les bords de l'Univers que l'Océan dévaste,
Ils les volent à l'eau pour en faire un pays.**

**De l'aube au soir, avant que les lourdes marées,
Vague après vague, aient remonté l'amas des flots,
Chacun, marquant sa place et choisissant son lot,
Rêve d'assujettir la mer démesurée.**

**Rusés et patients, comme les éléments,
Recommençant l'effort, qui tous les jours échoue,
Pour conquérir, grâce aux reflux, un peu de boue,
Ils semblent s'acharner à un travail dément.**

**Mais telle est leur ardeur raisonnée et prodigue
Qu'avec des joncs couchés, qu'avec des troncs debout,
Dans les vases, la pourriture et les cailloux,
Ils parviennent quand même à maintenir leurs digues**

**Leur souci du futur crie en leurs coeurs battants,
Plus haut, que tous les flots hurlant sous les tonnerres.
Les fils hériteront du front têtu des pères
Dans cet oeuvre qui va de cent ans en cent ans.**

**Et tels, sous les cieux lourds et les brouillards de cendre
Avec leurs yeux, leurs dents, leurs reins, leurs pieds, leurs bras,
Violamment, inventent-ils ce sol ingrat
D'où surgira, un jour, aux temps d'orgueil, la Flandre.**

Saint Amand

**Et seul, n'ayant foi qu'en lui-même,
Puisque son Dieu songeait en lui,
Il s'en était venu, par le chemin fortuit,
Vers les pays rugueux et les océans blêmes.**

**Transversale forêt dont le soleil levant
Avait peine à trouer la frondaison profonde,
Nuages d'ombre et d'or armés de vent
Qui accouriez du bout du monde.
Cris de bêtes et tumultes de voix
Et batailles, au fond des bois,
Et vous, bandits, qui restiez aux écoutes
Aux coins masqués et ténébreux des routes,
Vous n'interrompiez pas
L'élan calme et chrétien de son grand pas.**

**À mesure que se dressait l'obstacle
Devant ses yeux fervents et clairs,
Le saint voyait les rais de ses futurs miracles
Luire au travers.
Avec des mots de paix et de prière
Il bénissait l'horreur des lieux qu'il traversait,
Et la tempête énorme et les haines guerrières
Et l'unanime aboi des rages carnassières
Cessaient.**

**Là-bas, sous les hauts cieux de sa terre lointaine,
Dans le roux Languedoc ou la pourpre Aquitaine,
Le merveilleux soleil, comme une grappe d'or,
Semblait mûrir sa vie aux treilles de l'espace.
Les pays fiers et doux y nourrissaient les races.
Les îles de la mer y rappelaient encor
Les anciens paradis d'où s'envolaient les anges.
Tel matin de moisson ou tel soir de vendange,
La lumière y versait un tel enivrement
Au crépuscule et à l'aurore,
Qu'on la buvait, superbement,
Par tous les pores,
Comme le sang même du firmament.**

En Flandre, oh ! que la vie était voilée et sombre,

Et faite avec du froid et faite avec de l'ombre :
Sur des morceaux de sol, que divisaient les eaux,
Quelques maisons de bois, quelques murs de roseaux,
Peuplaient, sous le ciel bas, l'ample étendue humide.
Semeurs prudents, colons timides
Mais tenaces jusqu'à l'entêtement,
Jetaient, dans les sillons, le chanvre, ou le froment
Et recueillaient et travaillaient la laine
Des troupeaux blancs
Parqués sous un chaume branlant,
Ici, là-bas, plus loin, jusques au bout des plaines.
L'homme y servait, depuis mille ans, les Dieux
De la foudre sinistre et des cieux orageux.

Armé de confiance et de sainte folie,
Partout, au bord de la fontaine, au coin du pré,
Même devant l'emblème effarant et sacré
De Thor, dont il niait la puissance avilie,
Le saint priait, songeait et discourait.
Il s'affirmait mystérieux et téméraire.
Il unissait en lui tant de forces contraires
Et son silence était si merveilleux d'ardeur,
Que ceux dont il domptait et enlevait la peur
Soudain abandonnaient leurs autels et leurs prêtres
Rien qu'à le voir
Le soir,
Comme un prodige blanc, sur leur lande apparaître.

Un jour, là-bas, où la Lys et l'Escaut
Joignent les gestes clairs et souples de leurs eaux,
Il établit la paix d'un double monastère.
Les murs, au bord des flots, penchant leur face austère
S'y reflétaient en y mirant la croix.
Deux simples tours montaient parmi les bois,
Et les feuilles des arbres proches
Mêlaient leur bruissement confus
Aux tintements de l'Angelus,
Quand l'aube, aux doigts d'argent, frôlait là-haut les cloches.

Tous ceux dont l'âme était, avec le Christ, d'accord
Avaient aidé le Saint à bâtir sa pensée
En ce coin d'eau nombreuse et de terre boisée
D'où Gand ferait un jour jaillir son beffroi d'or.
Pêcheurs, fermiers, colons s'étaient mis à l'ouvrage,
Quittant les uns leur barque et les autres leur clos,
Et des femmes avaient monté, la pierre au dos,
Des échelles menant vers les plus hauts étages,
Si bien, qu'à voir le cloître immense et crénelé,
Chacun y désignait en passant par les routes,
Soit au creux du portail, soit à la clef des voûtes,
La brique ou le moellon qu'il y avait scellé.

Et maintenant les grands moines vêtus de laine
Pouvaient passer les mers et traverser les plaines

Qui d'Irlande, de France ou des pays saxons,
La Flandre leur offrait à tous une maison,
Ruche pour les esprits, grange pour les javelles
Et cellier pour les fruits des croyances nouvelles ;
Colombier clair, d'où l'extase s'élancerait
Vers l'infini, à coups d'aile vibrante et forte,
Tandis que le travail des bras desséchait
Le sol pourri de boue et de racines mortes.
Et l'apôtre aquitain que Clotaire, le roi,
Fit évêque pour qu'il fût grand, même sur terre,
Voyait ainsi son rêve à l'entour de la croix
Fleurir, comme un rinceau de roses tributaires,
Et parfumer l'espace et parer l'avenir.
La mort, dès lors, sans le troubler pouvait venir
Poser sur son vieux front ses mains de gel et d'ombre
Et sur le bloc de son tombeau marquer le nombre
Et la trace des pas silencieux du temps,
Son coeur se confiait à l'avenir flottant,
Et quand le ciel montrait, au déclin des journées,
Ses étoiles, jusqu'au zénith échelonnées,
Le saint prétendait voir en leurs groupes de feu
Comment, selon sa volonté parfaite, Dieu
Disposerait, plus tard, aux jardins de la terre,
La floraison en bouquets d'or des monastères.

Baudouin bras de fer

La mer s'est retirée enfin, comme à regret.
Un pays rude émerge avec ses terres basses
Et s'enfle et vit - tandis qu'aux horizons se tasse
La multitudinaire et compacte forêt.

Avec ses murs couleur de cendre,
Avec ses murs et leurs arceaux
S'implante au bord des eaux,
Dans les roseaux,
Le premier burg construit en Flandre.
Un comte, homme d'astuce, y règne avec effroi.
En France, il a volé une fille de roi,
Pour que son corps lui fût otage autant que fête.
Il est le droit sanglant qui prend Dieu pour appui ;
Il fait sien tout vaisseau que poussent jusqu'à lui
Les bras démesurés des soudaines tempêtes.

Son donjon lourd, vers la mer vaste orienté,
Dresse debout son âpreté,
Sous le soleil ou dans la brume ;
De loin il apparaît comme une énorme enclume
Où se forge la volonté
Du maître ardent et entêté
Qui tient, en ses mains pleines,
Les droits faits de rigueurs, les devoirs faits de haines.

Baudouin règne et mord féroce.

**Mais s'il pressure et s'il obère,
Sitôt que souffle, en son pays, la guerre,
Il est celui, qui tout à coup défend,
Avec la fièvre au coeur, avec la rage aux dents,
Tout au long de ses terres,
Les gens.**

**Plus drus que les flocons de neige
De leur lointaine et rude et givreuse Norvège,
Armés de fer et casqués d'or,
Les Normands roux, aux muscles forts,
Sont descendus, sur les côtes, en Flandre.
La vie entre leurs mains devient ruine et cendre ;
Ils incendient les bourgs, les clos et les moissons ;
La flamme est leur drapeau flottant aux horizons.
Rien ne leur est défense, arrêt, barrière, obstacle ;
S'ils le pouvaient, ils tueraient Dieu :
Un jour, l'un d'eux planta son rouge épieu
Dans le coeur d'or d'un tabernacle.**

**Etalons fous des prés blancs et verts de la mer,
Leurs bondissants vaisseaux courent sur les flots clairs ;
De l'un à l'autre bout des tragiques espaces,
Le vent et l'ouragan leur insufflent l'audace ;
Ils chantent sous la foudre et ne redoutent rien.
Le monde franc, depuis Clovis étant chrétien,
Eux seuls dressent encor, dans la brume atlantique,
Le fulgurant Wahaal des grands dieux magnétiques,
Maîtres du pôle ardent et du subtil éclair.
Ils ont le culte ancien implanté dans leur chair,
Et quand, à coups d'épée, ils saccagent les vignes
D'un combat rouge, ils croient qu'Odin même désigne
Quelles grappes de vie il faut tordre et broyer.
Leur haine et leur fureur, on les voit flamboyer
Partout. Ils vont et vont ; tuent et disparaissent ;
Ils mènent l'aventure et la fortune en laisse ;
Ils s'attaquent aux rois autant qu'à leurs vassaux.
La cité prise et morte, ils regagnent les eaux,
Entassant pêle-mêle, au hasard, sur les rives,
De lourds coffrets d'argent et des femmes captives.**

**Printemps, été, automne, hiver,
Le comte au bras de fer
Les harcelait, avec astuce et rage,
Connaissant tous les bords de son pays mauvais,
Il les poussait et les captait en des marais.
Ruse, tu étais soeur de son courage.
Il t'employait pour les abattre et pour régner.
Autant que le comte au long col, Régnier,
Il attisait en lui le feu des convoitises.
Il se fût allié, fût-ce aux Normands,
Si son père, le roi, si sa mère, l'Église,**

**Avaient contrarié son appétit flamand
Qui s'exaltait à prendre,
Chaque an, un coin nouveau pour sa terre : la Flandre.**

**Et qu'importe qu'il fût larron, tueur, bandit,
Si le premier, avec ses deux mains acharnées,
Il a serré le noeud des destinées,
Autour du coeur de son pays.
Il fut sa pensée âpre, en ces heures d'épreuve,
Où le monde sentit l'Europe ardente et neuve
Remplacer Rome usée et soudain tressaillir,
Tête au soleil, vers l'avenir.
La Flandre, il la voulait belle comme un royaume.
Il en aimait la mer, les bois, les clos, les chaumes,
Les nuages, le ciel, la brume et les grands vents ;
Et son donjon armé qui lui semblait vivant
Surgissait à ses yeux vers la lutte éternelle,
Tant pour sa gloire à lui que pour sa garde à elle.**

Entrée de Philippe le Bel à Bruges

**Cavalcadantes,
Au rythme clair d'un carillon de pas,
Dans le tumulte et le fracas
Des violents buccins et des trompes ardentes,
Les pans d'orfroi de leurs manteaux
Couvrant le trot massif de leurs chevaux,
Celles qui sont reine et duchesse, en France,
Le buste droit, le front debout,
Vers le beffroi qui boude et la foule qui bout
S'avancent.
Entre aujourd'hui dans Bruges
- Lances au clair, pennons au vent -
Le roi Philippe, arbitre et juge
Des querelles entre Flamands.
Gardant par devers lui son oriflamme,
Il veut qu'un cortège de femmes
Belles d'orgueil
Passe avant lui-même le seuil
De la cité, de fleurs et d'ors bariolée.
La fête, ainsi qu'un long jardin, est étalée :
Des draps épais et des velours
Tombent des toits, à grands pas lourds,
Des feux brûlent : brasiers et torches ;
De l'encens fume, au coin des porches ;
Sur des velums rouges et clairs.
Des pivoines, comme des chairs,
Étincellent opulemment brodées.
Les carrefours sont pleins et les places bondées.
Le peuple accourt comme la mer.
À Gand, c'étaient des cris,
Ici,
C'est le silence ;
Bruges contient son âme et tait sa violence.**

Le roi

Comprend et se défend contre l'effroi.

En souriant il dit : « Ma foi, le beau cortège !

Manteaux d'argent, hennins de neige,

Et puis, là-bas, le vieux clocher béant

Auprès duquel, au long des étroites ruelles,

Porches, pignons, auvents

Ont l'air d'un tas d'écuelles,

Autour d'un broc géant. »

Et puis, il songe « Il faut user de force souple ;

Partout les intérêts, ainsi que des chevaux

Rouges et violents, dans le printemps, s'accouplent,

Pour aussitôt ruer et se mordre à nouveau.

Chaque pouvoir n'est qu'un parti qui fait la guerre

Moi seul ferai de l'ordre, avec ce désarroi. »

Et regardant chacun, avec crainte, se taire,

Devant les magistrats, hautains, rogues et froids,

Il suppose quelle aide il en pourrait attendre

Dans sa lutte de roi contre les gens de Flandre.

Après avoir songé ainsi, comme il s'en vint

Joindre ses courtisans et ses hommes de guerre

Et la reine qui l'attendait, les échevins,

Très empressés et très courbés, le saluèrent.

Leurs blancs chevaux caracolaient autour du sien,

Ils lui offraient de lourds bijoux de style ancien,

Et des tissus de pourpre, où de belles colères

De chiens et d'ours étaient peintes, parmi les fleurs ;

Des pucelles tenaient en mains des branches vertes ;

Des roses s'échappaient de corbeilles ouvertes ;

Le roi remerciait gaîment, et les lueurs

Du frais soleil de Mai jouaient dans sa couronne.

« Je suis, - dit-il - quelqu'un qui juge et qui pardonne,
Il faut avoir créance en le pouvoir des rois. »

Puis il cavalcada vers le beffroi

Qui se haussait jusqu'aux nuées,

Plein de cloches qui menaçaient.

Au pied du monument rugueux se convulsait

Un large et lourd reflux de foules remuées.

Les auberges, fourneaux ouverts, dardaient leurs feux

Et de brusques odeurs puissantes et bourruées

Serraient violemment la gorge, au coin des rues.

Le ciel était là-haut triomphalement bleu.

Tous les seigneurs s'étaient massés sur la grand'place :

Ils admiraient les deux estrades d'or

Qui s'y carraient dans un décor

De guirlandes et de rosaces :

Sous les porches profondément voûtés

Les plus belles femmes de la cité

Apparaissaient en souveraines ;

Et reine et roi disaient ne pas comprendre

Qu'il se montrât autant de reines

Que de dames en Flandre.

**Bientôt, le moment vint
Des agapes et des festins :
En des verres profonds s'irradiaient les vins,
Des échantons passaient, jeunes, rieurs, alertes,
En pourpoint jaune, en toquets bleus, en manches vertes ;
Des cuisiniers tendaient du bout de leurs bras forts
Les rouges venaisons saignant sur des plats d'or ;
Les convives liaient d'amicales paroles ;
La méfiance quittait les yeux ; les banderoles,
Laisaient, avec leurs devises, jouer le vent ;
Le roi conversait peu, mais souriait souvent ;
Les échevins croyaient qu'ils n'avaient plus qu'à prendre
Pour l'étouffer, sous leur genou, la Flandre.
Quand tout à coup, vers le déclin du jour,
L'ample bourdon de révolte et de guerre
Sauta, d'un tel élan, dans sa cage de pierre,
Qu'il ébranla, de haut en bas,
La tour.**

**Il bondissait vers les campagnes ;
Ses chocs
Semblaient casser les blocs
D'une montagne ;
Ses hans fendaient lourds et profonds
Les horizons ;
Sa voix d'orage et de tempête
Rompa la fête ;
Il angoissait de ses clameurs
Les coeurs,
Si bien que son battant
Semblait le poing géant
Où se crispait l'amas des rages
Et des haines sauvages.**

**On alluma soudain de grands flambeaux.
On fit signe, d'en bas, de cesser le vacarme,
Mais le sonneur ne comprit rien, étant trop haut.
L'ardent repas finit ; d'aucuns cherchaient leurs armes,
Et s'exaltaient entre eux et s'apprêtaient à voir
Quelque embûche surgir des ténèbres du soir.**

**Le roi contint leur fièvre et se leva tranquille.
Mais les étoiles d'or illuminaient la ville
Que, vainement encore, il cherchait le sommeil,
Tandis qu'obstinément et longuement pareils,
Toujours les sons profonds ébranlaient l'étendue
Et tenaient leurs terreurs, sur sa tête, pendues.**

Guillaume de Juliers

**Avec ses nécromants et ses filles de joie
Et ses prêtres et ses soldats et ses devins,
Plus clair que Scipion, plus fier qu'Hector de Troie,
Guillaume de Juliers, archidiacre, s'en vint
Pour la défendre et l'affermir, chercher refuge,
Un soir que toutes les cloches sonnaient
Et s'acharnaient
Dans Bruges.
Il était jeune, ardent et franc de volonté.
Il dominait la foule et la cité,
Sans le vouloir, par ce don d'être,
Partout où il passait, le maître.
Son existence était sa volupté.
Il mêlait tout : luxure et foi, rage et sagesse ;
La mort même n'était pour lui qu'une allégresse
Et qu'une fête en un jardin de sang.**

II

**Forêts d'armes et de drapeaux, éblouissant
D'or et d'acier une aurore de braise,
Là-bas, sur les hauteurs qui dominent Courtrai,
Orgueil au clair, haine en arrêt,
S'amoncellent les vengeances françaises.
« Il me faut le pouvoir en Flandre », a dit le roi,
Et ses troupes que commande Robert d'Artois,
Belles comme la mer éclatante et cabrée,
Sont là, pour effrayer et pour broyer,
Férocement,
Le dur, compact, mais entêté Flamand,
Sous leur marée.
Oh ! les heures que vécurent alors,
Sous la terre, les morts,
À voir leurs fils les invoquer et soudain prendre
Un peu du sol sacré où se mêlait leur cendre
Et le manger, pour se nourrir le coeur !**

**Guillaume était présent. Il regardait ces hommes
Frustes surgir plus haut que les héros de Rome
Et plus il ne douta qu'il ne serait vainqueur.**

**Il avait ordonné qu'on mît d'énormes claies
Sur les mares, sur les fossés et sur les plaies
Du sol mordu par la rivière et ses remous ;
La terre semblait ferme et n'était qu'un grand trou.
Les tisserands de Bruges étaient massés derrière.
L'âpre charrue avait fourni l'arme de guerre.
Nul ne bougeait. Ils attendaient qu'on vînt à eux,
Blocs de courage et de ferveur silencieux.**

**Légers et clairs et bouillonnants, comme l'écume
Qui blanchissait aux mors de leurs chevaux,
Heaumes d'argent, houppes de plumes,**

**Téméraires, comme autrefois à Roncevaux,
Ceux de France se ruèrent en pleine lutte.
Et ce ne fut en un instant que heurts, chocs, chutes,
Cris et rages. Et puis la mort dans un marais.**

**« Ils étaient larges et drus, comme au vent, les javelles »,
Dit Guillaume, tandis que des charges nouvelles
Tombaient et s'écrasaient sur des cadavres frais
Et que d'autres suivaient et puis d'autres encore
Et puis d'autres, si loin, que l'horizon entier
- Feux d'armures mêlés aux lumières d'aurore -
Semblait d'un élan fou bondir vers les charniers.**

La France était atteinte et la Flandre sauvée.

**Aussi, quand, après mille efforts,
La rage au coeur, mais la force énervée,
Sur le pont mou que leur faisaient les morts,
Les ducs et barons, sur leurs chevaux de guerre,
Passèrent,
Leur fougue se brisa contre le fer flamand.**

**Ce fut un rouge, féroce et merveilleux moment.
Guillaume de Juliers marchait de proie en proie,
Ses narines saignaient, ses dents crissaient de joie
Et son rire sonnait pendant l'égorgement.
Comme un buisson mouvant de haine carnassière
Il se dardait. À ceux qui levaient leur visière
Et imploraient merci son poing fendait le front,
Il leur donnait la mort en leur criant l'affront
D'avoir été vaincus par des manants de Flandre,
Sa maladive ardeur ne pouvait plus ascendre :
Il eût voulu les mordre avant de les tuer.**

**Et les cardeurs, les tisserands et les bouchers
L'accompagnaient, comme en frairie,
En ces banquets de rage et de tuerie.
Autant que lui, ils se soulaient et s'affolaient
De leur travail ;
Pesants comme des pieux, fermes comme des proues,
Ils refoulaient des chevaliers, comme un bétail,
Dans de la boue,
Ils leur broyaient les dents, les bras, les flancs, les corps
Et, les talons plantés dans les trous des blessures,
Ils saccageaient ce large écroulement d'armures
Et leur volaient l'éclair de leurs éperons d'or.**

III

**Et les cloches ivres comme les âmes,
Dans la ville sonnaient, là-bas ;
On déversait hors des paniers,
Par tas,
Les éperons princiers**

**Sur les autels de Notre-Dame.
Cordiers, maçons, vanniers, foulons,
Dansaient, au bruit balourd des gros bourdons ;
Des tisserands qui s'affublaient de heaumes
Et des filles de joie et des soudards,
Sur un pavois géant couvert d'un étendard
Hissaient Guillaume ;
Et tandis que coulaient cidre, cervoise et vin,
Lui souriait, en se penchant vers ses devins
Qui, grâce à leur nocturne et tragique science,
Lui donnaient le pouvoir de faner de ses mains,
Devant le monde entier, le lys royal de France.**

Les communiens

**Soit instinct, soit hasard,
Toujours,
Au long des âges et des jours,
Ceux de la Flandre ample, rouge, féconde,
Ont défendu à coups de dents,
Leur part
Dans la chair du monde ;
Ils possédaient comme un bon sens ardent,
Ils savaient prendre et longuement attendre ;
Quand ils tenaient, ils ne lâchaient
Jamais.
La guerre. Ils l'acceptaient, la guerre et ses mêlées.
Sous les lions des étendards, ils s'ébranlaient
Malhabiles, balourds, compacts, épais.
Mais leurs terribles mains semblaient ensorcelées
Le jour qu'il leur fallut, parmi les chevaliers
Casqués d'acier léger et de française audace,
Saisir aux crins la victoire fallace
Et la dompter et la lier
À leur fortune et la dresser debout,
Comme la Flandre elle-même,
Là-haut, dans la nuée, aux sommets fous
Et batailleurs des beffrois blêmes !**

**Le bourdon sourd qui mugissait au loin,
C'était en lui le coeur de leur colère
Et ses battants étaient leurs poings.
La haine ! ils la voulaient tragique et séculaire,
Ils l'attisaient, le soir, à leurs foyers,
Ils appelaient leurs fils pour la voir flamboyer
À la flamme familiale ;
Ils leur baisaient le front, la poitrine, les yeux,
Et tels leur transmettaient, en les serrant contre eux,
L'âme de Flandre et des aïeux,
Rude, féroce et partielle.
On parlait peu, mais on pensait d'accord.**

La ville était armée et son trésor

**Gonflé d'épargne ardente et large.
On se cabrait sous les impôts et sous les charges ;
Et l'on traitait en ennemis les rois,
Les ducs et les comtes, hommes de proie,
Et leurs blasons pareils à des buissons de griffes.**

**Comme sa vie, on défendait son droit :
Alliances, traités, contrats, tarifs
Brouillaient entre eux marchands et maltôtiers.
Les ports étaient pareils à des maisons ouvertes,
Où l'on vendait la terre, en sacs et en setiers.
Les yeux étaient aigus ; les mains étaient expertes ;
On profitait de tout : on amassait les gains
Minces ou gros, rapidement, sans rien en dire ;
Des entrepôts de bois, de métaux et de vins
Semblaient surgir, comme un butin d'empire,
Là-bas, près des fleuves d'où les hauts voiliers clairs
Disséminaient la Flandre autour de l'Univers.**

**Oh ! les luttes, les révoltes et les rancunes !
Les franchises étaient conquises
L'autre après l'une ;
Certes, chaque métier voulait garder pour soi
Toute l'arène où se cabraient les droits ;
Certes, les cris, les querelles, les jalousies
Levaient d'entre les maux, leurs floraisons moisies
Mais dès que s'imposait un unanime effort,
Foulons, brasseurs et tisserands marchaient d'accord.
Ils se ruaient fous de rages et grands d'espoir,
Contre l'arbre miné qu'était le vieux pouvoir ;
Ils lui volaient ses fruits ; ils lui coupaient ses branches ;
Des poings velus serraient la hache ardente et blanche ;
Les tocsins lourds réglèrent la marche de l'effroi ;
Et, soudain, se massaient à l'ombre des beffrois,
Les uns sortant des cours et les autres des bouges,
Les bouchers rouges.**

**Ainsi, mettant leur vie aux ordres de la mort
Pour ériger, par blocs de volonté, leur sort,
Les gros bourgeois flamands et leurs femmes fécondes
Marquaient, au sceau de leur race
Tenace,
Le monde.**

Jacques d'Artevelde

I

**Oh ! ce soir de juillet où le Tribun mourut,
Soleil de Flandre, en avez-vous gardé mémoire ?
Sa ville était dorée aux rayons de sa gloire
Et le monde changea quand son geste apparut.**

**Pour la première fois, quelqu'un de Gand, un homme
Parla sans se courber, en Roi, devant un Roi ;
Son verbe était si prompt à défendre son droit
Qu'on l'eût choisi pour chef, aux temps rouges, dans Rome.**

**Les fronts, les bras, les mains des turbulents métiers
Étaient son front ; ses bras, ses mains, étaient sa force.
Il rangeait en faisceaux leurs volontés retorses,
Il était à lui seul un peuple tout entier.**

**Tous les grondements sourds et violents des rages,
Tous les éclairs et tous les feux de la fureur,
Passaient si bien du coeur des autres en son coeur
Qu'il était comme armé de leur mouvant orage.**

**Et sage autant que ferme, il entreprenait tout.
Rien au monde jamais ne put vaincre sa tête :
Quand il sentit tomber le soir de sa défaite,
Son âme ardaient encor comme du fer qui bout.**

II

**Longtemps il vécut seul, sans manier les foules :
Leurs colères, leurs cris, leurs triomphes, leurs houles
Ne battaient point de leurs flots arrogants
Sa tranquille maison sise en un coin de Gand,
Le long des eaux, à la Biloque.
Le soir, autour du feu,
Il aimait les colloques,
Et nul ne parlait mieux.
Il brassait l'hydromel, couleur de flamme et d'ambre ;
Et lorsqu'il dévoilait quelque profond dessein
Devant son fils ardent et ses calmes voisins,
De grands brocs surchargeaient les tables de la chambre.**

**Survint
Et la misère et la ruine et l'effort vain.**

**Les gros vaisseaux anglais chargés de lourdes laines,
Flandre, ne cinglaient plus vers tes villes lointaines
Qui regardaient la mer ;
Et tes beaux draps, faits avec l'or des toisons blondes
Ne se dispersaient plus, par les marchés du monde,
Au bout de l'univers.
L'heure tintait à tes beffrois, morne et bourrue ;
Tisserands et foulons hurlaient, parmi tes rues,
Ils exigeaient du pain.
Tes grands métiers chômaient ; leur vie était à vendre,
Et ton prince avait fui pour ne plus rien entendre
Des affres de la faim.**

**Oh ! qu'il naquit dans l'air et la rosée en fête
Le jour élu
Où Jacques d'Artevelde imposa ton salut !**

**Un mensonge sauveur illumina sa tête :
Dans le dédale obscur et compliqué des droits
Une raison surgit de te donner pour roi
Et nouveau souverain et protecteur utile
Édouard trois, le maître ardent de la grande île.**

Et ta cause fut sienne et ton travail reprit.

**Alors la joie immense entra dans les esprits.
Avec une fureur trépidante et farouche,
Sans mesure, terriblement, durant des jours,
La foule entière, avec ses bras, ses mains, ses bouches,
Darda vers son sauveur un formidable amour.
Ô quels reflux soudains en ces cerveaux fébriles !
Des flammes de bonheur incendiaient les villes ;
L'allégresse montait comme un embrasement ;
Toutes les tours sonnaient vers les campagnes proches,
Et comme au temps des clairs orgueils, Bruges et Gand
Sautaient vers l'avenir, dans les bonds de leurs cloches.**

**Artevelde fut roi,
Roi sans titre, mais roi quand même.
Gloire, tu fus son sacre et son baptême ;
Sa volonté nouait ou dénouait la loi.
Toutes les âmes
À son âme cueillaient leur flamme.
Il était simple, il était juste, il était craint,**

Et les yeux, dans les siens, cherchaient ceux du destin.

**Ô peuple, il gouverna ta colère apaisée ;
Tu fus celui qui le premier au cours des temps
Contre les vieux pouvoirs vagues et envoûtants
Opposa nettement sa raison avisée ;
Il te refit l'audace ; il te refit la foi ;
Tu pus, avec ferveur, disposer de toi-même
Et peut-être sentir quelle force suprême
Pour s'éveiller dans le futur dormait en toi.
L'orgueil, il le savait de tes cités rivales
Et les sourdes fureurs de tes métiers entre eux,
Mais il aimait sentir un pouvoir dangereux
Charger et requérir sa volonté totale.**

**Les tumultes secrets, mais violents des coeurs,
Longtemps il les maintint captifs sous son génie ;
Les fronts ne sentaient pas régner sa tyrannie
Ni les torses peser sur eux ses poings vainqueurs.
Sa force souple avait la peur d'être hautaine.
Pourtant, un jour, là-bas, au loin, devant Tournay,
Qu'il s'acharna, comme ébloui et fasciné,
À vainement fixer la victoire incertaine
Et qu'il revint, sans gloire acquise et butin pris,
Tous doutèrent, soudain, de sa toute puissance.**

Et lentement l'âpre et sournoise effervescence,
Qu'il n'étouffa jamais au tréfonds des esprits,
Grandit dans les cités qui se disaient serviles.
Termonde, Alost, Courtrai, Grammont, toutes les villes
Secouèrent soudain l'autorité de Gand.
Comme jadis, au temps de la Grèce superbe,
Ce fut, sous un grand vent de vouloirs arrogants,
Contre la fleur de choix, les révoltes des herbes.
Et la Flandre ploya, saigna, traîna son deuil
Et chut, le front chargé d'un trop nombreux orgueil.

Heures sombres ! mais qui furent encore plus sombres,
Quand la cité qu'on jalousait,
Gand lui-même se dépeçait,
À coups d'ongle, dans l'ombre.
Ses deux métiers, tisserands et foulons,
Sentant sur eux souffler les aquilons
De leurs rages, de jour en jour, accrues,
Se provoquaient, le long des rues,
Et s'attaquaient autour des ponts, au pied des tours.
La nuit retentissait du choc de leurs querelles
Et quand l'aube glissait à travers les ruelles,
Des mares de sang noir caillaient aux carrefours.

Haletante, tragique, horrible et carnassière,
La victoire resta aux mains des tisserands ;
Les foulons lourds virent la mort coucher leurs rangs
L'arbre de leur orgueil tomba dans la poussière ;
Ils étaient les rameaux ; Artevelde le tronc.
Ô quel écroulement jetant à bas sa cause,
Et quel brusque danger environnant son front,
Quand seul, la nuit, l'oreille à sa fenêtre close,
Les poings serrés, il s'acharnait à écouter
Rugir vers lui, du fond rageur de sa cité,
Les ruts de la folie et de la cruauté.

On le tua, à l'heure où les tours étaient rouges
Et comme en feu, de loin en loin, sous le couchant.
Des cris, des poings levés, des menaces, des chants
Jaillis des cours, des ruelles, des quais, des bouges,
Roulaient comme un tonnerre et assaillaient la nuit.
Le vent se soulevait comme un voile de bruit.
Coeurs tragiques, fiévreux et haletants dans l'ombre,
Là-haut, sans qu'on les vît, battaient les tocsins sombres.
Des mégères passaient aux bras de leurs soudards.
La foule ivre avait saisi les étendards.
Des tisserands parlaient au peuple, sous les porches,
Leurs gestes grandissaient dans la lueur des torches.
La ville était comme un bassin géant qui bout
Et qui répand les vengeances et les colères,
Et ce torride amas de rages populaires
Montait battre le seuil d'Artevelde - debout.

Il était là, le front tourné vers la marée

De ses âmes, par sa présence exaspérées.
Son verbe était sans crainte et clair comme autrefois ;
Rien ne fêlait le bourdon lourd qu'était sa voix ;
La Flandre et sa grandeur et sa beauté perdues
Chaviraient aux remous de ses phrases tordues.
Son oeil cherchait à voir au fond des autres yeux
La suprême lueur des souvenirs de feu.
Ses paroles douaient d'orgueil et de mémoire
Ce peuple au coeur trop haut pour abolir sa gloire,
Et lentement, il l'eût vaincu, et reconquis,
Si tout à coup, un savetier, Thomas Denis,
Voyant se diviser les foules incertaines,
Et redoutant qu'Artevelde ne les domptât,
Ne l'eût frappé d'un large et soudain coutelas
À la tête, comme un éclair foudroie un chêne.

Oh ! ce soir de Juillet où le tribun mourut,
Soleil de Flandre ? en avez-vous gardé mémoire ?
Les hommes d'aujourd'hui ont rebâti sa gloire.
Car le monde changea quand son front disparut.

Le téméraire

I

L'âme du Téméraire était une forêt
Pleine d'arbres géants et de fourrés secrets
Où se croisaient de grands chemins tracés sans règles.
Mais par-dessus volaient, jusqu'au soleil, les aigles ;

L'impatience éperonnait sa volonté.
Il fermentait d'orgueil et d'intrépidité.
Le monde, il l'eût voulu tailler, à coups de glaive,
D'après l'image en or que lui sculptait son rêve.

Il était comte et duc ; bientôt il serait roi.
Entre ses mains veillaient les plus hautains des droits.
Sa femme était d'York : nul ne pouvait répondre
Qu'un jour il ne serait maître et seigneur dans Londres.

Sa fille unique, il l'accordait à l'empereur ;
L'empire entier tremblait quand passait sa fureur ;
Son geste énorme et lourd entraînait dans sa voie
Naples, Milan, Turin, Venise et la Savoie.

La Flandre était son bien, la Flandre et les trésors
Et les villes debout dans le faste et dans l'or.
Le soleil caressait ses bannières pâmées ;
Les pays se doraient de ses moissons d'armées.

Et seul il se dressait, dans sa fièvre, la nuit,
Ivre d'avoir l'Europe et l'avenir à lui.

II

**Pourtant quelqu'un parut - Louis onze de France -
Qui fortement barra ce torrent d'espérances.**

**Il vivait de silence actif. Il était roi.
Il méprisait l'orgueil et la pompe et l'arroi ;
Son âme solitaire, embusquée et subtile,
Dardait sa volonté infiniment ductile.**

**Vers les trames les plus fortes il dirigeait,
Adroitement, les fins ciseaux de ses projets,
Couplant les fils serrés, tranchant les noeuds tenaces
Des plus fermes accords, des plus larges menaces.**

**Il était miel et glu avant d'être poison ;
Chacun de ses palais se creusait en prison.
Quand il buvait la vie à coupe ardente et pleine,
Sa lèvre, au lieu d'amour, y dégustait la haine.**

**À la chandelle, au soir, sur un siège de bois,
Il parlait de son bien, certes, comme un bourgeois ;
Et plus qu'aucun des rois que les gloires fleuronent,
Ses yeux s'hallucinaient des feux de sa couronne.**

**Il était grand, sans le clamer sous le soleil,
Sans le crier au monde, en ces buccins vermeils
Qui sonnaient, dans les soirs de viol et de guerre,
La renommée en or et sang du Téméraire.**

III

**Il fut long leur duel :, Louis fut le vainqueur.
La rage les mordait également au coeur ;
Le duc brassait l'argent et ses bandes picardes
Faisaient trembler le sol du bruit de leurs bombardes.**

**Et ses reîtres trapus et ses larges soudards
Se ruaient vers sa gloire - et ses lourds étendards
Couvraient au gré des vents, comme d'une aile altièrre,
Coleone et Campo-Basso, ses condottières.**

**Il combattait lui-même et méprisait les biais.
Le roi, toujours absent, rusait et louvoyait,
Usant de mots subtils et de belles harangues,
Et ses armes étaient sa malice et sa langue.**

**Partout où guerroyait le duc de pourpre et d'or,
Il lui créait de l'Est à l'Ouest, du Sud au Nord,
Mille ennemis soudains, plus drus que les épeautres :
Toujours sa guerre à lui fut la guerre des autres.**

**Et quand Charles, traqué par tous, hurlant et fou,
En Lorraine, tomba et fut mangé des loups,**

**Les crocs qui le mordaient, dans la neige et les ronces,
Montraient l'acharnement des dents de Louis onze.**

IV

**Granson, Morat, Nancy, vos monts et vos murailles
Ont entendu monter les trois cris mortuaires
Autour des triples funérailles
Du Téméraire ;
Vous l'avez vu, dans les vallons, parmi les rocs,
Contre les montagnards ligués, pousser les blocs
Rouges, mouvants et acérés
De ses carrés ;
Vous l'avez vu pleurant d'orgueil, grinçant de rage,
Mais n'ayant rien perdu du feu de son courage,
Avec ses bandes en déroute
Fuir par les routes ;
Vous l'avez vu enfin déchu, mais resté droit
Jusques au bout, dans sa folie et dans sa foi,
Jetant sa vie aux dés du sort,
Vouloir sa mort ;
Mais, quel que fût l'éclair brutal qui l'abattit,
Ce duc aux mains de fer, au torse de granit,
Avant de s'écrouler, comme un pan de montagne,
Avait, quand même, à coups de volonté, bâti,
Entre la France ardente et la grave Allemagne,
Jusques à fleur de sol, notre pays.**

Les Van Eyck

**L'or migrateur qui passe où s'exalte la force
Avait choisi jadis, en son vol arrogant,
Pour double colombier glorieux, Bruge et Gand,
Dont les beffrois dressaient, au grand soleil, leurs torses.**

**Les deux cités dardaient un pouvoir inégal,
Mais un égal orgueil vers l'avenir splendide,
Comme les deux Van Eyck - vastes cerveaux candides -
Dressaient d'un double effort leur art théologal.**

**Ce dont l'âme rêvait devant les tabernacles,
Ce que la foi montrait de ciel aux yeux humains,
Ils l'ordonnaient, patiemment, avec leurs mains,
Pour que leur oeuvre fût comme un calme miracle.**

**La claire vision des paradis nouveaux,
Ils l'évoquaient en un tranquille paysage ;
Ils le peuplaient de beaux et solennels visages
Tournés vers la splendeur et la paix de l'agneau.**

**Les douces fleurs poussaient dans le tapis de l'herbe ;
De petits bois montaient naïfs et recueillis :
C'était la Flandre, avec ses prés et ses taillis**

Et son large horizon ceint de clochers superbes.

**Au milieu, sur un tertre ornementé, l'autel.
Le Dieu y répandait son sang dans un calice
Et s'entourait des signes noirs de son supplice :
Lance, colonne, croix et l'éponge de fiel.**

**Et vers ce deuil offert comme un banquet de fête
À la faim de l'extase, à la soif de la foi,
Les martyrs, les héros, les cent vierges, les rois,
Les ermites, les paladins et les prophètes,**

**Toute l'humanité des temps chrétiens marchait.
Ils arrivaient du fond miraculeux des âges,
Ayant, cueilli la palme aux chemins du voyage,
Et sur leurs fronts brillaient les feux du Paraclet.**

**Et, tout en haut, régnaient dans l'or du polyptique,
Dieu le Père, Marie et Jean le précurseur,
Traçant dévotement, avec calme et douceur,
De lents gestes sacrés, puissants et didactiques.**

**Et les anges chantaient dans l'air chaste et pieux,
Tandis qu'Ève et qu'Adam, debout chacun dans l'ombre,
Sentaient peser sur eux leur faute ardente et sombre,
Dont le rachat se célébrait devant leurs yeux.**

**Ainsi la claire et tendre et divine légende,
Avec ses fleurs de sang, d'ardeur et de pitié,
Déroulait son humaine et divine beauté
Parmi les prés, les bois, les ravins et les landes.**

**Comme un grand livre peint et largement ouvert,
Elle enfermaient en ses pages rouges ou blondes
Et dans ses textes d'or quatre mille ans du monde :
Tout le rêve de l'homme en proie à l'univers.**

**L'oeuvre dardait dans l'art une clarté suprême,
Comme celle du Dante à Florence, là-bas,
Mais cette fois deux noms flamands brillaient, au bas
Du grandiose et pur et merveilleux poème.**

Le banquet des gueux

**La joie
Des yeux qui voient
S'emplir, jusques aux bords,
Les hanaps d'or
Illuminait tous les visages ;
On se sentait unis ; on se rêvait vainqueurs.
La bonne et joviale humeur
Passait
Du front ardent des fous au front grave des sages,**

**Mais, néanmoins, il se mêlait
Au bruit entrechoqué des coupes,
Tels mots soudains qui s'en allaient,
De groupe en groupe,
Braises en feu, brûler les cœurs.**

**L'heure était grave ; elle angoissait les consciences.
L'oblique et louche et souterraine défiance
Se glissait dans le peuple et atteignait les rois.
Comme un mur foudroyé se divisait la foi.
Deux grands fleuves sourdaient de la même montagne ;
Rome avait pour garant latin le roi d'Espagne,
Tandis qu'au Nord, ceux qui pesaient sur l'ordre humain
Défendaient tous Martin Luther, moine germain.**

**Les convives causaient, heureux les uns des autres ;
Certains des plus ardents s'improvisaient apôtres,
Et, pour prouver leur droit, se réclamaient de Dieu.
Les uns raillaient à voix haute Philippe II ;
Ils se moquaient de ses bûchers expiatoires,
Trônes de blême effroi, trônes de piété noire
Qu'il allumait, sinistrement, autour du sien.
D'aucuns lui refusaient jusqu'au nom de chrétien.
Au lieu de les sauver, il affolait les âmes.
Son pouvoir était tel qu'un grand drapeau de flammes
Qui frôlerait de ville en bourg, chaque maison,
Jusques au soir, où brûlerait tout l'horizon.**

**Le comte de Mansfeld regardait la lumière
Grouper en un faisceau d'argent
Les clartés de son verre ;
Il pressentait combien l'accord était urgent :
Et de sa lèvre ferme il disait la louange
Et la force secrète et le prestige étrange
Et les dons souverains de Guillaume d'Orange.**

**Et les bons mots croisaient les quolibets
De l'un à l'autre bout des tables ;
Et l'on jouait, vaillamment, entre cadets,
Du gobelet ;
Oh ! leur rire âpre et franc, et leur verve indomptable,
Et leur soudaine joie à prononcer le nom
Victorieux et redoutable
De Lamoral, comte d'Egmont !**

**On s'exaltait ainsi et la vie était fière.
De prestes échansons passaient, le bras orné
De la sveltesse en col de cygne des aiguères ;
Les désirs fous cavalcadaient éperonnés ;
La table étincelait sous des lustres de joie,
Les plats unis et clairs miraient les hanaps tors,
Et les pourpoints de vair et les manches de soie,
Et les mains au sang bleu dont les bagues chatoient
Se remuaient dans l'or.**

**Alors,
Au moment où l'entente était à tel point chaude
Qu'on se fût ligué, fût-ce contre le soleil,
Le comte Henri de Bréderode,
Frappant trois coups subits sur un plateau vermeil,
Donna l'éveil
À ses valets épars qui comprirent son ordre.**

**Et tout à coup, dans le désordre
Des soucoupes d'argent et des buires d'émail,
Sur la nappe où stagnaient des lueurs de vitrail,
À travers l'apparat des feux et des vaisselles
Fut projeté, en ribambelle,
Un tas de pots, un tas d'écuelles
Que des mains de seigneur, gaîment, se disputaient.**

**Parmi les plus hardis, Bréderode prit place,
Et revêtant l'humble besace,
Et desséchant son broc fruste et rugueux
D'un trait :
« Puisqu'ils nous ont jeté ce mot comme un outrage,
Nous serons tous, dit-il superbement, des gueux ;
Des gueux d'orgueil, des gueux de rage,
Des gueux. »**

**Et le mot ricocha soudain, de bouche en bouche.
On ne sait quel éclair, quelle flamme farouche
Il portait comme aigrette, en son rapide envol.
Il paraissait pauvre et vaillant, tragique et fol ;
Les plus graves seigneurs l'acceptaient comme une arme,
Les plus hautement fiers y découvraient un charme,
On eût dit qu'il comblait leurs vœux et leurs souhaits ;
Il était la bravade unie à la surprise
Et quelques-uns déjà le mêlaient aux devises
Que leur esprit railleur et violent cherchait.
On se serrait les mains en de brusques étreintes ;
On prodiguait les sarcasmes et les serments,
Les coeurs se fleurissaient de rouges dévoûments,
Et les âmes se dévoilaient belles, sans crainte ;
Et le pain et le sel se mélangeaient au vin.
Certains mots s'envolaient qui ne voulaient rien dire,
Mais la fièvre était haute et large le délire,
Tous comprenaient que rien ne se faisait en vain
En cette heure de jeune et terrible folie ;
Qu'ensemble ils le tordaient, le noeud serrant leur sort,
Et que tous ayant bu les superbes vins forts,
Chacun en sablerait, jusques devant la mort,
La lie.**

**Et tandis que le soir d'un avril orageux
Avec ses bras d'éclair enveloppait Bruxelles,
Et que leurs voix criaient, mâles et fraternelles,
Criaient toujours, criaient encor « Vivent les Gueux ! »**

Dans la Castille, au coeur de ses pays serviles,
Philippe Deux se préparait au sac des villes.
La terrasse était haute où son ennui errait ;
À son signe, les bûchers d'or s'allumeraient ;
Et, penché dans le vide, il semblait voir leur cendre
Se disperser déjà aux vents rageurs de Flandre.

Vésale

À qui vous regardait baller, de large en long,
Baller au vent, sur la montagne des Sablons,
À qui, de loin, vous regardait,
Pauvres pendus hagards et contrefaits,
Avec des vers blottis au creux de vos aisselles,
Votre danse sinistre, à reculons,
Semblant frôler du bout de ses talons,
Clochers, beffrois, tourelles,
Que projetait aux cieux, du fond de son vallon,
Bruxelles.

Montaient vers vous de lointaines huées,
Et le tumulte roux des farouches nuées,
Loques d'automne et funèbres lambeaux ;
Et la haine toujours et jamais la clémence,
Et les vols tournoyant, en couronnes immenses,
Des freux et des corbeaux.

Vous vous dressiez, là-haut, comme des dédicaces
À la reine des Espagnes noires, la mort,
Et nul ne se serait enquis de votre sort,
Ni du morne délabrement de vos carcasses,
S'il ne s'était trouvé, dans la ville d'en bas,
Quelque étrange cerveau d'homme songeur et las,
Qui s'en venait scruter, parmi vos pourritures,
L'énigme encor serrée aux joints de vos structures.

Vésale était cet homme, et rien, ni la frayeur
Dont les ailes du soir emplissaient l'étendue,
Ni le rire large ou sournois des fossoyeurs,
Ni les grappes de vers à vos torsos pendues,
Ni vos crânes verdis, ni vos pieds blanchissants,
Ni vos deux yeux pareils à des caillots de sang,
Rien n'arrêta jamais sa rude patience
À pénétrer jusques au fond de votre horreur
Pour en tirer les ors cachés de sa science.

Son regard était net, sa main prompte, mais sûre ;
Il enfonçait sa torche au trou d'une blessure ;
Il disséquait, la nuit, sans hâte et sans erreur.
Ceux qui passaient sous sa fenêtre ardente
Ignoraient tous quelle oeuvre fécondante,
Grâce à lui seul, la Flandre élaborait
Et quel arbre géant, dans la forêt

Farouche et maigre encor des certitudes,
Tenacement son effort clair régénérait.
Lui seul cherchait ; tous les autres couvaient l'étude
En des livres rongés par les rats et le temps ;
Leur cerveau était clos et leur esprit battant
Au tambour creux des rengaines sonores :
Gallien n'est plus qu'un nom dont Pergame s'honore,
Jamais il ne scruta les fils ni les réseaux,
Qui dans le coeur humain relie entre eux les os.
L'animal seul le tint penché sur son mystère,
Si bien que le feu d'or que Vésale brandit,
Large, puissant, serein, autoritaire,
Malgré l'âpre menace et l'inepte interdit,
Se nourrissait d'ardeur immanente et nouvelle,
Et jaillissait et bondissait,
Uniquement,
Du merveilleux embrasement
De sa cervelle.

Ainsi s'inaugura le savoir net et clair.
L'homme ne bougeait plus en sa maison de chair
Qu'on ne vît se mouvoir les noeuds et les jointures
Souples de sa flexible et forte architecture.
Le squelette qui déchaînait le branle-bas
Heurts, chocs, danses et sauts - des grotesques sabbats
Fut instauré, splendide et blanc, dans la lumière ;
Nul ne le rabaissait à sa hideur première.
L'art, qui l'étudiait en sa complexité,
Exprima tout à coup son occulte beauté
En des marbres marchant, sous de grands cieux en flammes ;
Et le grand Florentin, Michel-Ange, sombre âme,
N'aurait certes tordu, entre ses vastes mains,
Avec un tel excès, tout le tumulte humain,
Rué en bonds et vols et meutes colossales,
S'il n'avait eu d'abord, pour éclaireur, Vésale.

Oh ! le vent rude et sain des pensées énergiques
Qui secouait alors les branches du destin !
Oh ! la neuve clarté du jour à son matin !
Vésale en prodiguait au loin, de ville en ville,
Les feux à des cerveaux timides et serviles.
Il était guérisseur de peuples et de rois ;
Sa gloire ample montait pareil à un charroi
De fleurs et de moissons sur de hautes montagnes ;
Il enfiévrant la France, il étonnait l'Espagne ;
Sa méthode s'affermissait comme un donjon
Massif et droit, dans un pays de lourde brume.
Il ne s'appuyait point sur un peuple de joncs.
Les yeux pouvaient saisir ce qu'il affirmait : être ;
Aucun faux jour ne glissait par sa fenêtre.
Bologne le conquit à son enseignement
Multiple et clair - tels les astres au firmament. -
Et quand plus tard, en la même Italie,
En les villes de France et d'Espagne, s'en vint,

**Comme un charmeur, comme un devin,
Pareil à quelque fraîche et soudaine embellie,
Triomphal et princier, héroïque et gourmand,
Rubens ! il conduisit son art, de joute en joute,
Par les mêmes chemins et les mêmes grand'routes
Qu'avait déjà sacrés le haut savoir flamand.**

Rubens

I

**Ton art énorme est tel qu'un débordant jardin
- Feuillages d'or, buissons en sang, taillis de flamme -
D'où surgissent, d'entre les fleurs rouges, tes femmes
Tendant leur corps massif vers les désirs soudains.**

**Et s'exaltant et se mêlant, larges et blondes,
Au cortège des Aegipans et des Sylvains
Et du compact Silène enflé d'ombre et de vin
Dont les pas inégaux battent le sol du monde.**

**Oh ! leurs bouquets de chair, leurs guirlandes de bras,
Leurs flancs fermes et clairs comme de grands fruits lisses
Et le pavois bombé des ventres et des cuisses**

Et l'or torrentiel des crins sur leurs dos gras !

**Que tu peignes les amazones des légendes,
Ou les reines, ou les saintes des paradis,
Toutes ont pris leur part de volupté, jadis,
Dans la balourde et formidable sarabande.**

**Le rut universel que la terre dardait
Du fond de ses forêts au vent du soir pamées
À ses tisons rôdeurs les avait allumées
En ses taillis profonds ou ses antres secrets.**

**Et tes bourreaux et tes martyrs et ton Dieu même
Semblent fleuris de sang, et leurs muscles tordus
Sont des grappes de force à leurs gibets pendus
Sous un ouragan fou de pleurs et de blasphèmes.**

**Si bien que grossissant la vie, et l'ameutant
Du grand tumulte clair des couleurs et des lignes,
Tu fais ce que jamais tes émules insignes
N'avaient osé faire ou rêver, avant ton temps.**

**Oh ! le dompteur de joie épaisse, ardente et saine,
Oh ! l'ivrogne géant du colossal festin
Où circulaient les coupes d'or du vieux destin
Serrant en leurs parois toute l'ivresse humaine.**

Ta bouche sensuelle et gourmande, d'un trait,

**Avec un cri profond les a toutes vidées,
Et les oeuvres naissaient du flux montant d'idées
Que ces vins éternels vers ton cerveau jetaient.**

II

**Tu es celui - le tard venu - parmi les maîtres
Qui d'une prompte main, mais d'un fervent regard,
D'abord demande à tous une fleur de leur art
Pour qu'en ton oeuvre à toi tout l'art puisse apparaître.**

**Mais si tu prends, c'est pour donner plus largement :
Aux horizons pleins de roses que tu dévastés,
Lorsque tu t'es conquis enfin, ton geste vaste
Soudain, au lieu de fleurs, allume un firmament.**

**Les rois aiment ton goût de richesse ordonnée.
Tu l'imposes puissant, replet, fouillé, profond
Et Versailles le tord encor en ses plafonds
Où sont peintes, lauriers au front, les Destinées.**

**Il déborde, il perdure excessif et charmant :
Il s'installe, parmi les bois et les terrasses,
Et les femmes de joie, élégantes et grasses,
En instruisent Watteau, au bras de leurs amants.**

**Et te voici parti vers les Londres funèbres,
En des palais obscurs dont a peur le soleil,
Pour y fixer cet art triomphal et vermeil
Comme une vigne d'or sur des murs de ténèbres.**

**Et quand tu t'en reviens vers ta vieille cité,
Le front déjà marqué par le destin suprême,
Nul ne peut plus douter que tu ne sois toi-même
L'infailible ouvrier de ton éternité.**

III

**Alors la gloire entière est ton bien et ta proie,
Tu la domptes, tu la lèches, et tu la mords ;
Jamais un tel amour n'a angoissé la mort
Ni tant de violence enfanté de la joie.**

**Tu rentres comme un roi en ta large maison.
Toute la Flandre est tienne, ainsi qu'est tien le monde ;
Tu lui prends pour l'aimer sa fille la plus blonde
Dont le nom est doré comme un flot de moisson.**

**Tu ressuscites tout : l'Empyrée et l'Abîme ;
Et les anges, pareils à des thyrses d'éclairs ;
Et les monstres aigus, rongant les blocs de fer ;
Et tout au loin, là-bas, les Golgothas sublimes ;**

Et l'Olympe et les Dieux, et la Vierge et les Saints ;

**L'Idylle ou la bataille atroce et pantelante ;
Les eaux, le sol les monts, les forêts violentes
Et la force tordue en chaque espoir humain.**

**Ton grand rêve exalté est comme un incendie
Où tes mains saisiraient des torches pour pinceaux
Et capteraient la vie immense en des réseaux
De feux enveloppants et de flammes brandies.**

**Que t'importe qu'aux horizons fous et hagards,
Tel autre nom, jadis fameux et clair, s'efface.
Pour toi, c'est à jamais que le temps et l'espace
Retentissent des bonds dont les troua ton art.**

**Conservateur fougueux de ta force première,
Rien ne te fut ruine, ou chute, ou désaveu ;
Toujours tu es resté trop sûrement un Dieu
Pour que la Mort, un jour, éteigne ta lumière.**

**Et tu dors à Saint-Jacques, au bruit des lourds bourdons ;
Et sur ta dalle unie ainsi qu'une palette,
Un vitrail, criblé d'or et de soleil, projette
Encor des tons pareils à de rouges brandons.**

Deux siècles (XVIIe - XVIIIe)

**Voici les temps venir où deux siècles d'histoire
Rongent au coeur d'un peuple et la force et la gloire,
Si bien qu'au long de tant de jours, il n'a vécu
Que de la vie étroite et sourde des vaincus.**

**Pourtant l'Espagne avait porté jusqu'en nos âmes
Sa torche rouge, avec un tel acharnement,
Elle avait élevé de tels monceaux de flammes
Au coeur de nos cités, vers le vieux firmament ;
Tant de simples héros, devant leurs bourreaux ivres
Avaient toisé la mort de leurs regards profonds,
Et telle était la haine en feu, sous tous les fronts,
Qu'à défaut de grandeur on aurait pu en vivre.**

**Mais l'Escaut était mort, d'Anvers jusqu'à la mer :
Les villes languissaient auprès des vastes landes ;
L'effort âpre et tendu, le travail large et clair,
Qui sont le bel orgueil de la santé flamande,
Se corrodaient ainsi que des leviers cassés.
Les jours se succédaient sans gains et sans récoltes,
Et sur l'énorme amas des vieux espoirs lassés
Les bras laissaient dormir les poings de la révolte !**

**Soudain passa la guerre et ses carnages fous :
Les grand'routes sonnaient de l'un à l'autre bout
Du pas myriadaire et compact des armées ;**

Les fermes rougeoyaient dans le soir, allumées ;
Du sang éclaboussait les murailles des bourgs ;
L'Europe se battait chez nous, étant chez elle,
Et l'on n'entendait plus que la plainte éternelle
Et vaine immensément des cloches dans nos tour.
Aerschot et ses sablons, Graveline et ses dunes,
Et les monts d'Audenarde et les champs de Menin,
Toute la Flandre eut à subir l'affre et la faim
Et les couteaux aigus de la mâle fortune.
Oh ! ses plaines en friche et ses cités en feu !
Un jour, aux bords tournants de la Senne engourdie,
On vit flamber Bruxelles et jusqu'au grand ciel bleu
Se soulever les bonds fougueux de l'incendie.
Tout se voilait : les murs et les façades d'or
Et le sommet de pierre où combattait l'archange,
Et sous les pignons chus en des amas de fange,
Les feux aux mille dents mordaient le sol encor.

Et néanmoins, même en ce deuil, même à cette heure
De torpide existence et d'angoisse majeure,
On ne sait quelle ardente et sourde activité
Bandait encor vers l'avenir les volontés ;
Puisque les Aigles d'or dont s'illustre l'Empire
N'osaient voler vers l'Ouest pour protéger l'Escaut,
C'étaient d'Ostende et de son port et de ses eaux
Que s'en allaient vers l'Orient les blancs navires.
Ils partaient pour la Chine et touchaient Malabar ;
Les mousses étaient fiers, les marins semblaient ivres
D'être au loin, n'importe où, sur la mer, et de vivre
Libres et fous, avec les mâts comme étendards.

Bien plus. Quand les âmes, étaient à tel point viles
Que tout, même le vent qui inclinait les fronts,
Semblait leur enseigner l'attitude servile,
Quelques hommes du moins secouèrent l'affront
Et, retremant le droit dans les vieilles franchises,
Avec leurs mains en sang le maintinrent debout.
Eux seuls, en ces temps gris de molle abâtardise,
Ont pu carrer un torse où brûle un coeur qui bout,
Et le jour de leur mort sur la place âpre et morne,
- Leur doyen Anneessens criant son droit très haut -
Mourir comme vous deux, comtes d'Egmont et d'Hornes,
Superbement, en dominant leur échafaud.

Enfin, lorsque l'on crut qu'il n'était plus personne
D'assez maître de son orgueil et de ses bras
Pour secouer les jougs et les jeter à bas,
La révolte bondit des terres brabançonnnes,
Faisant trembler le sol jusqu'au bout du pays ;
Plus tard encor, ceux des sablons mauves et gris,
Ceux des marais pâles et roux de la Campine
Opposèrent leur rage aux rages jacobines
Et, lourdement, avec leur pique, avec leur faux,
Avec leur Dieu planté dans leur coeur volontaire,

**En s'acharnant pour leur foyer et pour leur terre
Furent sans le savoir, des saints et des héros.**

**Ainsi, bien que la mort frôlât d'une aile sombre
Les ors que les beffrois dardaient, même en son ombre,
Quelques brusques sursauts, quelques grondements sourds,
Se propageant au loin jusqu'aux plaines perdues,
Chargeaient les quatre vents de dire à l'étendue
Que la Flandre, dans son tombeau, vivait toujours.**

La Lys

**Lys tranquille, Lys douce et lente,
Dont le vent berce, aux bords, les herbes et les plantes,
Vous entourez nos champs et nos hameaux, là-bas,
De mille et mille méandres,
Pour mieux tenir serrée, entre vos bras,
La Flandre.**

**Et vous allez et revenez,
Sans angoisse et sans marée,
Automne, hiver, été, printemps ;
Et vous avez toujours le temps,
Comme les gens de nos contrées.**

**Et votre cours s'en va vers les pauvres maisons
Et les hauts clochers blancs, dont les quatre abat-sons
Jettent vers le jour proche
Chaque matin, la voix des cloches ;
Et les fermes et les jardins et les prés roux,
Dont vous baignez le bout,
Possèdent tous, pour venir jusqu'à vous,
Un escalier fait dans la terre ;
Et servantes et lavandières
En descendent les vacillants degrés de pierre,
Et l'on entend leurs voix chanter de clos en clos,
Et retentir, soudain, dans les hameaux,
L'écho,
Quand le bruit flasque et reversé de seaux
Tombe dans l'eau.**

**Sur vos digues, tranquillement, au pied des saules,
Un vieux pêcheur têtu maintient, droite, sa gaule,
Bâton d'ombre, fixe et mouvant, sur les flots clairs ;
Des canards blancs, au bec jaune et lustré, s'avancent,
Voguent et tout à coup happent les cressons verts
Qui décorent les bords sinueux de vos anses.**

**Et de rares chalands passent en vos lueurs,
De lents et lourds chalands traînés par les hâleurs,
Dont la corde parfois à vos buissons s'accroche,
Tandis qu'au gouvernail, qu'il manoeuvre des reins,**

**Nonchalamment, la pipe aux dents, les mains en poches,
Le batelier s'appuie et fredonne un refrain.**

**Lys tranquille et familiale,
On vous adore au fond des bourgs et des hameaux ;
Vous reflétez leurs deuils et côtoyez leurs maux,
Tout comme, aux temps joyeux, vous mirez dans vos eaux,
Les cortèges, les guirlandes et les drapeaux
Des kermesses paroissiales.**

**Et tout au loin, là-bas, entre Deynze et Courtrai,
Avec vos bras, vos poings, vos mains et vos doigts d'onde
Vous rouissez patiemment le lin sacré,
Vous, la plus souple ouvrière qui soit au monde ;
Et votre obscur labeur est si mystérieux,
Au fond du lourd limon, de la vase et des cendres,
Que nulle part ailleurs, sous la clarté des cieux,
Ô Lys ! toile n'est blanche autant qu'en Flandre.**

**Et vous groupez à vos côtés les humbles gens
Qui travaillent gaîment sur leurs métiers agiles,
Les fins tissus plus clairs que la neige et l'argent ;
Le tisserand, penché vers ses trames fragiles,
Renoue adroitement les fils rompus et tors,
Et le soleil qui glisse entre eux sa clarté nette,
Frappant le va et vient ailé de la navette,
La transforme au passage en brusque insecte d'or.**

**Même aux jours noirs de deuil, de péril et de guerre,
Vous vous fîtes, ô Lys, la sûre auxiliaire
Des vieux bourgeois flamands contre le roi français ;
Vos eaux pour les sauver, inondèrent la plaine,
Et l'armée enlisa sa vengeance et sa haine
Dans le piège fangeux de vos marais secrets.**

**Ainsi, Lys héroïque, utile, aimante et sage,
Comme un mouvant bienfait vous frôlez les maisons,
Et vous vous attardez, en votre long voyage,
Pour n'oublier personne au fond des horizons.**

Aujourd'hui

**Artevelde, les deux Van Eyck, Rubens, Vésale,
- Eclairs rouges du geste, ou feux blancs des cerveaux -
Votre orage remplit encor les coeurs nouveaux
Du tonnerre de vos mémoires colossales.**

**Les mêmes cieux d'Escaut, dont vous aimiez les ors,
Nous les aimons aussi, nous n'en aimons point d'autres
Et nous vivons dans nos villes sombres - les vôtres -
Au pied des mêmes tours qui vous ont pleurés, morts.**

**Nous sommes vous, quand nous voulons, avec rudesse,
Que la Flandre magnifique prenne sa part
De tout ce qui s'acquiert par l'effort et par l'art,
Dans l'univers gonflé de gloire et de richesse.**

**L'immobile fierté de nos beffrois flamands,
Vos yeux, avant nos yeux, tels soirs, l'ont regardée
Et votre âme et notre âme ont mis la même idée
Dans ces pierres d'orgueil frôlant le firmament.**

**Aussi, voulons-nous tous que nos cités soient celles
Qui remplissent de votre souvenir nos coeurs,
Vous qui fîtes sonner si loin, les noms vainqueurs
De Bruges et de Gand, d'Anvers et de Bruxelles.**

**Depuis que vous dormez dans notre sol, chez vous,
Le monde
Fut remué terre par terre, onde par onde,
Dites, sous quels afflux ou quels remous,
Jusqu'au tréfonds de sa force profonde.**

**Tout a changé : les ténèbres et les flambeaux.
Les droits et les devoirs ont fait d'autres faisceaux ;
Du sol jusqu'au soleil, une neuve énergie
Diverge un sang torride, en la vie élargie ;
Des usines de fonte ouvrent, sous le ciel bleu,
Des cratères en flammes et des fleuves en feu ;
De rapides vaisseaux, sans rameurs et sans voiles,
La nuit, sur les flots bleus, étonnent les étoiles ;
Tout peuple réveillé se forge une autre loi ;
Autre est le crime, autre est l'orgueil, autres est l'exploit
Et ce tumulte fou de lutte et de conquêtes
Bruit surtout au coeur des villes, d'où vous êtes.**

Gand formidable, avec ses bras, ses mains, ses doigts,

**Avec son corps ployé sur les métiers logiques
Dresse sous le ciel noir et rouge, l'effort tragique
De son peuple fiévreux, redoutable et narquois.
Ses tissus clairs et fins partent vers des contrées
De feu, de flamme et de splendeur large dorées ;
Ses draps profonds et lourds luisent comme autrefois
Dans les fêtes, les triomphes et les arros ;
Mais mieux qu'aux anciens temps de rage et de colère,
Sa force organisée et, chaque jour, debout,
Patiemment, mais fermement, impose à tous
Sa volonté rugueuse et ses voeux populaires.**

**Les bras des longs canaux que le couchant fait d'or
Serrent près du beffroi, comme autour d'un refuge,
Toute la gloire ancienne et dolente de Bruges.
La ville est fière, et douce, et grande par la mort.
Mais néanmoins, toujours, monte vers la lumière
Le rectiligne élan de sa beauté guerrière**

**Et son bourdon réveille un trop vivant écho
Pour éternellement pleurer sur un tombeau.
Bruges écoute au loin les flots chanter aux grèves
Et Bruges se souvient et veut ressusciter.
Voici le chemin d'eau vers son port souhaité
Et les vaisseaux d'orgueil pour embarquer son rêve.**

**Anvers, c'est l'océan dompté et prisonnier
En des bassins de fer, de grès ou de basalte :
C'est tous les pavillons du monde dont s'exaltent
Les lions d'or, au bout des focs et des huniers ;
Anvers, c'est le grand cri de la Flandre à l'espace,
C'est l'effort qui s'enrage et, chaque an, se surpasse,
C'est le butin de la montagne et des forêts
Et des mines et des fleuves pris en des rêts,
C'est la grand'ville où l'âpre Escaut répand son âme
Et dont rêvent les blonds marins, sous l'équateur,
Quand ils sifflent, là-bas, le petit air vainqueur
Que chante au pays vert la tour de Notre-Dame.**

**Comme un insecte d'or dans le soir rose et clair,
Le feu vibrant encor aux arcs de ses deux ailes
L'ange, patron hautain, illumine Bruxelles,
De son glaive barrant le ciel comme un éclair.
Depuis bientôt vingt ans, comme un cri de conquête,
Monte vers lui le coeur véhément des poètes ;
Un sculpteur rude et douloureux a confronté
Son oeuvre humaine et neuve avec l'éternité ;
L'art chante, et voit grandir sa force et sa victoire,
Tandis qu'aux flancs des collines, dès le matin,
Dans l'ombre ou le soleil d'un sinueux jardin,
S'éclairent les vitraux des blancs laboratoires.**

**Telles, vous demeurez dans le présent debout,
Vous, les quatre cités de la Flandre vivante,
N'ayant jamais perdu l'orgueil de croire en vous,
Ni d'imposer l'espoir à notre âme fervente.
Vous avez pris pour maître et souverain le Temps,
Adaptant votre force à ses forces nouvelles,
Accueillant l'avenir, en votre coeur battant,
Et son mystère, en la clarté de vos cervelles.
Votre vigueur s'affirme, avec ténacité,
Dans le brasier universel des énergies,
Votre flamme, pour mieux grandir et s'exalter
Plus que nulle autre, aux vents frondeurs, s'est élargie ;
Vous adorez la lutte ardente, ayant souffert ;
Votre oeuvre est patiente, et néanmoins lyrique ;
Soudain, elle a fleuri, au delà de la mer,
Là-bas, dans les forêts et les brousses d'Afrique,
Sous un aride, hostile et calcinant soleil ;
Villes de Flandre et de Brabant, villes profondes
De courage secret et de vouloir vermeil,
Votre vie est utile à la splendeur du monde,
Et ce que vous ferez, et puis ferez encor**

**D'ardu, de clair, de grand et d'unique sur terre,
Soit par l'effort multiple ou l'élan solitaire,
Grâce à votre âme écouteuse, sera d'accord
Toujours avec la voix sourde de vos grands morts.**

**Artevelde, les deux Van Eyck, Rubens, Vésale,
- Eclairs du vieux passé sur l'horizon nouveau -
Comme un orage d'or, vos oeuvres colossales
Grondent, superbement, autour de nos cerveaux.**

L'Escaut

**Et celui-ci puissant, compact, pâle et vermeil,
Remue, en ses mains d'eau, du gel et du soleil ;
Et celui-là étale, entre ses rives brunes,
Un jardin sombre et clair pour les jeux de la lune ;
Et cet autre se jette à travers le désert,
Pour suspendre ses flots aux lèvres de la mer ;
Et tel autre, dont les lueurs percent les brumes
Et tout à coup s'allument,
Figure un Wahallah de verre et d'or,
Où des gnomes velus gardent les vieux trésors.**

**En Touraine, tel fleuve est un manteau de gloire.
Leurs noms ? L'Oural, l'Oder, le Nil, le Rhin, la Loire.
Gestes de Dieux, cris de héros, marche de Rois,
Vous les solennisez du bruit de vos exploits.
Leurs bords sont grands de votre orgueil ; des palais vastes
Y soulèvent jusques aux nuages leur faste.
Tous sont guerriers : des couronnes cruelles
S'y reflètent - tours, burgs, donjons et citadelles -
Dont les grands murs unis sont pareils aux linceuls,
Il n'est qu'un fleuve, un seul,
Qui mêle au déploiement de ses méandres
Mieux que de la grandeur et de la cruauté,
Et celui-là se voue au peuple - et aux cités
Où vit, travaille et se redresse encor, la Flandre !**

**Tu es doux ou rugueux, paisible ou arrogant,
Escaut des Nordes - vagues pâles et verts rivages -
Route du vent et du soleil, cirque sauvage
Où se cabre l'étalon noir des ouragans,
Où l'hiver blanc s'accoude à des glaçons torpides,
Où l'été luit dans l'or des facettes rapides
Que remuaient les bras nerveux de tes courants.**

**T'ai-je adoré durant ma prime enfance !
Surtout alors qu'on me faisait défense
De manier
Voile ou rames de marinier,
Et de rôder parmi tes barques mal gardées.
Les plus belles idées**

Qui réchauffent mon front,
Tu me les a données :
Ce qu'est l'espace immense et l'horizon profond,
Ce qu'est le temps et ses heures bien mesurées,
Au va-et-vient de tes marées,
Je l'ai appris par ta grandeur.
Mes yeux ont pu cueillir les fleurs trémières
Des plus rouges lumières,
Dans les plaines de ta splendeur.
Tes brouillards roux et farouches furent les tentes
Où s'abrita la douleur haletante
Dont j'ai longtemps, pour ma gloire, souffert ;
Tes flots ont ameuté, de leurs rythmes, mes vers ;
Tu m'as pétri le corps, tu m'as exalté l'âme ;
Tes tempêtes, tes vents, tes courants forts, tes flammes,
Ont traversé comme un crible, ma chair ;
Tu m'as trempé, tel un acier qu'on forge,
Mon être est tien, et quand ma voix
Te nomme, un brusque et violent émoi
M'angoisse et me serre la gorge.
Escaut,
Sauvage et bel Escaut,
Tout l'incendie
De ma jeunesse endurente et brandie,
Tu l'as épanoui :
Aussi,
Le jour que m'abattra le sort,
C'est dans ton sol, c'est sur tes bords,
Qu'on cachera mon corps,
Pour te sentir, même à travers la mort, encor !

Je sais ta gloire Escaut, violente ou sereine :
Jadis, quand la louve romaine
Mordait le monde au coeur,
La mâchoire de sa fureur,
Dans les plaines que tu protèges
N'eut à broyer que pluie et boue, que vent et neige,
Et tes hommes libres et francs,
De loin en loin, du haut des barques,
Lui laissèrent à coups de javelots la marque
De leur courage, au long des flancs.

Une brume, longtemps, pesa sur ton histoire :
Bruges, Ypres et Gand règnent avant Anvers.
Mais aussitôt que ta cité monte, sa gloire
Jette ton nom marin aux vents de l'univers.

Tu es le fleuve immense aux larges quais, où trônent
Les banquiers de la ville et les marchands du port ;
Et tous les pavillons majestueux des Nords
Mirent leurs blasons d'or dans l'or de tes eaux jaunes.

On construit ton clocher ; et ses tonnants bourdons
Livrent bientôt dans l'air leur bataille de sons ;

**Il monte, et chante, et règne, et célèbre sa vierge,
Droit comme un cri, beau comme un mât, clair comme un cierge.**

**Tes navires chargés de seigle et de froment
Semblent de lourds greniers d'abondance dorée,
Qui vont, sous le soleil et sous le firmament,
Nourrir la terre avec le pain de tes contrées.**

**Le lin qu'on file à tes foyers, le chanvre vert
Qu'on travaille en tes bourgs, sont devenus la toile
Dont sont faites, de l'Est à l'Ouest, toutes les voiles
Qui, la poitrine au vent, partent dompter la mer.**

**Tu es le nourricier qui enseigne l'audace ;
Tes fils sont paysans ou matelots, ils sont
Balourds, mais forts ; âpres mais sûrs ; lents mais tenaces :
L'aventure n'est que l'élan de leur raison.**

**Et ta ville grandit, toujours, encor : ses Hanses
Remuent l'or fermentant en leur géant brassin ;
Voici qu'elle a vaincu Venise, et sa main tient
Les fortunes du monde, au creux de ses balances.**

Eclat suprême et long frisson de son orgueil.

**Quand tout à coup
Depuis sa tour qui prie et son havre qui bout,
Jusque sur ses campagnes
Et sur leurs toits, et sur leurs seuils,
Passe le geste fou
Et s'étend l'ombre au loin de Philippe d'Espagne.**

**Ô fleuve Escaut, de quel recul géant,
Vers l'Océan,
Ont dû sauter tes ondes,
Quand s'est rué vers ta splendeur calme, et profonde,
Tout un torrent féroce et bondissant
De sang ?**

La belle gloire a déserté tes rives ;

**Et tes espoirs ont tout à coup sombré,
- Larges bateaux désemparés -
L'un après l'autre, à la dérive.**

**Un soir mortel sur tes vagues s'est épandu.
Au long des ports qui dominent tes plaines,
On t'a chargé de chaînes,
On t'a flétri, on t'a vendu.
Oh ! le désert de tes lourds flots amers !
Quand plus aucune grande voile
De toile,
Partie avec orgueil
Des vagues d'or qui allument ton seuil,**

Ne cingla vers la mer !

**Hélas ! qu'il te fallut longtemps attendre
Avant qu'un cri ne soulevât tes Flandres,
Si farouches jadis pour soutenir leurs droits.
Escaut, tu n'étais plus qu'une meute captive
De flots hurlants entre deux rives,
Dont trafiquaient en leurs traités les rois.
Qu'un d'eux luttât pour t'affranchir, sitôt les haines
Se redressaient et aggravaient le poids des chaînes
Que tu traînais en gémissant.
Enfin, après des ans, et puis encor des ans,
L'homme d'ombre et de gloire,
Bonaparte, mêla ta vie à sa victoire
Et assouplit ton cours hautain
Superbement aux méandres de son destin.**

**Alors, tu fus géant comme naguère,
Tes solides bassins de pierre
Serrèrent,
Entre leurs bords,
Tous les butins de fièvre et d'or
Qui s'en venaient du bout des mers et de la terre,
Et sur la robe de tes eaux
Scintillèrent tous les anciens bijoux ;
Et sur l'avant de tes coques bien arrimées,
Les déesses aux seins squammeux
Projetèrent, comme autrefois, ton nom fameux
Dans le buccin des renommées**

**Escaut ! Escaut !
Tu es le geste clair
Que la patrie entière
Pour gagner l'infini fait vers la mer.
Tous les canaux de Flandre et toutes ses rivières
Aboutissent, ainsi que des veines d'ardeur,
Jusqu'à ton cœur.
Tu es l'ample auxiliaire et la force féconde
D'un peuple ardu, farouche et violent,
Qui veut tailler sa part dans la splendeur du monde.
Tes bords puissants et gras, ton cours profond et lent
Sont l'image de sa ténacité vivace,
L'homme d'ici, sa famille, sa race,
Ses tristesses, ses volontés, ses vœux
Se retrouvent en tes aspects silencieux.
Cieux tragiques, cieux exaltés, cieux monotones,
Escaut d'hiver, Escaut d'été, Escaut d'automne,
Tout notre être changeant se reconnaît en toi ;
Vainqueurs, tu nous soutiens ; vaincus, tu nous délivres,
Et ce sera toujours et chaque fois
Par toi
Que le pays foulé, gémissant et pantois,
Redressera sa force et voudra vivre et vivre !**

L'ancienne gloire

**Dans le silence et la grandeur des cathédrales,
La cité riche avait, jadis, dressé vers Dieu
De merveilleux autels, tordus comme des feux :
Cuivres, bronzes, argents, cartels, rinceaux, spirales.**

**Les chefs vainqueurs et leurs soldats
Y suspendaient les vieux drapeaux de guerre ;
Et les autels décorés d'or,
Aux yeux de ceux qui sortaient des combats,
Apparaissaient alors
Comme un arrière immense de galère.**

**D'entre les hauts piliers jaillissaient les buccins ;
Des archanges farouches
Y appuyaient leur bouche,
Et, dans un gonflement de la gorge et des seins,
Sonnaient vers les vents de la gloire
La vie ardente et la victoire.**

**Sur les marbres des escaliers,
Les bras géants des chandeliers
Dressaient leurs cires enflammées,
Les encensoirs volaient dans les fumées ;
Les ex-votos luisaient comme un fourmillement
D'yeux et de coeurs, dans l'ombre ;
L'orgue, ainsi qu'une marée, immensément
Grondait ; des rafales de voix sans nombre
Sortaient du temple et résonnaient jusqu'au beffroi ;
Et le prêtre vêtu d'orfroï,
Au milieu des pennons brandis et des bombardes,
Levait l'épée et lentement traçait avec la garde,
Sur le front des héros, le signe de la croix.**

**Oh ! ces autels, pareils à des brasiers sculptés,
Avec leur flore énorme et leurs feux exaltés !
Massifs et violents, exorbitants et fous,
Ils demeurent encore, parmi les villes mortes,
Debout,
Alors qu'on n'entend plus les chefs et leurs escortes
- Sabres, clairons, soleils, lances, drapeaux, tambours -
Rentrer par les remparts et passer les faubourgs,
Et revenir, comme autrefois, au coeur des places,
Planter leur étendard qui déchira l'espace.**

**La gloire est loin et son miracle :
Les archanges qui couronnent le tabernacle,
Comme autant d'énormes Renommées,
Ne sonnent plus pour les armées ;
Avec prudence, on a réfugié
L'emblématique et colossal lion**

**Dans le blason de la cité ;
Et, vers midi, le carillon,
Avec ses notes lasses,
Ne laisse plus danser
Sur la grand'place
Et s'épuiser,
Qu'un petit air estropié.**

Pauvres vieilles cités

**Pauvres vieilles cités par les plaines perdues,
Dites de quel grand plan de gloire,
Vers la vie humble et dérisoire,
Toutes, vous voilà descendues.**

**Vous ne comprenez plus vos hauts beffrois en deuil,
Ni ce que disent aux nuées
Tant de pierres destituées
De leur ancien et bel orgueil.**

**Vos carrefours, vos grand'places et votre port,
Tout est muet et léthargique,
Tout semble aller à pas logique
Vers l'horizon où luit la mort.**

**Seule, quand le marché aligne au jour levé,
Sur le trottoir, ses éventaires,
Un peu de vie hebdomadaire
Se cache aux joints de vos pavés.**

**Ou bien, quand la kermesse et ses cortèges d'or
Mènent leur ronde autour des rues,
L'émoi des foules accourues
Vous fait revivre une heure encore.**

**Vos moeurs sont pareilles à vos petits jardins :
Buissons corrects, calmes verdure,
Mais une odeur de moisissure
Séjourne en leurs recoins malsains.**

**Vos gestes sont prudents, mesquins et routiniers,
Vous ne penchez sur vos négoce
Que des yeux mornes ou féroces,
Qui ne comptent que par deniers.**

**Vos cerveaux sans révolte et vos coeurs sans fierté
Se complaisent aux moindres choses,
Et de pauvres apothéoses
Font tressaillir vos vanités.**

**Vous ne produisez plus ni communiens ni gueux,
Et vivez à la dérobee**

**Des miettes d'ombre et d'or tombées
Du festin rouge des aïeux.**

**Pourtant, si triste et long que soit votre déclin,
Notre rêve ne veut pas croire
Que plus jamais la belle gloire
Ne bondira de vos tremplins.**

**Vous vous armez encor de trop d'entêtement,
Damme, Courtrai, Ypres, Termonde,
Pour n'être plus au vent du monde
Que des tombeaux d'orgueil flamand**

**Et n'avoir plus aucun remords, aucun sursaut
En ces heures de somnolence,
Où le visage du silence
Se mire seul dans vos canaux.**

Le port déchu

**Un pauvre phare aveugle, où mord la rouille ;
Quelques ancrs sur le môle désert,
Un cabestan fendu qui plus ne sert,
Et, tout au loin, le pas d'une patrouille.**

**Nulle chanson de matelot ne brouille
Les fils du silence tissés dans l'air,
Des gens muets rentrent par nombre pair
En des maisons antiques qu'on verrouille.
Pourtant, au coin du quai, s'élève encor,
Battue et gémissante au vent du Nord,
L'image, en bois sculpté, de la Fortune.**

**Mais que vienne l'instant où la nuit choit,
L'eau se ternit et plus ne mire en soi,
Jusqu'au matin, que l'or mort de la lune.**

Au long du quai

**Dans le bassin aux bords tranquilles,
Les mâts semblent un jeu de quilles
Debout sur l'eau ;
La lune est claire et clairs sont les nuages,
Et les voiles et les cordages
Laissent sur les cargaisons sombres
Des longs bateaux
Tomber leurs ombres.**

**Une seule lanterne brille au loin ;
Un seul veilleur est le témoin**

**Du calme entier et du silence ;
À peine un menu vent rapide et vain
Agite-t-il, au quai du Rhin,
Le branchage aminci et dépouillé des ormes :
La ville au loin et son port dorment.**

**Dormez, la ville, et vous, les gens,
Sous le ciel glacial d'un décembre d'argent ;
Dormez, les bateaux et les voiles,
Sous les regards fixes d'un million d'étoiles ;
Dormez, les âtres froids et les bois consumés,
Et vous, les toits, les murs et les maisons, dormez.**

**Pourtant, de-ci, de-là, des clartés brillent ;
La face ronde d'un marin
Paraît, soudain,
Au trou carré d'une écoutille.
Les yeux d'un chat luisent furtivement ;
Le carillon sursaute et s'exalte un moment,
Et minuit tinte.**

**Alors,
Le petit port,
Dont la vie est éteinte,
Sous les micas poudreux du givre étincelant,
Semble toute la nuit brûler d'un beau gel blanc.**

Le chaland

**Sur l'arrière de son bateau,
Le batelier promène
Sa maison naine
Par les canaux.**

**Elle est joyeuse, et nette, et lisse,
Et glisse
Tranquillement sur le chemin des eaux.
Cloisons rouges et porte verte,
Et frais et blancs rideaux
Aux fenêtres ouvertes.**

**Et, sur le pont, une cage d'oiseau
Et deux baquets et un tonneau ;
Et le roquet qui vers les gens aboie,
Et dont l'écho renvoie
La colère vaine vers le bateau.**

**Le batelier promène
Sa maison naine
Sur les canaux
Qui font le tour de la Hollande,
Et de la Flandre et du Brabant.**

**Il a touché Dordrecht, Anvers et Gand,
Il a passé par Lierre et par Malines,
Et le voici qui s'en revient des landes
Violettes de la Campine.**

**Il transporte des cargaisons,
Par tas plus hauts que sa maison :
Sacs de pommes vertes et blondes,
Fèves et pois, choux et raiforts,
Et quelquefois des seigles d'or
Qui arrivent du bout du monde.**

**Il sait par coeur tous les pays
Que traversent l'Escaut, la Lys,
La Dyle et les Deux Nèthes ;
Il fredonne les petits airs de fête
Et les tatillonnes chansons
Qu'entrechoquent, en un tic-tac de sons,
Les carillons.**

**Quai du Miroir, quai du Refuge,
À Bruges ;
Quai des Bouchers et quai des Tisserands,
À Gand ;
Quai du Rempart de la Byloque,
Quai aux Sabots et quai aux Loques,
Quai des Carmes et quai des Récollets,
Il vous connaît.**

**Et Mons, Tournay, Condé et Valenciennes
L'ont vu passer, en se courbant le front,
Sous les arches anciennes
De leurs grands ponts ;
Et la Durme, à Tilrode, et la Dendre, à Termonde,**

**L'ont vu, la voile au clair, faire sa ronde
De l'un à l'autre bout des horizons.**

**Oh ! la mobilité des paysages,
Qui tous reflètent leurs visages
Autour de son chaland !
La pipe aux dents,
D'un coup de rein massif et lent,
Il manoeuvre son gouvernail oblique ;
Il s'imbibe de pluie, il s'imbibe de vent,
Et son bateau somnambulique
S'en va, le jour, la nuit,
Où son silence le conduit.**

La Grand'Place

**Les magasins de la Grand'Place
Mirent leur deuil et leur passé,
Et l'or de leur fronton usé,
Dans les égouts qui les enlacent.**

**Un drapeau pend comme un haillon,
Au pignon rouge de la Banque ;
L'heure est vieillotte : une dent manque
Au râtelier du carillon.**

**La pluie, à tomber là, s'ennuie,
Tout son de cloche y semble un glas,
Tout mouvement y semble las,
L'heure qui vient vaut l'heure enfuie.**

**La façade du médecin
Regarde celle du notaire,
Voici le porche autoritaire
Du collègue diocésain.**

**Les ténébreux judas des portes,
Se surveillent de loin en loin ;
Le haut clocher semble un témoin
De tant de choses qui sont mortes**

**Les murs sont pleins de souvenirs,
Cassés ou mordus par les rouilles,
Et l'habitude s'y verrouille
Contre l'assaut des avénirs.**

**Tout y perdure en son bien-être.
On vit loin de tout bruit vivant,
À regarder passer le vent
Et la poussière à la fenêtre.**

**Les servantes y font marcher
Le rouet gris des existences,
Et façonnent, par leurs sentences,
Une sagesse à bon marché.**

**Les échevins sont sûrs et veillent ;
Le crime a ses deux poings liés.
On met l'ordre sous l'oreiller,
Et l'on s'endort sur ses oreilles.**

Les boutiques

**Tatillonnes et frénétiques,
Les sonnettes dansent à l'huis
Des petites boutiques,
Les sonnettes de la Saint-Guy.**

**On n'entend qu'elles
Dans les ruelles,
Les jours de foire et de marché ;
Elles se hèlent et s'interpellent
Depuis l'aube jusqu'au soleil couché.**

**Rubans, cordons, aiguilles fines,
Lacets, fils et bobines
Sont achetés chez le mercier ;
Les salons d'or du pâtissier
Montrent des tartes rondes
Comme le monde ;
Le quincaillier fournit des chaudrons clairs
Comme un juillet rayé d'éclairs,
Et les marins s'abordent
Au seuil branlant d'un vieux marchand de cordes.**

**La fièvre étreint tous les comptoirs ;
Mais, du matin jusqu'au soir,
Quoi qu'on débite et qu'on achète,
Les sonnettes mènent la fête
Et dominent le branle-bas
Des coups têtus de leur délire.**

**Et l'une tinte, ainsi qu'un glas,
Et l'autre éclate, ainsi qu'un rire,
Et d'autres font des bonds de sons,
Qui tout au loin se répercutent,
Sitôt que leurs battants se buttent
Au bronze vert de leurs jupons.**

**Ménagères à croupe énorme,
Bourgeois précis et uniformes,
Campagnards roux en sarrau bleu,
Et ceux du port lointain, et ceux
Dont le pignon sur la grand'rue
Se bombe, ainsi qu'un avant de bateau,
Augmentent du remous de leurs dos
Le tas houleux de la foule bourrue.
Mais que les fracs, les schalls, les mantelets
Soudain s'immobilisent ou tout à coup s'agitent,
Toujours, comme les dés d'un gobelet,
Les battants clairs se précipitent
Et s'enragent terriblement.
Des boutiques et des tavernes,
Les sons menus vont ricocher
Jusques au seuil de l'évêché,
Pour s'engouffrer sous la poterne
Et dans la cour du « Lion d'or » ;
Et puis, là-bas, dans les rigoles,
Quand sautèrent les folioles
Au vent des Nords,
Les sonnettes, prestes et nettes,
Rythment la danse et la guident encor.**

L'ombre descend enfin, chacun s'en va ;
Leurs marchés faits, les conducteurs attellent
Aux chars-à-bancs leurs haridelles
Et les fouettent à tour de bras ;
Trot des chevaux vers les campagnes,
Les sonnettes vous accompagnent
Une dernière fois de leur dreling dément,
Puis se calment, et, d'heure en heure,
Dans le soir et la nuit, se meurent
Interminablement.

Les antiques hôtels

Hôtels du Vieux Rempart et de la Cour du Prince,
Secrètement, en des lieux sûrs,
Vous recélez entre vos murs,
Les coffres-forts rivaux de l'avare province.

Des mufles de lions se crispent aux vantaux
Lourds et luisants de vos grand'portes,
Et les cent lances d'une escorte,
Semblent garder vos fenêtres aux cent barreaux.

Les millésimes d'or vous font une parure,
Le geste lent de vos bourgeois
Se solennise et gagne en poids,
Rien qu'à glisser la clef dans vos larges serrures.

Les dimanches, après la messe, quand ils vont
Sur la grand'place, où l'on s'assemble,
Rivaliser entre eux, il semble
Que chacun dresse en soi l'orgueil de vos frontons.

Vous abritez tranquillement leur vie épaisse,
Et leur torpide honnêteté,
Et leur gourmande vanité,
Et les textes moisis de leur pauvre sagesse.

Mais vous gardez aussi, vieux hôtels revêtus
Du manteau sombre des années,
Un feu de gloire âcre et fanée,
Et le relent épars des antiques vertus.

Vous maintenez debout vos escaliers austères,
Et vos lambris de chêne et d'or,
Et dès leur seuil, vos corridors
Intimident par leur silence autoritaire.

L'appétit rouge et sain à vos tables reluit,
Les flammes de vos foyers brillent
Le soir pour les larges familles,
Et l'on fait souche, abondamment, en vos grands lits.

**Que change votre esprit, sans que change votre âme,
Et l'on peut croire encor en vous,
Quand flamberont les brasiers roux
Où chaque ardeur humaine aura brandi sa flamme.**

**Mais que dorment toujours, en leurs coffres, vos ors,
Sans que la vie ou que la fièvre
Ne les réchauffe de ses lèvres,
Vos ors, mêmes, un jour, seront pareils aux morts.
Et l'ombre et l'abandon de la morne province
Envahira vos seuils brisés
Et vos vantaux cadénassés,
Hôtels de la Grand'Rue et de la Cour du Prince.**

La vielle demoiselle

**La demoiselle en bandeaux noirs,
Qui brode à l'aube et brode au soir,
Toujours à la même fenêtre,
Est assise derrière un écran vert
Et regarde la rue et le temps gris d'hiver,
De son fauteuil bourré de laine et de bien-être.**

**Deux béguines ont salué l'apothicaire,
Très bas, puis ont quitté son seuil à reculons ;
Le sacristain s'en est allé chez le vicaire ;
Le cantonnier a balayé, à gestes longs,
L'égout bondé de crasse et de fange velue.**

**Et maintenant, voici,
À l'heure de midi.
Le jovial bourgmestre**

**Qui vient, s'arrête, et longuement salue
La demoiselle à sa fenêtre.**

**Avec ses mains de pluie et de brouillards,
Depuis des jours et puis des jours, Décembre
Mouille les murs, les toits et les hangars ;
Heureusement que dans sa chambre,
La demoiselle en bandeaux noirs
Peut surveiller jusques au soir
Un feu joyeux, où s'éclairent et bougent,
Flammes ! vos clairs papillons rouges.
Elle aime vivre et s'isoler ainsi,
Dans la tiédeur et dans l'ennui ;
Tandis que son grand chat, ronronnant d'aise
Auprès d'elle, sur une chaise,
La regarde qui lentement marie,
Avec ses maigres mains,
Une fleur jaune au liseron carmin**

De sa tapisserie.

**La demoiselle
Nourrit en elle
L'amour d'un amour infidèle
Silencieusement.
Seul, le curé qui la confesse
Connait sa faute et sa faiblesse,
Et quel bourreau fut son amant !
Ils n'en parlent jamais, bien qu'ils y pensent
Avec tristesse ou violence,
Quand le prêtre, les dimanches, s'en vient**

**Parler de tout, parler de rien,
Jusqu'au moment où, dans l'ombre et la brume,
Le premier réverbère, au bord du quai, s'allume.**

**La demoiselle en noir s'est lentement flétrie,
À recompter dans son âme les jours
Qui lui furent douceur et menterie,
Et qu'elle aime et déteste toujours.
Elle a beau se blottir dans son coin tiède,
L'ombre de ses regrets et de son deuil obsède
Même l'heure où le soleil glisse sur son front las.
Tel qui passe par la ville peut croire
Qu'elle guette, du haut d'un morne observatoire,
Depuis des ans, quelqu'un qui ne vient pas.**

**Et quand la demoiselle aura compté ses peines,
Combien de fois, au long des ans et des semaines,
Et que son chat malade et importun,
Un soir, aura fermé ses yeux défunts,
Certes, implorera-t-elle le sort,
Pour qu'il l'étende, à son tour, dans la mort ;
Alors,
Pour la première fois, le jovial bourgmestre,
À l'heure de midi, passant sur le trottoir,
Y passera, sans saluer à sa fenêtre,
La demoiselle en bandeaux noirs.**

Fête d'hiver

**Aube joyeuse et joli gel,
Toute la ville est cristalline
Et se pare comme un autel :
Termonde, Alost, Lierre, Malines.**

**Ouates, flocons, mousses, linons,
La neige a chu par avalanches ;
Si purs et nets sont les pignons,**

Que l'on dirait des nonnes blanches.

**La couche des glaçons vitreux
Couvre les quais et leurs eaux noires,
Et les gamins aux sabots creux
Claquent du pied sur les glissoires.**

**Patrons, aux carrefours nichés,
Vous reluisez dans vos rocailles ;
Les fontaines des vieux marchés
Brillent sous leur arroi de paille.**

**Et vers le ciel et ses joyaux,
Dont la lumière est vive et prompte,
Chaque clocher, de bas en haut,
Semble un ex-voto clair, qui monte.**

Les grands mangeurs

**À l'auberge des « Cent Frelons »,
Dont l'ample hôtesse, à la prime aube, entasse
En son corset trop dur, sa poitrine trop grasse,
Une vessie ample et falote,
Au bout d'un bâton long
Ballotte.**

**Octobre est loin, voici Toussaint et puis Noël ;
Et les boudins couleur de sang,
Et les boudins couleur de miel,
Chapelets noirs, chapelets jaunes,
Se débitent par aunes
Autour des étaux blancs.**

**On fait kermesse en leur honneur :
Le ferblantier, le forgeron et le sonneur,
La bouche ardente et les yeux fous,
Parlent, huit jours durant, du formidable trou
Qu'il leur faudra, pour que la fête
Soit belle et soit parfaite,
Creuser, violemment, au centre
De leur ventre.**

**Et voici l'heure où s'allument les feux.
Dans la cuisine aux carreaux bleus,
Les cuivres nets, pareils à des cymbales,
Vers les bâfreurs joyeux et fraternels
Jettent, tel un appel,
Leur cri de clarté franche et triomphale.
Les gros boudins crépitent sur le gril ;
L'oreille entend comme un bruit de grésil
Et la bouche se remplit d'aise.
Autour de la nappe blanche trônent les chaises ;
Les convives, dispos et frais,
Sur un signal venu du cabaret,**

Entrent l'autre après l'un dans la grand'salle,
Et la bombance colossale
Au creux des plats fumants et monstrueux,
S'inaugure, dans le silence.

On mange, avec ferveur et violence ;
Les appétits larges et fastueux,
Bouches pleines, lèvres froissées,
Font merveille de l'un à l'autre bout
Des deux tables, face à face dressées.
On y boit ferme, et coup sur coup.
L'ample hôtesse, dont les chairs reluisent et bougent,
Travaille, à larges bras, dans l'or des fourneaux rouges,
Incendiant la sauce avec des piments frais ;
Sa claire et fraîche humeur ne se lasse jamais ;
Elle prodigue le sel et le poivre à la livre,
Pour qu'aux tables, là-bas, les brocs entre heurtés
Soient largement vidés à la santé
Des autres brocs qui les vont suivre.

Le haut sonneur Mandus Calix,
Qui ne manqua jamais la plus mince kermesse,
Raconte alors quelles prouesses
Illustrèrent les gros mangeurs du temps jadis.
Son aïeul Nol engloutissait dans sa bedaine
Trois porcs entiers, au bout d'une semaine ;
Jan Klaverdonk, toujours creux et dispos,
Ayant autour de lui rangé trente chopines,
Expédiait quatre jambons de la Campine
En les rongant jusques à l'os.
Son père à lui, Nestus Calix, marchand de pommes,
Eût avalé, pour son repas, Anvers et Rome ;
Il dévorait en même temps,
Tripes, boudins, lards, groins, pattes, oreilles ;
Le voir bâfrer était une merveille :
Sa femme eut son dernier enfant
Quand Nest Calix eut soixante ans.

Mais le sonneur se tait, préférant boire,
Que de parler de ceux qui ne sont plus
Vivants que dans leur coeur et dans leur gloire ;
D'autant que lentement, d'un geste irrésolu,
Le fils du ferblantier se lève et tousse et chante.
Oh ! sa voix rauque et lourde et trébuchante !
D'un ton pleurard et faux, il raconte comment
Une fille d'Alost tua ses deux amants
Et la féroce et sanglante complainte
Traîne, cahin-caha, jusqu'au moment
Où, d'un trop gauche mouvement
Il renverse sa pinte.

Le forgeron sentant son appétit
Qui peu à peu s'émousse et s'alentit,
S'interrompt de manger et applaudit quand même.

**D'autres rient du poème,
Mais se poussent pour voir entrer en vacillant
Un plat monstrueux d'aulx et de cervelas blancs.**

**Les deux Terlink, frères ennemis, luttent
À qui dévorera en quatre coups de dents,
Un boudin long comme une flûte ;
Ils l'avalent, le front têtù, les yeux ardents,
Sans un seul spasme,
Et la salle rayonne et bout d'enthousiasme.**

**Mais le sonneur qu'on avait cru
À bout d'entrain et de frairie
Se rengorge, se carre, et tout à coup parie
Qu'il mangera un jambon cru,
Sans boire, en vingt minutes.
On l'en défie avec fureur.
Alors, le haut et violent sonneur
Fait apporter l'objet de la dispute.
Et découpant de clairs et savoureux morceaux
Sous la couenne rugueuse et saure,
Se met à l'oeuvre et bellement dévore,
Tel un héros.**

**Les yeux rieurs et la bouche torchée,
Il engloutit, à quadruples bouchées,
Rompant un coin de pain, mêlant le maigre au gras,
Crispant sa lèvre ardente et goguenarde
Et maculant, de temps en temps, le bord du plat
D'un paquet jaune de moutarde.
Tous l'admirent. Il mange avec ferveur.**

**On dirait que le lard coule jusqu'à son coeur ;
Les dents nettes, fortes et blanches,
Mordent sans se lasser, l'ampleur ronde des tranches ;
Il mange et mange, avec un tel amour,
Qu'il mangerait durant trois jours
Sans parvenir à satisfaire
Sa goinfrerie obstinément autoritaire.**

**L'exploit du haut sonneur met fin
À cette fête énorme et rouge de la faim.
Minuit résonne à coups d'airain dans l'ombre ;
Seul, le ferblantier, vidant un dernier broc,
De tous les brocs vidés augmente encore le nombre ;
Chacun s'en va, ayant bu fort, ayant bu trop.
Sixtus, veilleur de nuit, aux carrefours écoute
De grands pas inégaux heurter, au loin, les routes ;
Tandis qu'au bout de ton bâton,
Sous l'enseigne des « Cent Frelons »,
Tu ballottes, comme affolée,
Pauvre vessie étrange et dégonflée.**

Les Rois

**C'est une troupe de gamins
Qui porte la virevoltante étoile
De toile
Au bout d'un bâton vain.**

**Le vieux maître d'école
Leur a donné congé ;
L'hiver est blanc, la neige vole,
Le bord du toit en est frangé.
Et par les cours, et par les rues,
Et deux par deux et trois par trois,
Ils vont chantant avec des voix
Qui muent,
Tantôt grêles, tantôt fortes,
De porte en porte,
La complainte du jour des Rois.**

**« Avec leurs coeurs, avec leurs yeux,
Toquets de vair, souliers de plumes,
Collets de soie et longs cheveux,
Et blancs comme est blanche l'écume,
Faldera, falderie,
Vierge Marie,
Voici venir, sur leurs grands palefrois,
Les bons mages qui sont des rois. »**

**« Avec leurs coeurs, avec leurs vœux,
Jambes rêches, tignasses rousses,
Vêtement lâche en peaux de boeufs,
Mais doux comme est douce la mousse,
Faldera, falderie,
Vierge Marie,
Voici venir, avec troupeaux et chiens,
Les vieux bergers qui ne sont rien. »**

**« Avec leurs coeurs, avec leurs vœux,
Sabots rouges, casquettes brunes,
Mentons gercés et nez morveux
Et froids comme est froide la lune
Faldera, falderie,
Vierge Marie,
Voici venir, au sortir de l'école,
Ceux qui demandent une obole. »**

**Et sur le seuil des torpides maisons,
Non pas à flots, ni à foisons,
Mais revêches et rarissimes,
Comme si le cuivre craignait le froid
Sont égrenés, du bout des doigts,
Les minimes centimes.
Les gamins crient,**

**Et remercient,
Happent l'argent qui leur échoit ;
Et chacun d'eux, à tour de rôle,
Et sur le front, et sur le torse, et les épaules,
Se trace, avec le sou, le signe de la croix.**

Vieilles servantes Flamandes

**Sur le métier des jours systématiques
Les servantes, Nornes antiques,
Tissent le mal, tissent le bien,
Dont est faite la vie égale et mince
De la province.
Autant de fils, autant de liens !
Et la navette ardente et rude
Allant, venant,
Trame l'imperméable vêtement
Des habitudes.**

**Avec la pâle et vieillotte clarté
De leur cerveau pieux et entêté,
Les servantes jugent, blâment ou louent ;
Toute la ville est traînée à la barre,
Chaque matin qu'un scandale se carre
Les deux pieds dans sa boue.**

**Elles serrent, sous leur noir bonnet,
La vigilance aiguë et sombre,
Et leur oeil dur surveille et reconnaît
Rien qu'à leur ombre,
Tous ceux qui passent,
Sur le trottoir d'en face.**

**Ce que disent les murs,
Ce que dévoilent les fenêtres,
Leur angoisse veut le connaître,
Dessous fangeux, recoins obscurs,
Elles flairent comme des chiennes
L'existence quotidienne
Des plus humbles et des plus hauts ;
L'ample ménage du notaire
Et la famille du vicaire
Et les affaires du bedeau,
Tout est raclé sous les limes falotes
Et féroces de leurs parlottes.**

**En mantelets profonds et noirs,
Le dimanche, elles vont au prêche ;
Au temps des offices, le soir,
Elles longent, dignes et rêches,
L'égout qui luit près du trottoir ;
Elles causent et s'attardent sous les poternes**

En groupements obscurs,
Et la lueur oblique des lanternes
Double leur geste au long des murs.

Dites, avec quel soin, avec quel zèle !
Dites, depuis quel temps !
Elles servent invariablement
Un vieux curé maussade et impotent
Ou quelque vieille demoiselle ;
Ou bien encor, le marguillier, chrétien fervent
Qui tous les jours entend la messe,
Puis s'en revient, par le couvent,
Saluer, ponctuellement,
La chanoinesse.

Ainsi vivent-elles les servantes, là-bas,
À Dixmude, Courtrai, Lierre, Deynze ou Termonde,
Serrant la vie et mesurant le monde,
Avec leur aune vieille ou leur pauvre compas ;
Ainsi mènent-elles brouter leurs existences
Au petit pré de leurs désirs,
Aimant les jours de fêtes où l'on prie à loisir
Et les matins de jeûne où l'on fait pénitence ;
Et ne rêvant à rien sinon au clair moment
Où l'on célébrera leur bel enterrement
Avec le grand drap blanc et les quatre grands cierges
Gardant leur corps et affirmant qu'il resta vierge.

Les jours de pluie

Au long des cours, des impasses et des venelles
Des vieux quartiers retraits,
La pluie
Semble à jamais
Chez elle.

Elle y tombe depuis novembre,
Continûment, à petit bruit,
Elle y tombe, le jour, la nuit ;
Et nul ne sait quand elle aura fini
De tapoter, avec ses doigts d'ennui,
Les carreaux verts des pauvres chambres.

Les lucarnes et leurs prunelles.
La regardent qui dure à l'infini ;
Et les vieux murs et leurs étais pourris
S'imbibent d'elle.
S'il arrive qu'elle tarit,
Comme à bout d'elle-même,
Une heure ou deux, quand le soleil s'amène,
Longtemps, longtemps,
L'oreille encor écoute,

**Goutte après goutte,
Ses tintements derniers
Dans la gouttière des greniers.**

**Et les trottoirs et leurs pavés
Luisent comme des os et des moignons
Obstinément lavés ;
Et les ancrs des vieux pignons
Se souillent
De pleurs de fer, de pleurs de rouille ;
Et lassé d'être un peu du temps,
Leur millésime est là, qui pend ;
Quand tout à coup, un auvent claque,
Et l'eau recommence très longuement
À choir,
Jusques au soir,
Parmi les flaques.**

**Dans les recoins et les retraits
Des impasses et des ruelles,
La pluie
À tout jamais
Semble chez elle.**

Le linge

**Leur coude nu sorti des manches,
Et tout leur poids
Pesant sur le fer chaud qui glace et broie
Le raide empois,
Les massives servantes
Ornent de longs plis droits
Et de courbes savantes
Le linge blanc des blancs dimanches.**

**À larges pans, le linge blanc
Déborde
De grands et superbes paniers.
On le sécha, le long des cordes,
Au vent vermeil, au vent léger,
Des vieux vergers.**

**Et maintenant, le voici net et clair
Avec la bonne odeur des prés,
Avec la bonne odeur de l'air,
Entre ses plis menus et resserrés,
Où fourrage, tel un museau
Lourd, mais rapide,
En chaque recoin, en chaque vide,
Le bout massif des gros fers chauds.**

De large en long, de long en large,

**Avec leur bras pesant et lent,
Marquant de grandes marges
Plates, le linge blanc,
Les servantes repassent ;
Tandis qu'assise à la fenêtre basse,
La maîtresse de la maison
Surveille, interroge, claboude
À langue chaude
Et brûlante comme le fer sur les tisons.**

**Et les nouvelles de la ville
Défilent,
Et tous les voiles des ménages
Du voisinage
Sont soulevés férocelement ;
Et l'on suppute, et l'on affirme, et l'on dément ;
Les maîtresses, aux airs de duègnes,
Pour mieux savoir
Feignent
D'abord de ne rien entrevoir ;
Mais les servantes les renseignent,
Flairant le mal dans tous les coins,
Prenant le ciel et la vierge à témoins,
Et tout à coup crispent le poing,
Là-bas, vers quelque rogue et farouche adversaire.**

**Et maîtresses et servantes, bientôt d'accord
Sur tous les vols dont l'échevin retors,
Et le notaire escroc et l'armateur faussaire
Ont ravagé le champ des communes misères,
S'oublie à remuer, avec un tel emportement,
Ces tas houleux de boue,
Qu'une se brûle en soulevant,
D'un trop rapide mouvement,
Le fer chauffé contre sa joue.**

**Se dépliant, se repliant,
Avec le va et vient tranquille et lent.
D'une aile d'Ange,
Parmi cet unanime étalage de fange,
Se meut le linge immense et blanc.**

Le dimanche

**Mille notes claires et gaies
Ainsi que des monnaies
Dégringolent du vieux beffroi vermeil ;
Ce sont autant de sons de cloche
Qui miroitent et qui ricochent
Dans le soleil.**

**Le vent au loin les éparpille,
Les toits pareils à des mantilles
Les reçoivent entre leurs plis ;
Tous les échos en sont remplis.**

**Les gens qui passent
Les écoutent sur la grand'place
Tinter et cliqueter
Par masses.
Or, c'est dimanche, et c'est midi.**

**La ville est propre et lisse ;
Chez l'orfèvre trois grands calices
Illuminent superbement
La devanture ;
D'un porche ardent d'architecture
À pas dévots, à pas dormants
Sortent, quittant le prône
Les bons bourgeois et leurs matrones :
Et tels se rejoignent et se saluent
Et tels tournent le coin des rues
Pour s'en aller vers l'esplanade
Faire l'hebdomadaire et régulière promenade.**

**D'autres gagnent « Le Cheval Gris »
Par le chemin des Chanoinesses :
Auberge fraîche et belle hôtesse,
Poêle flambant, comptoir fleuri,
Carreaux sablés et tables claires,
Caves longues, larges tonneaux
D'où jaillit, ainsi que d'un tombeau,
Au creux des verres.
La bière.**

**Et c'est vraiment un bon moment,
Pesant de calme et de bien-être :
De gros buveurs à la fenêtre
Fument leur pipe et regardent les gens
Ou bataillent aux cartes.
Des béguines passent et des sergents,
Et les mitrons avec des tartes.
Les cloches, dans la tour, Carillonnent toujours,
Mêlant leur bruit avec le bruit des verres,
Avec la splendeur blonde et sonore des bières
Et, quelquefois, avec l'éclat des vins ;
Et tout cela résonne, et tout cela s'égaie
Toujours, comme il convient,
D'un bruit minime de monnaie.**

Vanniers

Dès le matin au seuil des bouges,

**Sous une tente ouverte à l'air,
S'assoient les gais vanniers
Mêlant les osiers rouges
Aux clairs osiers de leurs paniers.**

**Les nasses et les clisses,
Par lots égaux se répartissent ;
On fait toilette nette
Aux vannettes et aux bannettes ;
Et de leur tas d'osier tressé
Et disposé en pyramides
S'épand la bonne odeur humide
Des rivières et des fossés.**

**Les gais vanniers chantants
Fument, de temps en temps,
À large lippe,
Leur pipe.
Et c'est alors qu'entre les doigts,
Avec le plus d'adresse et de prestige,
Se recourbent les tiges
Des osiers droits ;
Le panier souple et robuste
Vire plus follement au creux de leurs genoux ;
Le marteau frappe et tous ses coups
Ajustent
Une nouvelle couronne de liens
Aux couronnes de liens anciens.
Les paniers clairs des ouvriers flamands,
Comme une solennelle escorte,
Attendent tous, au seuil des portes
- Ils sont pareils à des ventres gourmands -
Que les bateaux arrivent
Qui les emporteront là-bas, de rive en rive.
Un jour, ils partiront pour Formose ou Ceylan,
Sans que cède leur dos ou que crève leur flanc.
Ils seront fiers et lourds du poids de leurs richesses,
Puis ils s'étaleront sur les grands quais vermeils,
Avec l'or même du soleil
En fusion parmi leurs tresses.**

**En attendant, dès le matin,
Sous une tente, au seuil des bouges,
Les gais vanniers
Mêlent les blancs et serpentins
Osiers aux osiers francs et rouges
De leurs paniers.**

**Et le brouillard qui se dissipe
Et chasse au loin sa brume envenimée
Laisse monter la petite fumée
Bleue et joyeuse de leurs pipes.**

Le grand serment

**Saint Georges,
Le président de ton serment
Se carre et se rengorge
Superbement
Quand, au sortir de la grand'messe,
Il défile d'un pas altier,
Tel dimanche de la kermesse,
Sous l'or bougeant de son collier.**

**On le regarde
En son orgueil marcher ;
Les solennels et francs archers
Du grand serment
Lui font sa garde ;
L'heure est claire, les cieux vermeils :
Vraiment
C'est à croire qu'il porte
Sur son torse bombé et ses épaules fortes
Des morceaux de soleil.**

**En un panier bordé de soie
Sont étendus son arc et son carquois ;
Une tige de buis,
Dont le sommet lentement bouge,
Tend, devant lui,
L'ébouriffant plumage rouge
De l'oiseau d'or qu'il abattit.**

**Il traverse la rue aux Laines,
La cour du prince et le vieux bourg ;
Il marcherait à grands pas lourds
Sans perdre haleine,
Jusqu'au soleil couché.
Mais tout à coup les tintamarres
De la fanfare
Lui font accueil, sur le marché,
Les pistons crient et les tubas font rage
Sans nul répit, sans nul arrêt,
Et l'on promène du tapage
De cabaret en cabaret.**

**Bières rouges sous couronne de mousse
Pour vous lamper gaîment
À la santé du grand serment,
Chacun s'en vient à la rescousse ;
On assiège les comptoirs clairs
Avec des brocs tendus en l'air.
Les servantes passent et passent,
Moites de hâte et de sueur
En refoulant à coups de croupe,
Parmi les cris et les rires, la troupe**

Toujours plus dense des buveurs.

**Le Président du grand serment
Est cahoté au va et vient des houles
Et des vacarmes de la foule ;
On le bouscule en des bagarres
À hue, à dia, jusqu'au moment
Où la concassante fanfare,
Par le chemin qui suit la gare,
Le mène au clos du grand serment.**

**Le tir à l'arc paisible et seul
S'étend, là-bas, près des tilleuls
Qui versent l'ombre à qui la cherche
Et d'où s'élève en contrebas
D'un grand jet blanc, ainsi qu'un mât,
La perche.**

**Avec solennité, l'oiseau
Tourbillon d'or, et tourbillon d'écume,
Est replacé, là haut ;
Et tel est l'ordre et la coutume
Que si la flèche d'un archer
S'en vient, avant la flèche présidentielle,
Toucher
La parure immatérielle
Du bel oiseau,
Là-haut,
Le chef du grand serment
Payera jusques au soir,
Abondamment,
À boire.**

**Et l'on se soûle en son honneur,
Et l'on trinque, et l'on crie, et l'on hurle, et la peur
S'accouple en des coins d'ombre avec la joie.
Filles, qui traversez par bandes les chemins,
Les gars aux violentes mains
Vous agrippent comme des proies.
L'ombre se fait autour du vieil enclos
Où commande saint Georges.
Le dernier air des fanfares se clôt,
Les cors s'enrouent et les bugles dégorgent**

**Un refrain las qui n'en peut plus.
Archers, vos bras sont lourds, vos doigts moulus,
Et vos regards se voilent,
Et vous ne savez plus si vous visez
L'oiseau superbe et pavoisé
Ou la première étoile.**

**Et par de longs et zigzagants détours,
Vous revenez des vieux faubourgs
Vers la grand'place où s'exalte la joie.**

**Un pitre y fait le boniment
Au président du grand serment,
Et dans un coin le carrousel flamboie
Et tourne, et tourne, en emportant
Au mors aux dents de ses chevaux ardents,
Mais immobiles,
L'habituel recueillement
Et le silence de la ville.**

Les pigeons

**En des paniers
De jaune et reluisant osier
Ils sont partis, de lieue en lieue,
Les pigeons gris, les pigeons bleus.**

**Ils sont partis depuis deux jours,
- Oh ! les cahots du fourgon lourd -
Ils sont partis dans les bagarres,
Les heurts, les cris et les sifflets des gares ;
Ils sont partis, sait-on jusqu'où,
Mêlés et affolés,
Pour quel lâcher tumultueux et fou ?**

**Or, les voici, c'est dimanche, qui s'en reviennent
Des montagnes méridiennes,
Le col tendu et le vol haut,
Et que déjà,
Tout en suivant des yeux le dard d'une girouette,
On les attend et on les guette
Là-bas,
Au fond des ruelles inquiètes
Des deux Nèthes et de l'Escaut.**

**Dans les greniers, sous les poutres vermeilles,
On veille,
Et sur la place, où le ciel vaste et clair
Rayonne, on s'attroupe, le nez en l'air ;
Et là, sur les pignons où rien ne bouge,
Seuls, les colombiers verts,
Porte ouverte, règnent sur les toits rouges,
Et tout à coup, plus haut que tours et coupoles,
Les plus ardents se désignent du doigt,
Une tache mince dans le ciel froid ;
On dirait une virgule qui vole
Et s'approche, et grandit, et d'un coup d'aile
Se détachant de l'infini
Vient effleurer le faîte et les moëllons ternis
Du vieux rempart et de la citadelle.**

**De groupe en groupe, on crie et l'on s'excite.
Les coeurs battent et des paroles,**

Dites très vite,
S'affolent ;
Le tumulte s'aggrave et gagne au loin,
Dans la ville, les coins et les recoins ;
Celui qui le premier a reconnu
Le vol lointain venant de l'inconnu,
S'en va, l'orgueil au front, de ruelle en ruelle,
Crier victoire et conter la nouvelle,
Tandis qu'au même instant,
Là-bas, dans une cour que les foules traversent,
Sur son pigeon hagard et haletant,
Le colombier vainqueur laisse tomber sa herse.

Aussitôt pris,
Le pigeon bleu, le pigeon gris,
Est engouffré dans un fourreau de toile,
Et le coureur le plus ardent,
Torse bombé comme une voile
S'enfuit, ce paquet lâche entre les dents.

Il le passe à quelque autre après sa course faite,
Et celui-ci courant, le repasse à son tour
À quelque autre, là-bas, qui, d'un élan s'entête
À gagner la grand'salle où se fait le concours.

À l'auberge des « Trois Guirlandes »
Sont installés les vieux joueurs,
Qui s'angoissent et qui l'attendent.
Il arrive, gorge sèche, front en sueur ;
Un silence se fait : le vainqueur se désigne,
Et l'échevin, très gravement, consigne,
Sur des feuillets lignés où pèse une écritoire,
La victoire.

Et surviennent après, ceux dont le sort
Fut moins heureux, mais fut heureux encor ;
Ils déclinent leur nom : tous gagnent ;
Il en accourt des bourgs et des campagnes,
Avec, sur leurs pieds nus, la crasse des sentiers,
Leurs bras levés balaient, d'un coup de bière,
L'âpre poussière
De leurs gosiers ;
Et tels s'en vont, serrant leur bien,
Et tels se croient nimbés de gloire
Et paient gaîment à boire.
Seuls, les derniers n'ont rien,
Et leur fureur et leur déveine se buttent
Aux poings tendus des cris et des disputes.

Et dans son prône, exaspéré,
Le vieux curé
Tance, flétrit, malmène
Ceux qui confient le gain de leur semaine

**Au feu mouvant
D'une aile au vent,
Et se moquent de la promesse,
Faites à confesse,
De ne point désertier
Les dimanches d'été,
La messe.**

Les ruelles

**Avec le ruban noir de leur égout,
Et, ci et là, de petites chapelles,
À deux chandelles,
Contre les murs obscurs,
Debout,
Les très vieilles ruelles
Dégringolent, en ribambelles,
Depuis là-haut
Jusqu'à l'Escaut.**

**Un pâle et morne jour de cave
Frôle leurs pignons bas ;
Quoique lavés à tour de bras,
Les seuils humides restent gras ;
Et c'est l'automne et c'est l'hiver :
La banlieue est déserte et ses chemins déserts,
Et seuls les vieux chiens hâves
Sortent, fouillant la boue, ou tout à coup se roulent,
Pattes en l'air,
Parmi des tas de cendre et d'écailles de moules.**

**Heureusement qu'un beau matin, l'été
S'en vient, de sa neuve clarté,
Chauffer les murs dont le crêpi s'éraïlle,
Et que l'égout et le trottoir
Se repeuplent du grouillement noir
Et des pieds nus de la marmaille.**

**Les ruelles se réveillent soudain,
Toutes portes ouvertes ;
Du linge sèche aux cloisons vertes
Des tout petits jardins ;
Les fenêtres et les plinthes sont peintes,
La résine et la poix
Ornent le corridor étroit
Au bout duquel s'étale et se trimballe,
Monumental, entre les deux parois,
Le ventre enflé des commères enceintes.**

**Alors, les nets et clairs logis
Font bon accueil à ceux qui entrent ;
Sur les carreaux, le sable fin**

Inscrit de longs et onduleux dessins ;
La table, avec son gros bouquet au centre,
Et son vase de verre noir
Se reflète dans le miroir,
Et les plaques du poêle reluisent
Comme un autel d'église.

Et l'on travaille, et l'on peine dûment,
Et les enfants se suivent,
Comme barques à la dérive,
Et grandissent, sait-on comment.
Les ans tombent par avalanche
Et les jours sont les mêmes jours, toujours,
Sauf le dimanche,
Quand les femmes s'assoient en rond,
L'après-midi, autour des tables basses,
Et que, chauffant, chacune en son giron,
La large tasse
De café noir, qu'un flot de lait fait blond,
Elles s'entrexcitent aux commérages,
À gestes durs, à large bruit,
Si bien que leurs langues font rage
Le soir durant, jusqu'à la nuit.

Et les hommes s'en vont fumer des pipes rouges,
Là-bas, au loin, près du rempart,
Où l'on boit ferme, où l'on boit tard,
Au fond des bouges ;
Puis reviennent, manquant le pas
Et fluctuant sous des houles de bières,
Avec, pour compagnon, le maigre espoir
Que leurs femmes ne voudront pas,
Trop nettement, s'apercevoir
De ce roulis hebdomadaire.

Coin religieux

En un quartier quatre fois centenaire,
Dont les hôtels et les maisons
S'ornent d'un millésime ou d'un blason,
Le séminaire
Aligne, au long de sa masse carrée,
Son double rang de fenêtres barrées.
Des chanoines massifs en longent le trottoir
Et le mur solennel d'où déborde un platane,
Et les boucles d'argent ornant leurs souliers noirs
Brillent, de pas en pas, au bord de leurs soutanes.
La place tout entière est hostile au vain bruit,
L'évêché la domine au fond et son fronton reluit,
Et vers le soir, la cathédrale sombre
Laisse flotter sur lui
L'ample et mouvante nuit

De sa grande ombre.

Lieux de piété docte et de chrétienne ardeur :

La province y cultive

Sa croyance rébarbative

Et sa ferveur.

L'ancienne foi s'y développe âpre et valide,

L'ordre la tient serrée en son poing dur,

Et ses dogmes s'y consolident

Comme de lourds piliers encastrés dans un mur.

Et pour la maintenir ou l'affermir encore,

Obstinément, au long des temps, depuis toujours,

Tels gars de la bruyère ou tels bourgeois des bourgs

Se font ses serviteurs ou se nomment ses prêtres ;

L'Église trouve en eux ses soldats et ses reîtres ;

Ils ont le cœur ardent, la voix fruste et sonore,

Et par-dessus leurs yeux, ils ont tassé leur front

Comme un moellon.

Ainsi l'esprit des champs, rêche, têtu, gothique,

Instaure, au cœur des villes apathiques,

En un quartier silencieux,

Sa forge lourde où se couve son feu ;

Il fit jadis leurs moeurs et leurs coutumes,

Et leur terreur et leurs cerveaux,

Et maintenant encor son ponctuel marteau

Contrôle ou bat, sur son enclume,

Chaque penser que jette au loin l'orgueil nouveau.

Et les cloches sonnent et sonnent

En son honneur, ainsi que des hérauts,

Et les cloches le célèbrent et le propagent,

De siècle en siècle et d'âge en âge,

Du haut des tours, à coups de battants noirs.

Elles le crient au vent et le crient à l'espace,

Aux coins, aux carrefours, aux ruelles, aux places,

Dès que l'aurore monte ou que descend le soir ;

Et la ville obéit dûment à ces voix rudes,

Moins par amour peut-être ou par devoir,

Que par longue et tenace et pesante habitude.

Les saluts de la paroisse

À l'heure où s'allonge le soir,

En automne, parmi les brumes,

Et qu'une à une,

Les lanternes, sur le trottoir,

S'allument,

Les mantelets profonds et noirs

Des vieilles femmes de la ville

**Tantôt dans l'ombre ou la clarté,
Vont, à la file,
Vers les quartiers que tranquillisent
Les églises.**

**Sur la place pleine de vent
Vivant,
Deux tours règnent vieilles et seules,
Et les tristes et traînantes aïeules
S'en approchent en défilant,
Toujours d'un pas égal et lent,
Par le canal des Flagellants,
Dont les sombres et longs miroirs
Réverbèrent, au fond du soir,
Le seul vitrail qui brûle, ardent et translucide,
Là-bas, dans une abside.**

**Les béguines et les curés
Joignent leurs pas
Aux pas des mornes vieilles,
Toutes pareilles.
Et par les longs trottoirs moirés,
Dans leur robe de bure ou leur robe de drap,
Monotones, s'en vont, comme elles,
Au long de quais et des ruelles.
Et c'est l'instant où les bateaux
Hissent aux mâts leurs blancs fanaux,
Et c'est l'instant où les boutiques
Fixent aux clous leurs veilleuses antiques,
Où l'on entend rentrer, en leurs impasses,
Toutes les misères qui sont lasses :
- Les mendiants, les éclopés et les perclus ; -
Où la ville semble n'exister plus
Que pour ce défilé, torpide et sombre,
Des gens en noir, qui s'avancent dans l'ombre,
Fatidiques, comme les nombres.**

Cloches

**Cloches pour les vivants et bourdons pour les morts
- Fêtes, décès, mariages, anniversaires -
Vous marquez, jour à jour, de sonnants commentaires,
Avec le timbre ardent ou las de vos accords,
Tout ce dont la province étroite et compassée
Anime son coeur encor
Et sa pensée.**

**Les faits quotidiens, les gestes réguliers,
Et les motifs d'amour, et les causes de haine,
Et ce qu'on dit aux cabarets, chaque semaine,
Et ce dont les vieillards parlent à leurs foyers,**

**Vous le solennisez au soir et à l'aurore ;
Et les alléluias du prêtre et du bedeau,
Tout se fond et grandit dans la forge sonore,
Dont vos battants d'airain sont les brusques marteaux,**

**Ô chants de bronze et d'or, qui éclatez sans nombre,
Sur les tracas mesquins et les desseins futiles,
Et les pauvres soucis et les soins infertiles,
Des minimes cités qui se meurent dans l'ombre,
Quand donc vos sons puissants et clairs publieront-ils
Quelle âme neuve et profonde
Émeut le monde ?**

Les soirs de grande fête

**On ferme ! On ferme ! Et les veuves de noir vêtues,
À pas feutrés et lents, s'en vont sous leurs manteaux,
Et font tinter de lourds deniers en des plateaux
Placés dans l'ombre, au pied de géantes statues,
Comme les larges mains mendiantes de Dieu.
Au fond, l'autel éteint ses fleurs étincelantes,
Et les veuves glissent lentes et dévalantes
Vers la ville du soir où s'allument les feux.
Alors tous les métaux strident ; leur bruit s'essore ;
Les pieds des chandeliers grincent sur le parvis,
Les lampes font crier leurs chaînes et leurs vis ;
On écoute les tabernacles blancs se clore,
Et des grappes de clefs baller à des fermoirs ;
L'église est vide.**

**Et dans ces voix, oh ! si cruelles,
Si grinçantes et si torturantes entre elles,
N'est-ce pas, qu'on entend se déchirer l'espoir,
Et la douleur de ces veuves maigres et droites
Qui vont, à pas feutrés et lents, sous leurs manteaux,
La mémoire et le coeur traversés de couteaux,
Mais reviendront, demain, sur leurs chaises étroites,
À l'heure où l'aube éteint dans la ville les feux,
Prier les Jésus morts et les vierges dolentes
Et baiser, tout comme hier, des blessures sanglantes,
Comme les larges mains mendiantes de Dieu !**

Les fumeurs

**« C'est aujourd'hui,
Au cabaret du Jour et de la Nuit,
Qu'on sacrera
Maître et Seigneur des vrais fumeurs,
Celui
Qui maintiendra
Le plus longtemps,**

**Devant les juges compétents,
Une même pipe allumée.
Or, qu'à tous soit légère
La bière,
Et soit docile la fumée. »
Ont pris place, sur double rang,
Près des tables, le long des bancs
Les grands fumeurs de Flandre et de Brabant.**

**Déjà, depuis une heure ils fument,
À petits coups, à mince brume,
Le gros et compact tabac,
Qu'a resserré, avec une ardeur douce,
Leur pouce,
En des pipes neuves de Gouda.**

**Ils fument tous, et tous se taisent,
La bouche au frais, le ventre à l'aise ;
Ils fument tous et se surveillent
Du coin de l'oeil et de l'oreille.
Ils fument tous, méticuleusement,
Sans nulle hâte aventurière,
Si bien que l'on n'entend
Que l'horloge de cuivre et son tictaquement,
Ou bien encor, de temps en temps,
Le flasque et lourd écrasement
D'un crachat blanc contre les pierres.
Et tous, ils fumeraient ainsi,
Inépuisablement, tout un après-midi,
N'était que les novices
Ne se doutent bientôt, à maints indices,
Que leur effort touche à sa fin,
Et que le feu, entre leurs mains,
S'éteint.**

**Mais eux, les vieux, restent fermes. En vain
Les petites volutes
Tracent peut-être, avec leurs fins réseaux,
Le nom du vainqueur de la lutte,
Près du plafond, là-haut ;
Ils s'entêtent à n'avoir d'yeux
Minutieux
Que pour leur pipe, où luit et bouge
Le seul point rouge,
Dont leur pensée ait le souci.
Ils le tiennent à leur merci,
Ils le couvent à l'étouffée,
Laissant de moins en moins les subtiles bouffées
Passer entre leurs lèvres minces
Comme des pincés.**

**Ô leur savoir malicieux,
Et leurs gestes mystérieux,
Et ce qu'il faut de temps et d'heures**

Avant

**Qu'un foyer clair, entre leurs doigts fervents,
Ne meure !
Ils étaient dix, les voici cinq ; ils restent trois ;
Et de ceux-ci, le moins adroit,
Malgré les cris et les disputes,
Se lève et déserte la lutte.
Enfin, les deux plus forts, les deux derniers,
Un corroyeur, un batelier,
Barbe roussâtre et barbe grise
Le coeur ardent et sûr, se maintiennent aux prises.
Et c'est alors unanime enfièvrement :
On se bouscule et l'on regarde
Ces deux maîtres restant superbement
Calmes, parmi la foule hagarde,
Et qui fument, et se taisent jusqu'au moment,
Où, tout à coup, celui de Flandre,
Tâtant du doigt le fond du fourneau d'or,
Pâlit, en n'y trouvant que cendres ;
Tandis que l'autre émet encor
Patiemment, à petites secousses,
Un menu flot de brouillard bleu,
Et ne prétend cesser le jeu
Qu'après avoir versé trois derniers brins de feu,
Victorieux,
Sur l'ongle pâle de son pouce.**

**Et les grands juges réunis
Au cabaret du Jour et de la Nuit
Confèrent dans la grand'chambre,
Au champion du Vieux Brabant,
Luttant
Contre celui de Flandre,
Une pipe, d'écume et d'ambre
Avec des fleurs et des rubans.**

Jours d'été

**Lorsque l'été flambant brûle la ville lasse,
Et le peuple pointu des toits capricieux,
Le vieux gardien du vieux beffroi suit de ses yeux
L'ombre lente qui fait le tour de la grand'place.**

**Et c'est d'abord, au jour levé,
Les trois pignons des Trois Rois Mages,
Laisant flotter leur triple image
Sur les bosses du lourd pavé.**

**Vers dix heures, c'est la façade ardente et belle,
Où sont sculptés des rosaces et des festons ;
Et vers midi, c'est l'ample enseigne et le fronton
Joli de la maison d'Albert et d'Isabelle.**

**Plus tard encor, en plein soleil,
C'est le logis du corps de garde,
Dont s'allonge la tour bâtarde
Sur le trottoir lisse et vermeil.**

**Et puis enfin, le soir, c'est le beffroi tragique
Qui dessine son grand profil monumental,
Barrant de l'Ouest à l'Est, ainsi qu'un bras brutal,
Le vide entier de la grand'place léthargique.**

**Rien n'a changé depuis des ans :
Toujours la même ombre voyage,
Au long des murs et des étages,
Et des piliers nets et luisants.**

**Et le même gardien, sur sa chaise trop basse,
Regarde se fermer les mêmes blancs rideaux,
Quand la même clarté des mois pâles et chauds,
De seuil en seuil, au long des heures, se déplace.**

La bière

**En chaque enclos, l'été ; l'hiver, sous chaque toit,
Où la province
S'attable, au jour le jour, et boit,
Le bourgmestre est prince,
Mais le brasseur est roi.**

**Sa brasserie, elle est là-bas, lourde et fumante,
Et la chaleur s'active, et les brassins fermentent ;
Et lui-même surveille et du geste et des yeux,
Le moite et sourd travail de l'eau avec les feux.**

**Une odeur d'orge,
Soudain, dès qu'on franchit son seuil,
Serre la gorge ;
Les gros chevaux sont lourds d'orgueil,
Et, quand ils passent,
Avec leur char aux cent tonneaux,
Sur la grand'place,
Ils font trembler plus d'un carreau
Qui, dans le soir, scintille
Aux fenêtres en or du vieil hôtel de ville.**

**L'homme est hospitalier, facile et cordial ;
Dans sa maison au long trottoir, près du canal,
La bière,
À celui qui la boit devant un feu vermeil,
Semble sortir en robe de soleil
Du creux des verres.**

**Sa femme saine et grasse, et ses enfants replets ;
Dans un coin de la cour, à l'ombre des ramures,
Elle-même, les mois d'été, puise aux baquets
Et verse aux boulangers les mousseuses levures :
C'est son modeste orgueil, quand est meilleur le pain
Et puis, le soir, quand la lampe brûle, ses mains,
Calcul après calcul, s'acharnent à poursuivre
La piste des erreurs au taillis du grand-Livre.**

**Et d'année en année, en s'aidant, tous les jours,
La femme ardente au gain, et l'homme âpre aux négoce
Cueillent les lourdes fleurs des fortunes précoces ;
Ils ont acquis, aux angles clairs des carrefours,
Vingt maisons à pignons, dont les larges enseignes
À celui qui s'en va ou s'en revient, renseignent
Quelle bière éclatante et vivante on y sert.
Oh ! la pinte vidée, à la hâte, en plein air,
Et l'orgueil de sentir au fond de soi descendre
La sève en or des grains et des houblons de Flandre !**

**Voici quinze ans bientôt que le brasseur travaille
Et que la vie, avec ses vœux et ses souhaits,
Se serre, ici, là-bas, partout, entre les mailles
Qu'il noue en chaque rue autour d'un cabaret ;
De faubourg en faubourg, son renom règne à l'aise.
Parmi les francs buveurs qui tanguent sur leur chaise,
Dès qu'il paraît, il paie à boire et dûment boit,
Et sa parole alors est parole de poids,
Et son geste est suivi aussi loin qu'il les mène.**

**Si bien que la boisson qu'il vend chaque semaine
Se répand dans la ville, orientant vers lui,
De maison en maison, les coeurs et les esprits ;
Elle est la force lourde et la lente pensée
Dont s'émeuvent encor les cervelles tassées ;
Et tels jours de scrutin où le pouvoir a peur,
Elle est celle qui chauffe, à feu brusque, l'ardeur
Que renferment les fronts joyeux ou taciturnes ;
Et c'est elle toujours qui glisse entre les doigts
Le vote alerte et franc ou le vote sournois
Que chacun jette, avec sa passion, dans l'urne.**

**En chaque enclos, l'été ; l'hiver, sous chaque toit,
Où la province
S'attable, au jour le jour, et boit
Le bourgmestre est prince,
Mais le brasseur est roi.**

Les pinsons

**Même quand le vent meugle
Et fait grosse sa voix,**

**Ils s'exaltent en leur cage de bois
Les doux pinsons aveugles.**

**On a tué dans leurs yeux clairs
Toute la vie ;
Mais depuis lors,
Ardente, inassouvie,
Plus violente encor,
Vibre, dans l'air,
Leur chanson d'or,
Ils ne voient plus, mais ils s'écoutent ;
Leur voix s'affine et se veloute,
Et met un peu d'allégresse et d'amour
Au coeur des pauvres gens des cours
Et des impasses.**

**Dès qu'arrive novembre et ses vents fous,
Solidement, on pend au clou,
Près des fenêtres basses,
Leur cage étroite**

**Comme une boîte.
Et l'on n'entend plus rien, sinon près du plafond,
Leur petit bec qui gratte,
Ou bien leurs sauts légers, de bâton en bâton,
Et le bruit sec de leurs pattes.**

**Or, voici mai et les concours
Entre ville, village et bourg ;
Et désormais, la vie
Des doux pinsons est asservie
Au dominical branle-bas
Des angoissants combats.**

**Sur le marché, où se dressent des tentes,
Assis à l'ombre, et pipe aux dents,
Les solennels experts, ornés d'un président
Large et fondamental, attendent ;
Et s'alignent les petites cages en bois,
Devant sa massive prestance,
Et s'entêtent et s'effilent les voix,
Sur un signal de son omnipotence.**

**Mousses de chant qui s'échappent dans l'air,
De la coupe d'un gosier frêle,
Bulles, perles, miroitements, éclairs,
Sans nul effort qu'un battement des ailes ;
Frémissements de cris, fourmillements de sons,
Trilles en fleur, trilles en fête,
Ô les naïfs et doux pinsons,
Comme ils s'entêtent !**

**Le président, rougeaud et gros,
Fume toujours, et ne dit mot ;**

**Mais son oreille ardente écoute,
L'autre après l'un, chaque pinson
Tresser les brins de sa chanson.
Tous s'acharnent, aucun ne doute,
Car c'est à ceux qui, de leur coeur battant
Ont, en un même temps,
Tiré, le plus souvent, les mêmes notes,
Qu'on adjuge, - parfois, l'on vote -
Le prix dont sera fier, pendant un jour,
Le quartier d'une ville, ou le hameau d'un bourg.**

**Ô les petites voix lasses, mais obstinées,
Ô la fragile et babillante claironnée :
Ici, là-bas, toujours, encor,
Jusques à l'heure où le plus fort,
Dans le disloquement et dans la débandade
De l'unanime sérénade,
Impose, à tous, son survivant effort,
Et dans l'entier silence et la cruelle attente
Regonfle, une dernière fois, sa gorge - et chante.**

**Et le vainqueur et son pinson
Avec, au treillis de la cage,
Un rameau clair de fleurs sauvages,
Rentrent à la maison
Où, dans l'angoisse et dans la fièvre,
Leur nom vole, de lèvres en lèvres ;
Tandis qu'assises sur leur seuil,
Les commères, lourdes et grasses,
Se rengorgent d'orgueil
À voir
La volante victoire
Se reposer en leur impasse.**

L'hospice

**À ceux qui n'ont ni feu, ni lieu,
Et qui sont lents, et qui sont vieux,
À ceux qui, jour à jour,
- Depuis quels temps ! - ont fait le tour
De leur misère sédentaire,
Aux pauvres gens des durs métiers :
Portiers, veilleurs, gardiens et cantonniers,
Les petites villes octroient, parfois,
Le bénéfice
De boire et de manger et de dormir, sans joie,
Derrière un mur de vieil hospice.**

**Le monument, avec son large toit
Et ses anciens pignons, s'assoit
Au bout de la grand'rue.
Le van des siècles dissémina sa nuit,**

En poussière noire, autour de lui.
Angles, bosses, plaques, verrues,
Font leur saillie à sa façade ;
Il est d'un bloc - et sa largeur est perforée,
De part en part, de fenêtres carrées,
Qui regardent la cour symétrique et maussade.
Et c'est là qu'ils végètent, les vieux,
Autour de grands poêles de fonte.
L'hiver est froid, le vent hargneux.
Oh ! que de fois, les soirs, ils font le compte
De leurs malheurs, de leurs chagrins,
À sourde voix, à lentes mains,
Devant les autres vieux qui n'écoutent plus guère !
Il en est qui s'en furent en guerre,
Si loin, que les astres de leur bruyère
N'éclairaient plus ces pays de là-bas ;
Ils en sont revenus, minés et las,
Heureux du maigre emploi que leur offrait la ville ;
D'autres survivent seuls à leur famille ;
D'autres songent à leur enfant,
Qui s'embarqua vers les levants,
Sans rien leur en apprendre,
Et c'est leur mal de chaque jour,
De repenser encore à son retour
Et de ne plus y croire, et, néanmoins, toujours,
D'attendre...

Oh ! ces vitres par où l'on voit,
Au long de blancs murs droits,
Traîner les vieux, de fenêtre en fenêtre ;
Et ces couloirs où l'on entend
Sonner le bruit intermittent
De leurs bâtons de hêtre ;
Et ce piteux et pauvre banc,
Où, deux par deux, au jour tombant,
Ils s'arrêtent et longuement se taisent,
Quand leurs pipes, comme des braises,
Brûlent seules, de leurs points d'or,
Le vide obscur et mort
Des corridors !

Les vieux, les pauvres vieux, avec leur dos en bois,
Et leurs regards lointains, et leur défunte voix,
Et leurs craintes durant les insomnies,
Et leur patience à compter le temps,
Et l'égoïste et mécanique entêtement
De leurs manies !

Voici la nuit qui tombe et attise leurs maux ;
Voici leurs lents départs, comme les mots
Monotones des litanies,
Et leur silence, au fond du vieux dortoir,
Où les cierges éclaireront, un soir,
Leurs agonies.

Le Gobelet d'Argent

**Sur la place aux enseignes livides,
Où les cloches sonnent un glas,
Il pleut, dans le kiosque vide,
Là-bas.**

**Le grave et rouge bourgmestre
S'assied au « Gobelet d'Argent »,
À sa place, près des fenêtres ;
Et, solennel avec les gens,
Il regarde, d'un air tranquille,
Vivre sa ville.**

**Tous les pavés sont vernis d'eau ;
Un chien s'enfuit ; deux chiens se flairent ;
La marchande de scapulaires
Sonne à la porte du bedeau.**

**À sa montre, pareille aux trônes,
L'aide du pharmacien quinteux
À remplacé le bocal bleu
Par un bocal de couleur jaune.**

**Le vieux greffier passe, en retard,
Et regarde, d'un oeil oblique,
Chez l'horloger, dans la boutique,
L'heure que sonne un jacquemart.**

**On sait, dans tout le voisinage,
Que le notaire a confié
Le soin de ses vingt-deux lauriers
Au jardinier du béguinage.**

**Et les arbres, aux rameaux noirs,
Rentrent chez eux, toilette faite,
L'autre après l'un, sur des brouettes,
Qui font trembler les vieux trottoirs.**

**Bête de somme et de supplice,
Voici l'antique cheval blanc
Qui se cahote, à pas très lents,
Vers la porte du vieil hospice.**

**Coup de sifflet droit comme un dard,
Et nuages de vapeurs blanches ;
Et roule, au loin, en avalanche,
Le train de midi moins un quart.**

**Le grave et rouge bourgmestre
Quitte son siège à ce signal,**

**Laissant son broc vide et banal,
Regarder seul par la fenêtre.**

La gare

**Du côté du canal, où ronflent et s'exilent
Les trois usines de la ville,
La gare,
Avec ses coups de trompe et de sifflet,
Avec ses signaux verts dans le soir violet,
Luit et s'effare.**

**Elle existe, vivant de peu, très à l'écart ;
Où monte son pignon, montait l'ancien rempart.
Les dimanches, à l'heure où l'on sonne les messes,
Elle écoute de loin, le lourd bourdon baller,
Et les cloches, une fois l'an, se quereller,
Toutes ensemble, à la Kermesse.**

**Elle connaît l'huissier, le juge et le curé,
Et ceux qui vont à Deynze, et de Deynze à Courtrai,
Et ceux que le lundi pousse jusqu'à Termonde ;
Tous, ils rentrent, le soir, avant la nuit, chez eux,
Sans que jamais aucun ne laisse errer ses yeux
Au long des rails brûlants, qui vont au bout du monde.**

**Un va et vient prévu de charriages las
Circule, autour de vieux hangars, là-bas ;
Un camion s'éloigne, un camion arrive ;
On hèle, au cabaret, quelques débardeurs soûls,
Et les wagons chargés sont poussés bout à bout,
Et se heurtent, comme entraînés à la dérive.**

**Mais dès que le jour tombe, et que s'en vont rentrer
Ceux-ci d'Alost, ceux-là de Deynze et de Courtrai,
La gare,
Une dernière fois, tremble et s'effare,
Et se remplit de bruit ;
Puis, doucement s'enfonce et se clôt dans sa nuit ;
Et l'on n'entend plus rien dans la salle d'attente,
Où seul un bec de gaz reste allumé,
Que le grincement dur d'une plume irritante,
Près d'un guichet fermé.**

La vente aux enchères

**Voici trois mois qu'on l'a porté en terre,
Et le désir des héritiers
Est qu'on vende, jusqu'au dernier,
Aux volantes enchères,**

**Les meubles familiers
Du vieux notaire.**

**La servante qui l'assista, quand il mourut,
À requinqué, depuis trois jours,
Avec des loques de velours,
L'arroi fané des gros bahuts,
Et réveillé, à poings rouges, les moires
Et l'éclat endormi des massives armoires.**

**Et maintenant,
Que leur gloire réapparue
S'étale à tout venant,
Contre les murs, à front de rue,
Elle les garde et les surveille encor,
Faisant reluire, avec son tablier,
Quelque pommeau mal nettoyé,
Ou quelque frise à filet d'or.**

**Et l'archiviste, et le doyen, et le docteur
Se rencontrent parmi les acheteurs ;
Et les matrones graves et compactes
Se disputent sur la valeur exacte
D'un saladier d'étain ou d'un flambeau d'argent.
Le crieur est sonore, adroit et diligent ;
Ou vend l'un après l'autre :
Un candélabre, une aiguière, un bassinet.
Et l'horloge, très vieille, où Dieu et ses apôtres
Apparaissaient dans l'or dès que midi sonnait ;
Enfin, jusqu'au hanap qui provenait d'un prince,
Et dont s'était servi, devant sa cour, le roi,
Lorsqu'il était passé, en l'an cinquante-trois,
Avec le duc, son fils, par ce coin de province.**

**Au fond du vestibule est étalé l'orgueil,
Profond et rembourré, de six vastes fauteuils,
Et la croupe et le dos des commères s'y tassent,
Et leurs rires sont gros, et leurs langues salaces,
Et leur ventre bombé s'y gonfle à l'abandon.
On admire les pieds sculptés du guéridon
Où s'appuyait le coude enflé du vieux notaire,
Jadis, quand il fumait sa longue pipe en terre,
Tranquillement, à la fenêtre, aux soirs d'été.
On songe avec respect à son intégrité ;
Dire que ces cartons vides, aux parois vertes
Ont contenu l'objet de tant d'affres souffertes !
Que ces casiers ouverts et ces béants tiroirs
Ont recélé tant de ferments de désespoir !
Et l'on parle à l'écart, la main contre les lèvres,
Du testament subtil qu'il fit faire à l'orfèvre,
Pour qu'aucun legs ne pût froisser aucun neveu.
Chacun de ses contrats, comme un trousseau de noeuds,
Tenait le droit flottant en ses clauses serrées.
Pourtant, que de fureurs se sont exaspérées,**

**Devant son bureau sombre, insensible et massif !
La veuve du brasseur et leur fils adoptif
Se sont battus jadis, au seuil de son étude :
Il est vrai que leurs poings en avaient l'habitude.**

**On n'attend plus que l'échevin,
Qui doit rentrer d'Alost, où se touchent ses rentes,
Pour déguster et mettre en vente
Le vin.
Et le doyen et l'archiviste
Touchent déjà le « Haut Brion »,
Subtilement de leurs lèvres artistes
Puis s'attardent, la bouche en rond,
À lentement goûter le « Château Rose ».
L'échevin survenu prend à son tour la pose
Des vieux buveurs d'antan qui, le verre à la main,
Et balançant leur corps sur leur chaise qui tanguent,
En l'honneur des grands crus faisaient claquer leur langue.
Et tous boiraient jusqu'à demain,
N'était que le « Médoc » déjà s'adjuge
Au juge,
Et qu'un chanoine a pris pour lui,
Vingt bouteilles de « Grave » et six flacons de « Nuits ».
La cave du notaire est ainsi dispersée,
Et l'archiviste et le doyen et l'échevin,
Après mainte querelle, à coups d'or apaisée,
Se désignent chacun leur part en son butin.**

**Le crieur éreinté est au bout de son rôle,
Voici passer encor, par ribambelles,
Les soucoupes et les écuelles,
Puis les chenets de cuivre et les plaques de tôle,
Et mille objets menus qui ne valent plus rien.
On vend jusqu'au collier qui maintenait le chien,
Et que l'on joint, pour faire un lot,
À trois marteaux et deux rabots
Trouvés dans l'appentis sous de vieilles falourdes.
Des camions pesants et des brouettes lourdes
Dispersent lentement, de seuil en seuil,
Tout ce qui fut la fierté et l'orgueil
Et la richesse héréditaire
Du vieux notaire.
Et l'on se réjouit, qu'à part le hanap d'or,
Qu'un amateur d'Anvers emporta de la ville,
Tous les meubles et tous les vins restent encor
Aux mains sûres des antiques familles.**

Funérailles

Vingt ouvriers

**Invisibles, là-haut, parmi les madriers,
À coups de reins, à coups de pieds,
Sonnent et sonnent.**

**Et sur les toits serrés en tas
Tombent, bondissent et ricochent
Les glas,
Et par les trous des abat-sons
S'éparpillent les sons
Et se vident les poches
Formidables des cloches.**

**Et passe,
Par la grand'place,
L'enterrement,
Et les chevaux du corbillard s'effarent
Aux chocs brutaux de la fanfare
Qui bat le deuil terriblement.**

**Et les commères se chamaillent,
Là-bas sous un auvent de bois
Et recomptent sur leurs vieux doigts,
Ce qu'ont coûté ces funérailles.
Et les enfants, au sortir de l'école,
Rompent soudain leurs jeux
Et regardent de tous leurs yeux,
La bouche ouverte, et sans parole ;
Et les lourds camions aux carrefours s'arrêtent,
Et ceux du tir à l'arbalète
Sont accourus du fond de leur enclos,
Et par décence ou par scrupule,
Ils dissimulent
Leur pipe ardente et allumée,
Dont on voit la douce fumée
Monter derrière leur dos.**

**Et le funèbre et compact défilé
Longe à présent le quai de la Ferblanterie,
Avec ses bedeaux gras et ses prêtres râblés,
Et le mouvant amas des confréries.**

**Et l'on dirait vraiment qu'ils transportent
Toute une montagne de deuil,
Quand passe, au long des portes,
Le mort tassé dans son cercueil.**

Celui qui bouscule

**De part en part,
À chaque angle, par chaque fente,
Sous les averses,**

**Les glaives nus du vent traversent
Le corps en pierre de la tour.**

**La ville en est épouvantée ;
Des patrouilles ont fait le tour
De la grand'place, à la nuitée,
Pour rencontrer - folie ! - on ne sait où
Le vent qui tord, énorme et fou,
L'église entière en sa bataille.**

**Il assaille toutes murailles,
Il siffle, il passe, il claque, il fuit,
Comme des ailes dans la nuit ;
Plus loin, où les foules sont accourues,
Il a tourné le coin des rues,
Brisant l'image en or de saint Laurent
Qui maintenait, du bout de ses doigts calmes
Vers les bourreaux indifférents,
Depuis mille ans,
Sa palme.**

**Les commères qui s'en allaient
À confesse, trotte-menus,
Hâtivement sont revenues
En resserrant leurs mantelets,
Leurs capuchons de bure ou leurs coiffes volantes
Que le grand vent fouillait
Avec ses mains brusques et violentes.**

**Des gens l'ont vu, vers les faubourgs,
Reprendre haleine, en une impasse ;
On crie, on lutte et l'on accourt
Avec des liens, avec des nasses ;
Mais lui, qui règne aux horizons,
S'échappe et fuit jusques aux grèves ;
Quand il revient vers les maisons
On ne sait quoi de lourd et de flasque il soulève.**

**L'ombre paraît grossir et se mouvoir,
D'accord avec ses sursauts noirs,
Et ses ailes gigantesques et molles,
Battant l'espace entier, affolent
Là-bas, sur les remparts, les croix
Des vieux moulins de bois.**

**Et chacun crie, et nul ne sait que faire :
Le fossoyeur prétend
Qu'il faut cerner le vent
Et le pousser au cimetière.
Un batelier s'agite, au coin des quais,
Et veut qu'on aide à l'embarquer
En de gros sacs de toile grise
Qu'il amène, chaque semaine,
De Termonde jusqu'à Tamise.**

Aux battements soudains d'un glas
Le vent riposte avec fracas ;
Voici qu'il brise, sur la tour,
Les gargouilles qui font le tour
De la corniche la plus haute ;
Il casse en deux les abat-sons ;
Il lutte avec le grand bourdon
Et son battant qui saute.

Les douze fleurs des chiffres d'or
Sur les cadrans sont effeuillées,
Les patronnes, agenouillées
À l'Est, à l'Ouest, au Sud, au Nord,
Supplient, en vain, le vent qui mord,
Et qui projette la prière
De leurs deux bras tendus,
Vers la pitié d'un Christ aux horizons pendu,
Violemment à terre.

Le sol antique est écorché
Par on ne sait quel coudre énorme ;
Tombent, là-bas les buis, les ifs, les ormes,
Dans les jardins de l'évêché.
Le tablier du pont de pierre,
Arceaux fendus, est entraîné dans la rivière,
Et l'on entend des blocs entiers,
Que le courant sauvage
Roule jusqu'aux chantiers,
Battre, là-bas, les madriers
D'un colossal échafaudage.

Femmes, filles, vieillards, enfants,
Tremblent au fond de leurs mansardes ;
Le ciel ne se voit plus ; rien n'y luisarde :
Si large et si touffue est la vigne du vent,
Avec ses grappes d'ouragan
Qui se gonflent de pluie, et soudain, crèvent.
Les ténèbres semblent nourrir de sève
Et de sang noir, comme la poix,
La meute énorme de molosses,
Dont la rage et les abois
Peuplent la nuit féroce.
Tout le pays se convulse, la ville croit
Son heure suprême venue ;
Et ceux que les calendriers
Hallucinent vers l'inconnu
Songent que l'an dernier,
Un astrologue, à Trébizonde,
Pour ce temps-ci, prédit
La fin du monde.

Et le vent hurle, et le vent geint,
Et le vent bat, jusqu'au matin,

**Murs, toits, pignons, balcons, tourelles
Et les cervelles solennelles
Des bons Messieurs les échevins
Qui s'entêtent à s'assembler en vain,
Avec l'espoir, tenace et décevant,
De voir, quand même, un jour d'unanime panique,
Sans faute aucune et sans réplique
Par les cent mains de la force publique
Saisir le vent.**